

Favières, Edmond de (1755-1837). Poésies diverses, par Ed. de Favières, suivies de : "l'Aimable vieillard", comédie en 1 acte en vers, par Ed. de Favières et Creuzé de Lesser. 1837.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Y

•

Ye

21961

2010-11-20

POÉSIES DIVERSES.

POÉSIES DIVERSES

PAR ED. DE FAVIÈRES,

SUIVIES DE

L'Amable Vieillard,

COMÉDIE EN UN ACTE EN VERS,

PAR

ED. DE FAVIÈRES ET CREUZÉ DE LESSER,



PARIS,

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,

RUE DE VERNEUIL, N. 4.

1837

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MADAME

CLARA S** DES B***.

Vous avez daigné lire avec indulgence quelques légers essais de mon humble muse ; c'est à vous, qui réunissez tous les talents, qui écrivez comme Sévigné, qui savez raconter avec toute la grâce et l'esprit d'Hamilton, qui peignez comme Rosalba, c'est à vous que j'ose offrir ce léger recueil de mes souvenirs ; puisse-t-il vous intéresser et vous faire quelquefois sourire ! ce sera pour moi la plus flatteuse des récompenses.

L'AUTEUR.

PETITE PRÉFACE.

Quand il vieillit , un poète doit faire lui-même son inventaire et juger sévèrement les productions qui peuvent rappeler son souvenir à ses parents et à ses amis. C'est le travail que je me propose ; mes héritiers trouveront dans ce léger bagage tout ce que j'ai composé dans mes loisirs depuis cinquante et tant d'années ; c'est une véritable macédoine. Essais de ma muse dans ma jeunesse, dans ma maturité, même dans ma vieillesse , je livre tout.

Je sens bien qu'il serait plus agréable pour mes héritiers de trouver quelque coffre bien garni d'espèces sonnantes ; mais la Révolution m'a

si fortement saigné, comme tant d'autres, que je n'ai pu thésauriser, ayant eu surtout le douloureux avantage d'être couché sur certain grand-livre dont l'abbé Téraï, la Convention et ceux qui l'ont remplacée ont rudement rogné les colonnes, et pour comble de malheur ayant été déshérité par quatre tantes, dont une a donné toute sa fortune à un prêtre sous la condition expresse qu'il se marierait, clause que le galant lévite a exécutée de la meilleure grâce.

Je me suis consolé de ce malheur en faisant des vers et des opéras-comiques; ces derniers sont imprimés : ma cargaison poétique aura-t-elle le même honneur ? J'en doute, car si mes héritiers en risquaient l'édition, ils pourraient bien ne pas retirer leurs frais; il faut porter les noms célèbres de Lamartine, Rességuier, Guirault, ou beaucoup d'autres, pour se flatter d'obtenir une auréole de gloire, et je ne me leurre pas de cette douce illusion. D'ailleurs je suis très philosophe sur l'article des triomphes littéraires; le plus brillant succès ne m'a pas plus ébloui que la plus lourde chute, et j'avoue que j'ai éprouvé l'un et

l'autre sans que cette vicissitude m'ait empêché d'avoir bon appétit et de bien dormir.

Sans état comme tant d'autres, puisque la Révolution m'a privé de celui que j'exerçais; réduit à une très modeste fortune, j'ai trouvé deux véritables amies pour me distraire, la Nature et les Muses. Je me suis jeté entre les bras de la première à dater du 15 avril 1791; j'ai imploré le secours des secondes pour abréger la longueur des soirées d'hiver, et je me suis fort bien trouvé de ce régime. Je n'ai pas été témoin des scènes tragiques qui ont déshonoré la grande capitale; je n'y ai reparu qu'au mois d'avril 1814. J'avais suivi le conseil du poète oriental qui dit que « en révolution il faut vivre avec l'écho ». Grâce à ma solitude, j'ai conservé ma tête; j'aurais couru grand risque de la perdre si je fusse resté dans mon très bel hôtel, sous le gouvernement des citoyens Marat, Saint-Just et Robespierre. Je n'apprenais leurs crimes que par les journaux de l'époque, et j'en céderais volontiers les numéros à qui me procurerait les *Compensations* de M. Azaïs.

Je livre donc ma cargaison littéraire à qui voudra la lire; il y trouvera de tout, épîtres, contes, petits poèmes, chansons, boutades. Je l'ai dit plus haut et je le répète, c'est une véritable macédoine que j'ai fait précéder de l'épigraphie qui lui convient le mieux : *Ludibria ventis*. Ces deux mots conviennent fort à l'humble auteur, à qui, dans le canton qu'il habite, on a donné l'épithète de *paisible citoyen*.

LE COUVENT

POEME

EN QUATRE CHANTS, EN VERS.

Une anecdote insérée dans le *Journal de la Décade*, en 1794, m'a fourni l'idée de ce léger poème ; elle est intitulée *le Dernier Couvent de France*.¹ J'avouerai qu'il doit paraître bien hardi de ma part de mettre des nonnes en scène après le charmant poème de *Vert-Vert* ; mais si j'ai la gloire d'intéresser mes lecteurs, je me regarderai comme absous de ma témérité ; quand on est jugé par le cœur, il est permis d'espérer de l'indulgence, et je la sollicite.

LE COUVENT

POÈME.



CHANT PREMIER.

Vous qui cherchez ici-bas le bonheur,
Qui l'espérez au sein de la richesse,
Qui le placez dans l'éclat, la splendeur,
Qui le voyez près de gente maîtresse,
Lisez ces vers; bientôt vous jugerez
Que ce bonheur que l'on cherche sans cesse
Vous sourira dès que vous le voudrez;
Que, s'il dépend parfois de l'opulence,
De la faveur, la douce bienfaisance
Peut le donner. Lecteur, le fait suivant
De mon système est le plus sûr garant.

Brillant Gresset, il me faudrait ta lyre !
Du fait récent que j'essaie à décrire
Un vieux couvent fut la scène. A Nevers,
Aimable auteur, tu fais passer la tienne ;
Un peu plus loin je placerai la mienne.
Me lira-t-on quand on a lu tes vers ?
Un fait touchant intéresse... et j'espère.

Pour mon début citons d'abord Voltaire...
« Dans ses écrits un sage Italien
« Dit que le mieux est l'ennemi du bien¹. »
Cet axiome est un peu vrai... La France
En fit jadis la triste expérience
Lorsque, cherchant à nous régénérer,
On détruisit au lieu d'améliorer.
Tout y passa : le clergé, la finance,
Les tribunaux, la noblesse, les cens,
Les colombiers, la chasse, les couvents ;
Tout succomba dans la terrible lutte.
Qui veut bâtir par abattre débute.

On nous promet d'abord la liberté,
Et puis après la douce égalité.
Rêve trompeur ! Chaque intrépide apôtre
Leurrerait ainsi le bon peuple abusé,

(1) Ces deux vers commencent le charmant conte de Voltaire intitulé *la Bégueule*, et qui a fourni à Favart le sujet de l'opéra de *la Belle Arsène*.

Qui, dans les fers, triste, sec, épuisé,
J'en fus témoin, n'eut ni l'une ni l'autre.

Mille décrets furent alors rendus,
Décrets plus forts que le royal diplôme.
L'un ordonnait que dans ce beau royaume
Tous les couvents seraient d'abord vendus.
Pour les dévots ce décret fut le pire!
Mais, *in petto*, je sais qu'il fit sourire
L'agioteur; car avec du papier
On achetait et l'on pouvait payer.

Alors j'ai vu, comme au temps du système
De monsieur Law, les fins spéculateurs
Se démêler avec un zèle extrême
Et du chrétien dédaigner les clameurs.
S'applaudissant d'une telle victoire,
Il se forma certaine *bande noire*
Qui ruina les riches Bernardins,
Les Prémontrés et les Bénédictins.
Les assignats engloutirent leurs fermes,
Dont on payait exactement les termes.
Leurs vieux moutiers, leurs moulins, leurs coteaux,
Les gros prieurs de Cluni, de Citeaux,
Dont on vantait les richesses insignes,
En gémissant virent passer leurs vignes
Entre les mains du Crésus plébéien;
Riche du jour, hier il n'avait rien.

Plus d'un frocard avec philosophie
Se résigna. S'il était rejeté,
Il recouvrait du moins sa liberté,
Et pour un moine elle est toujours jolie !

Mais qui pleurait sur ce siècle d'horreur
Bien franchement ? les vierges du Seigneur,
Qui n'avaient point ce grand philosophisme.
Un tel décret, lancé par l'athéisme,
Les enlevait à ce calme séjour
Où, dès longtemps, leurs cœurs exempts d'alarmes,
D'un monde aimable ayant quitté les charmes,
Et sans désirs, étaient morts pour l'amour.
Là, loin du bruit, des guerres intestines,
Pieux devoirs occupaient les instants.
Après la messe et vêpres et matines,
Un saint travail était le passe-temps,
Tel que celui de broder les étoles,
De pailleter de riches auréoles
Autour du chef des plus illustres saints,
De modeler en cire des archanges
Qui ne sortaient que vêtus de leurs mains.
Dans les couvents on habille les anges ;
C'est de rigueur : les moindres chérubins
Ont la culotte et les vertugadins.

Dans cet amas de riches monastères
Dont à vil prix on achetait les terres,

Gauthier¹ m'apprend qu'il en existait un
De sainte Agnès, assez près de Verdun.
Là s'élevaient la jeunesse et l'enfance
Sans rien payer. La timide indigence,
Pour recevoir de généreux secours,
Trouvait la porte ouverte tous les jours,
Et le malade, accablé de souffrance,
Pansé, soigné par un bon médecin,
N'en repartait que bien guéri, bien sain.
On ajoutait même à la bienfaisance
Un peu d'argent, des vivres et du vin.

Depuis onze ans cette antique demeure
Avait pour chef une digne prieure,
Sage, prudente, et qui, par sa douceur,
De ses brebis avait gagné le cœur.
Sa piété, sa touchante éloquence,
Savaient calmer la vive effervescence
De son troupeau, qui souvent murmurait
Avec raison contre l'affreux décret.
Il affligeait au couvent tout le monde.
Une nonnain, la mère Radegonde,
Criait le plus; sans peine on le conçoit:
Elle était née aux bords de la Gironde,
Où rarement on trouve du sang-froid...

(1) Auteur d'une petite feuille qui paraissait tous les jours et qui pétillait de malice et d'esprit.

« Quel avenir! J'ai passé ma jeunesse
« Dans cé couvent... Sans craindre la vieillesse,
« Mé dépouillant, j'ai donné tout mon bien
« A mon aîné pour qu'il eût l'avantage
« Dé contracter un riche mariage.
« Il a mangé lé tout; il n'a plus rien.
« Et puis voilà qué cé décret infâme
« Mé rend au monde; il mé chasse d'ici...
« Révoir lé monde!... à mon âge!... Hé! Madame,
« C'est mé damner!... On sé perd avec lui...
« Et l'on sé tait!... et l'on resté tranquille!...
« Et lé Français, qui l'aurait cru jamais?
« Au prince, au culte, à l'honneur indocile,
« Peut tolérer dé semblables forfaits!
« C'est qué lé ciel aujourd'hui l'abandonne;
« C'est qu'il n'a plus dé mœurs, dé piété;
« Il est impie. Aux bords dé la Garonne
« On n'entend plus qué cé mot... liberté!
« Jé n'en veux pas, et surtout (qu'on l'entende)
« Jé né veux pas qué la maison sé vende.
« Jé n'en sors point... j'y meurs. Il en séra,
« Jé m'y soumets, tout cé qué Dieu voudra.
« Qué cé Voidel¹ m'accuse, mé dénonce;
« Qu'il mé déporte au fond du Canada.
« J'ai fait des vœux; cé séra ma réponse.

(1) Député de l'Assemblée constituante et membre du Comité des Recherches d'alors.

« Ah ! les coquins ! les monstres ! — Calmez-vous,
« Ma chère sœur, apaisez ce courroux, »
Dit froidement la prieure plus sage.
« Un tel murmure est au ciel un outrage.
« Quand il commande il faut se résigner,
« Et l'Évangile a dû vous l'enseigner.
« Si nous quittons la demeure paisible
« Où nous devions espérer de mourir,
« Adoucissons pour nous ce coup terrible ;
« Peut-être ailleurs on peut se réunir.
« Voyez l'oiseau ; dans un moment d'orage
« Il sait trouver dans le bois un abri ;
« Eh bien ! le ciel qui soutient mon courage
« Fera pour nous tout comme il fait pour lui.
« — Pardon ! pardon ! dit la vive béguine ;
« J'ai murmuré, j'ai tort, et jé m'en vais
« Dévant lé Christ m'accuser dé l'accès,
« Mé corriger à coups dé discipline
« D'avoir maudit ces méchants ; mais sur eux,
« Jé lé sens bien, jé frapperais bien mieux. »

Elle s'échappe, et, cédant au scrupule,
A regagné sa petite cellule.
Se dépouillant du séraphique habit,
De mille coups la nonne se meurtrit ;
Avec ferveur, devant son oratoire,
Fait l'oraison dite Jaculatoire,
Dit onze *Ave*, se met au pain, à l'eau,
Et puis, le soir, murmure de nouveau.

Avec le temps Radegonde s'apaise ;
Le saint évêque est dans son diocèse,
Et les curés, vicaires, desservants,
N'ont pas encore prononcé leurs serments.
Sage comme eux, la prudente prieure
Ne laisse point entrer dans sa demeure
Un seul journal, trompette des décrets.
*Le Point du Jour*¹ n'y pénètre jamais ;
De du Rozoy l'excellente *Gazette*²
N'a point accès dans la sainte retraite ;
Qui le croirait ! même *l'Ami du Roi*³
En est exclus, malgré Royou, Geoffroi.

L'heureux couvent vécut dans l'ignorance
Des longs malheurs qui désolaient la France,
Comme jadis ce curé bas-breton⁴ ;
Car les nonnains de la sainte maison,
Sans déroger à la règle sévère,
Y priaient Dieu tout comme à l'ordinaire ;

(1) *Le Point du Jour*, journal qui a passé la première année de la Révolution.

(2) *La Gazette de France*, journal rédigé par du Rozoy. Il périt sur l'échafaud le 25 août 1792. Par une étrange exception, il fut exécuté à neuf heures du soir, aux flambeaux. Ses dernières paroles furent dignes de sa vie : « Il est beau pour un royaliste comme moi, s'écria-t-il, de mourir le jour de saint Louis ! »

(3) *L'Ami du Roi*, rédigé alors par l'abbé Royou et le célèbre Geoffroi, qui est descendu de la politique au feuilleton du *Journal de l'Empire*, pour l'article des spectacles.

(4) Le curé du *Carême impromptu* (de Gresset).

On y jeûnait chaque jour où le bref
Recommandait un repas sobre et bref.
La sœur converse, ou professe, ou novice,
Portait toujours la guimpe ou le cilice.
Le directeur, de leurs âmes chargé,
D'opinions n'ayant jamais changé,
Continuait d'ouïr les peccadilles
De ses brebis; peccadille est le mot.
Quoique Satan guette tout cœur dévot,
On pêche peu, je le crois, sous les grilles.

Doit-il gagner, le fisc est toujours strict;
Un beau matin arrive du district
Un gros paquet, non aux armes de France;
Le souverain commençait à déchoir;
Les comités, avides de pouvoir,
Avaient happé déjà sa survivance,
Et le cachet de chaque autorité
Était scellé par une Liberté,
Grande figure, élancée, éternelle,
Casquée, armée, offrant deux gros tétons
Bien séparés, bien solides, bien ronds,
Et pour tout dire, enfin, aussi durs qu'elle.

A la prieure on porte le paquet;
Elle frémit en voyant le cachet,
Moins rassurant que celui de sa bulle,
Et qui d'avance à son cœur annonçait

L'ordre fatal que sa peur prévoyait.

Elle descend vite de sa cellule

Et fait sonner. Le chapitre dévot;

De tous côtés se rassemble bientôt;

On prend séance, à l'oreille on chuchote...

« Ciel! qu'est-ce donc? qu'est-ce que l'on complotte?

« Notre prieure, elle est d'une pâleur!...

« Assurément c'est quelque affreux malheur... »

On en frémit, on redouble de transe,

Quand la prieure, en élevant la voix,

Au consistoire ordonne le silence,

Et puis après fait un signe de croix.

Sa main hésite, elle tremble, balance;

Le cachet saute et l'œil est à l'affût;

On se rapproche en se disant : Chut! chut!

De la plus sourde avançant pour entendre,

Le cœur palpite... il est pétrifié

Quand le décret, aux regards déployé,

Offre trois mots précis : « Couvent à vendre. »

De la nouvelle on devine l'effet;

Je ne ferais qu'un détail imparfait

De ce tableau... la stupeur des doyennes,

Leurs longs soupirs, leur morne désespoir,

Les cris confus de ce peuple d'Hélènes,

A leurs saints vœux fidèles par devoir,

Et dès longtemps... Quels affreux sacrifices!

Il paraîtra moins dur à cinq novices
Que l'intérêt jeta dans ce couvent
Pour enrichir et mieux doter leurs frères.
Nous l'avons vu : que de barbares pères
Sacrifiaient la nature à l'argent !

« Il faudra donc retourner dans le monde ! »
Crie en pleurant le congrès féminin...
— « Non, non, jamais, répète Radegonde »
(Son caractère est constamment mutin) ;
« Jé resterai fidèle à notre église ;
« C'est un hospice ici ; j'aime encor mieux
« Mé dévouer au soin des malheureux ;
« Pour les servir jé mé ferai sœur grise ;
« Soigner lé pauvre est un pas vers les cieux...
En gémissant, ces recluses antiques
De pleurs amers inondent les portiques,
Se préparant à faire leurs paquets.
Tout partira de la sainte demeure,
Missels, agnus, chiens, chats et perroquets,
Et l'on vendra le local dans une heure,
Si dépouillé que l'on n'y trouvera
Que quatre murs tout nus... rien au-delà.

« Modérez-vous, dit la sage prieure ;
« A ce décret, je présume, *in petto*,
« Que notre roi pourra mettre un *veto*.
« Il est pieux, mes sœurs, notre monarque ;

« Comme Jésus il sauvera la barque.
« Il a lutté contre l'affreux serment
« Que l'Assemblée exige de nos prêtres;
« Avec mépris il voit, j'en suis garant,
« Les apostats, les transfuges, les traîtres,
« Et l'on m'a dit que pour son directeur
« Il refusait un évêque jureur.
« En ce bon roi mettons notre espérance,
« Ainsi qu'en Dieu qui veille sur la France.
« Sur le portail affichons ce papier:
« C'est un devoir; la désobéissance
« Pourrait sur nous appeler la vengeance.
« Prions; le cœur se soulage à prier.
« Aux indigents, que dans ce saint asile
« Amèneront les maux et les douleurs,
« Donnons toujours nos soins consolateurs.
« Suivons mes sœurs la loi de l'Évangile;
« Faisons ce soir, demain, après-demain,
« Ce que jadis fit le Samaritain.

« Si le district met le couvent à vendre,
« Du président nous obtiendrons d'attendre
« Que le marché soit conclu; nous louerons
« Tout le local, le jardin... nous vivrons.
« Un site affreux, en ce pays sauvage,
« Doit peu tenter. — Ah ! prieure, nos bois, »
Dit Radegonde en élevant la voix,
« Les tenteront ! Ces plants sont votre ouvrage;

« Abattez-les, cé sera lé plus sage.
— « Moi! les détruire? Ils ne sont plus à nous.
— « Comment, prieure, ah! qué mé dites-vous?
« Quoi, cé verger qu'en ma petite enceinte
« J'ai fait planter, dé lâches rénégats
« En jouiraient? Non, ils né l'auront pas!
« A lé céder jé né suis pas contrainte,
« Et dé ma main jé vais lé mettre à bas;
« Il chauffera nos dortoirs, nos cellules...
— « Non, ce serait voler la nation.
— « La nation! jé n'ai pas vos scrupules;
« Un ange a droit dé voler lé démon!
« Et les Français à mes yeux sont des diables
« Maudits du ciel. — Propos épouvantables!
« Ma chère sœur, et qu'il faut expier;
« Dans notre église allez pour eux prier;
« Je vous l'ordonne... » Et notre Provençale,
Se reprochant de causer du scandale,
Descend au chœur, avec componction
Fait sa prière et sa confession.

Tout le congrès, de la prieure digne,
Suit son exemple, à sa voix se résigne;
La résistance au ciel est un péché.
Bref, le décret est soudain attaché
Sur le portail et même au coin des rues.

Bien en secret, par des mains inconnues,

Au bout d'un mois le chiffon arraché,
A même sort que ces tristes arbustes,
Que, vers l'an deux, un maire de cité,
Comme un Romain, fier de sa liberté,
Plantait lui-même et de ses mains augustes,
Mais que parfois, incognito, sans bruit,
D'honnêtes gens abattaient dans la nuit.

FIN DU PREMIER CHANT.

CHANT DEUXIÈME.

Le plus heureux des mortels sur la terre,
C'est l'homme calme, et qui laisse le temps
Accumuler tous les événements.
Hélas ! du mal l'aile est toujours légère !
Il va si vite ! un sage l'attendra ;
Rêve trompeur souvent l'abusera ;
On est heureux du bien que l'on espère.
Lequel de nous ne vit d'illusion ?
J'aime son prisme et les couleurs riantes
Dont à son gré l'imagination
Sait varier les teintes consolantes.

La jeune fille, avant de s'endormir,
Songe à l'époux qu'elle saura choisir ;
C'est Adonis, car sa tête le crée
Suivant son goût ; il est beau, fait au tour ;
Ses grands yeux bleus expriment son amour ;
A sa famille il sait plaire..... on l'agrée.

Le prisonnier qui gémit dans les fers

Les fait tomber; il se croit libre, il rêve
Qu'il est ailé, s'échappe, et dans les airs
Comme l'oiseau rapidement s'élève.

Le serviteur qui vend sa liberté
Au vieux garçon, à la vieille exigeante,
Attend le jour où, l'or mis de côté
Lui procurant une petite rente,
Il gagnera son paisible hameau;
Car à tout âge on chérit son berceau.
Il y passa l'aurore de sa vie;
Vieillir chez lui, voilà sa seule envie.

La cénobite, heureuse bien souvent
Dès sa jeunesse au sein de son couvent,
Croit y goûter la paix la plus profonde;
Rien ne saurait l'attacher dans le monde.
Et quand la mort, la frappant de sa faux,
La jettera dans la nuit des tombeaux,
Son âme pure, à la céleste sphère,
Ira jouir du bonheur des élus,
Qui, dans le ciel, est le prix des vertus,
Et laisse loin tous les biens de la terre.
Ainsi les sœurs de ce pieux moutier,
Pour adorer le Seigneur, le prier,
Y resteront et s'en font une fête.
Là, servant Dieu, se vouant au travail,
En attendant qu'un amateur l'achète,

De la maison elles ont passé bail ;
A frais communs on en paîra le terme ;
Le vieux Raimon est encor verd et ferme,
Il aura soin du vaste potager.
A des nonnains que faut-il pour manger ?
Des végétaux, quelques fruits, du laitage,
C'est suffisant, car la sobriété
Des vrais dévots fut toujours le partage.
Qui jeûne fort gagne l'éternité.
Le bon cadran de l'antique demeure
Pour les nonnains marque exactement l'heure ;
Comme autrefois on sait les employer
Suivant la règle et sans rien varier.

Dès que l'aurore éclaire la cellule,
D'un lit fort sec on saute agilement
Pour s'habiller et très modestement.
De se mirer on se ferait scrupule ;
Tous les miroirs sont exclus du couvent.
Sur les cheveux une guimpe empesée
Est avec art, calcul et goût, posée ;
Autour du col on attache la croix,
Sans aucun luxe ; elle est faite de bois.
Sur la poitrine on met le scapulaire ;
De l'oratoire on tire le bréviaire,
Le chapelet, puis on descend au chœur
Pour adresser ses vœux au Créateur,
Sans oublier une oraison secrète

Pour que jamais cette sainte retraite
Ne soit le lot d'un coupable acquéreur.

On l'oubliait, quoique la renommée
Eût mis sur pied cette innombrable armée
D'agioteurs, qui, calculant le gain,
Achetaient tout, jusqu'au moindre moulin.
Des députés ont eux-mêmes la liste
Des biens à vendre, et leurs courtiers dispos,
Ardents, actifs, sont partout à la piste
Des biens nombreux, nommés nationaux.
C'est un coup d'or, et l'emplette est facile.
On a dix ans d'abord pour les payer :
Point précieux pour la bourse stérile.
On peut de plus solder tout en papier ;
Et vous savez avec quelle abondance
On en émit dans cette pauvre France,
Où monsieur Pitt, attisant les discords,
Nous inondait d'assignats dans nos ports.

Les amateurs des riches abbayes,
Des grands duchés, des grosses métairies,
De tous côtés galopaient ardemment ;
On dédaignait le modeste couvent,
Et chaque soir l'excellente prieure,
Quand, pour fermer, l'horloge sonnait l'heure,
A son troupeau près d'elle rassemblé
Disait : « Allons, c'est un jour d'écoulé ! »

Le directeur et les sexagénaires
Veillaient toujours sur les pensionnaires.
On leur faisait répéter les leçons,
Le catéchisme, escorté d'oraisons ;
On recevait le malade à l'hospice ;
On le soignait comme on faisait jadis,
Et chaque sœur faisait le sacrifice
D'un peu d'argent pour lui fournir gratis
Tous les juleps, la manne, la réglisse,
Et les bouillons perlés et bien nourris.
La charité, cette vertu première,
Porte bonheur, et peut-être on verra
Que l'Eternel la récompensera.

Lorsqu'à l'église on a fait la prière,
On se rassemble auprès d'un petit feu,
Et l'on s'occupe à de très beaux ouvrages
Qu'une tourière en dehors vend fort peu,
Mais qu'elle vend ; ces légers avantages
Vont au trésor. Est-il plus étoffé ?
On se permet le luxe, du café.
Tandis qu'on fait tout haut une lecture,
La sœur Saint-Luc peint une miniature,
La sœur Saint-Far brode sur du satin
Pour la bannière un petit chérubin.
Cécile seule, en fervente novice
Qui doit bientôt faire son sacrifice,
Est en retraite, et ne sort pas du chœur

Où vers les cieux elle élève son cœur.

Si la lectrice un instant se repose,
On se rapproche, on fait cercle, l'on cause
Plus librement ; Radegonde, parfois,
Drape aigrement nos cinq ou six cents rois.
Sur ces messieurs s'arrêter et se taire
Est plus fort qu'elle ; en vain de la maison
Le directeur parle d'un ton sévère
Pour ramener la nonne à la raison,
Tonne avec force, et s'échauffe et menace
De l'éloigner des divins sacrements,
La Provençale est constamment tenace
Et dit toujours : « Ah ! les vilaines gens !
« — Est-ce au moment où le ciel nous protège, »
Dit la prieure avec suavité,
« Qu'on doit gémir avec tant d'âcreté
« Contre les lois ? La patience allège
« Tous les chagrins qu'on nous fait éprouver,
« Et les souffrir peut un jour nous sauver.
« Que sommes-nous, chère sœur, sur la terre ?
« Des voyageurs qui gagnent le tombeau.
« Sachons porter notre commun fardeau
« Sans murmurer ; imitons notre père...
« — Digne prieure, hé ! jé né lé peux pas, »
Dit Radegonde oubliant la sermonce ;
« Lisez, lisez cé qué m'écrit Thomas,
« Un député du pays ; il m'annonce

« Qu'on va dé nous exiger un serment;
« Mais c'est en vain, car l'honneur le défend.
« Lé pire encor! sa lettre lé dévoile,
« On nous féra quitter l'habit, lé voile,
« Et nous sérons contraintes désormais
« D'avoir la robe et les petits bonnets.
« Mais devant Dieu, mère, jé lé déclare
« Qu'à cet arrêt jé n'obéirai point;
« En guimpe, en voile et nus pieds, à la barre
« J'irai, s'il faut, débattre sur cé point.
« Oh! jé suis ferme et jé né crains personne;
« Jé toucherai Perez dé la Garonne¹,
« Bon député; dé ma position
« Il instruira la dure Nation,
« Et j'obtiendrai, j'en nourris l'espérance,
« Dé fuir bien loin dé cette indigne France,
« Séjour maudit qu'infecte Belzébuth,
« Oû l'on né peut songer à son salut,
« Et qué bientôt écraséra la foudre!
« Paris, surtout, séra réduit en poudre.
« Ses habitants, vrai gibier dé l'enfer,
« Séront grillés comme... » Un terrible éclair
Brille à l'instant, et la troupe pieuse
De se signer, car elle est fort peureuse.
On laisse là les métiers différents;

(1) Député du département du Lot, qui a rendu d'éminents services dans la Révolution.

On court au temple y prier sainte Flore
Et sainte Barbe¹. Elles ont de tout temps
Un grand crédit contre les ouragans.
Avec ferveur chacune les implore.

Probablement elles entendent peu,
Car tout s'embrase et le ciel est en feu.
On tremble, on crie... « Ah ! c'est la fin du monde ! »
Est le refrain de dame Radegonde.
Le jardinier, pâle comme un chrétien
Qui de la mort croit sentir les approches,
Monte au clocher, en ébranle les cloches
Qui ne sonnaient depuis trop longtemps rien.

Il eut bien tort. La belle sonnerie
Pour le couvent est un secours fatal ;
Car elle instruit certain municipal
Qui commençait sa journée... Il s'écrie :
« Comment ? encor des cloches ! un couvent !
« Et vite, et vite un arpenteur ! qu'il vienne !
« La nation a droit sur ce domaine ;
« Faisons sortir ces nonnes promptement. »

Dans le moutier le couple se présente ;
Déjà l'écharpe a porté l'épouvante

(1) Ces deux saintes sont invoquées par les matelots dans les tempêtes.

Dans les esprits, et l'arpenteur surtout
Qui veut, prétend qu'on le mène partout.
Devant ses pas fuit la troupe innocente,
Comme l'on voit le timide troupeau
Pour fuir le loup regagner le hameau.
Ses cheveux noirs, son teint jaune, sa mise,
Son œil hagard, inspirent la terreur.
Eh! quel effroi fait palpiter le cœur
Quand on apprend qu'il doit toiser l'église!
On se rapproche en se serrant la main,
Et l'on se dit : « Chut... c'est un jacobin! »

Sœur Radegonde étant dépositaire
Doit le mener dans tout le monastère;
Ferme, intrépide et bravant le danger,
Elle l'aborde, ose l'interroger...
« Qué voulez-vous?... — Tu le sauras, ma chère, »
Dit l'arpenteur d'une voix dure et claire.
(Le brusque *tu*, vraiment républicain,
Est de la secte...) « — Ah! tron de Diou! faquin... »
Dit à son tour la vive Radegonde
En lui campant sur le mufle un soufflet,
« Plus poliment sachez répondre au monde...
« — Ouf!... tu païras, béguine, ce forfait... »

Heureusement arrive la prieure,
Qui, déployant son auguste pouvoir,
A Radegonde intime en sa demeure

Huit jours d'arrêt; céder est son devoir.
Le ton bien doux, l'accent suave et tendre
De la vertu se fait toujours entendre.
Le jacobin, d'un saint respect saisi,
Pour la prieure est déjà plus poli;
Ses quarante ans, cette noble figure
Dont le chagrin augmente la pâleur,
Au jacobin font oublier l'injure
Qu'à son visage a faite l'autre sœur.
D'un dépit juste étouffant le murmure,
Il va plus loin poursuivre son travail.

« Ah! dit la nonne rassemblant son bercail,
« S'offrirait-il pour notre monastère
« Un acquéreur?... — Que dites-vous? ma mère... »
S'écrie en chœur le cercle sanglotant...
Mais du district paraît le président.

Notre prieure aussitôt congédie
Par un clin d'œil toute la compagnie.
Ce président sera-t-il bien méchant?
Le dialogue entre les deux commence :
« Vous soupçonnez en cette circonstance,
« Dit gravement l'envoyé, la raison
« Qui me conduit en pareille maison?...
— « Mon bon monsieur, sans doute l'on va prendre
« Notre couvent, et peut-être le vendre?
— « Rassurez-vous! Je suis de temps en temps

« Très harcelé pour en presser la vente ;
« Mais , grâce au ciel ! je vois fort peu de gens
« Que cet achat séduise encor et tente.
« La nation vous ayant fait un bail ,
« Pour l'acquéreur c'est un épouvantail.
« Il est forcé , dans tout état de choses ,
« Bon gré , mal gré , d'en garantir les clauses.
« Or , ces messieurs , achetant pour jouir...
« Rassurez-vous... Voyons , voyons venir.
« J'opposerai tant de délais , madame ,
« Que le marché pourra ne point finir...
— « Cher protecteur ! nous prîrions pour votre âme , »
Dit la prieure éludant ce marché.
— « Mais le grand point n'est pas encor touché.
« L'Archonte¹ veut , pour être sans reproches ,
« Qu'on sacrifie à l'Etat les deux cloches.
« Comme on en fait à présent des obus ,
« Des gros canons , des mortiers , tant et plus ,
« Faites ici ce que fait tant de monde ,
« Abandonnez vos cloches ; qu'on les fonde
« Pour corriger les Anglais , les Prussiens ;
« Car vous savez qu'ils ne sont pas chrétiens.

« J'attends encore un autre sacrifice ;
« N'accueillez plus désormais de novice...
— « Que dites-vous ?... — Oui , le noviciat

(1) C'est ainsi qu'on appelait les premiers magistrats d'Athènes.

« Est interdit par les lois de l'Etat.
« En attendant que la maison se vende,
« Gouvernez-la, mon cœur vous le demande.
« Vous y ferez du bien et sans orgueil.
« Pour l'indigent si vous perdre est un deuil,
« Retardons-le. Je l'espère et m'en flatte,
« Je suis humain (quoiqu'un peu démocrate).
« Un changement peut amener du bien.
« Le roi le veut; il est bon citoyen.
« On le verra. De la sœur Radegonde
« Calmez la tête; elle en a grand besoin.
« Elle est très vive, elle blâme, elle fronde;
« De la veiller je vous prescris le soin.
« Prenez surtout le costume du monde;
« Il faut quitter le voile, vos habits,
« Si vous voulez rester en ce pays.
« Le ciel ne veut qu'une vie exemplaire;
« C'en est assez, et si mon ministère
« Peut me valoir l'honneur de vous servir
« Vous me verrez prêt à vous obéir. »

Il la salue et va du monastère
Légèrement terminer l'inventaire,
Laissant la nonne à ses réflexions.

Tout le couvent, qu'une telle visite
Inquiétait, accourt et vite et vite,
Et vous jugez alors des questions.

Mais la prieure avait la politique
De son état, cette adroite tactique
Et ce calcul mesuré qui partout
Exige peu pour obtenir beaucoup.

« Nous resterons dans notre monastère... »

Est le début de son adroit discours.

— « Ah ! quel bonheur ! ma sainte et digne mère... »

— « Paix ! écoutez : Prodiguant nos secours

« Aux malheureux, on nous le recommande,

« De l'Eternel, dont l'indulgence est grande,

« Nous obtiendrons un pardon généreux

« Pour quelques points opposés à nos vœux...

« Quoi ! non contents de mettre à sec nos poches,

« Nos gouvernants veulent prendre nos cloches...

— « Oh ! cédon-les ; on peut bien les donner,

« Puisqu'on frémit quand il faut les sonner...

— « On nous défend d'accueillir des novices

« Dorénavant ; celles que nous avons

« Du fond du cœur feront leurs sacrifices ;

« Mais comme sœurs nous les conserverons.

« Le dernier point qu'à regret je dévoile,

« C'est de quitter notre habit et le voile.

« Telle est la loi, nous devons obéir.

« Or, dès demain il faut nous revêtir

« D'un simple habit de couleur brune ou noire

« Malgré le vœu qu'ici chacune a fait,

« Portons la robe. Ah ! c'est bien méritoire !

« Quittons le voile et prenons le bonnet. »

Avec douleur les vieilles se soumettent
A cet arrêt que la jeunesse entend,
Sans l'avouer, un peu moins tristement,
Et dès le soir les recluses se mettent
A disposer le costume nouveau.

Le président leur fait un don moins beau
Aux trois couleurs; c'est la chère cocarde,
A cette époque utile sauvegarde,
Qu'il suffirait un moment de quitter
Si l'on voulait se faire fouetter.

Cette cocarde est le coup électrique
Qui met en feu la sainte république;
C'est le signal de l'insurrection.
« Nous en parer! ah! ma mère, fi donc!
« Je n'en veux point... » crie en chœur le chapitre.
Et la prieure use encor de son titre
Pour apaiser les esprits révoltés,
D'un tel présent saintement irrités.

Se distinguant par sa douceur insigne,
Elle pérore; on cède, on se résigne;
A la maison ramenant son troupeau,
Tout le grand ban revêt l'habit nouveau.

Pour la novice, un tantet plus coquette,
Le goût préside à son autre toilette;

Petit bonnet élégamment monté
Est sur le front avec art ajusté.
Aux trois couleurs une fraîche rosette
Est attachée en cocarde au côté;
Large corset strictement emprisonne
Deux globes blancs que ne verra personne,
Tant le fichu, bien amplement croisé,
Doit dérouter l'œil le plus avisé.

On met pourtant à part, avec prudence,
Les vieux habits, les guimpes, voiles noirs :
Le ciel, on sait qu'il a de grands pouvoirs,
Peut en pitié prendre la pauvre France.
Les émigrés partout font un appel
Pour relever et le trône et l'autel;
Illusion que dans ces jours de crise
Caressaient fort la noblesse et l'Eglise,
Et que berçait, plein d'amour pour les rois,
Un orateur du grand café Valois.

Sœur Radegonde au chapitre est mandée;
Par les arrêts on la croit amendée;
On lui remet le costum mondain
Et la cocarde, un bonnet; la prieure
Lui dit : « Madame, il faut, et tout à l'heure,
« Suivre la loi; vous résistez en vain...

— « Quoi! vous voulez mé contraindre, ma mère,

« A déposer l'habit qué dès longtemps
« J'avais choisi?... Non... depuis quarante ans
« J'ai fait des vœux. Oh! jeunesse légère!
« Qué vois-je? ô ciel!... quoi plus dé voiles blancs!
« Et des bonnets!... Ah! craignez qué la foudre
« En cé moment né vous réduise en poudre;
« Satan vous tient... — Chère sœur, calmez-vous,
« Sachez enfin ce que l'on fait pour nous;
« Nous resterons dans ce saint monastère,
« Nous y vivrons...—Qui? moi, jamais, ma mère!
« C'est décidé, demain j'émigrerai,
« J'irai chercher lé calme en Angleterre
« Avec ma guimpe, et jé la garderai;
« Peut-être un jour ici jé réviendrai.
« Pensez-vous donc qué cet état dé crise
« Puisse durer? Non, ma mère, l'Eglise
« L'emportéra; mon frère m'a mandé
« Qué nous avions Pitt, Cobourg et Condé.
« Nous dépouiller dé l'habit, c'est indigne!...
— « Imitez-moi, ma sœur, je me résigne;
« Mais savez-vous, refusant d'obéir,
« Comment le peuple ici peut vous punir?
« Apprenez donc, car en faire un mystère
« Serait un crime... apprenez donc, ma chère,
« Que contre nous tout le peuple animé,
« Dans sa fureur, et de verges armé,
« Peut pénétrer jusqu'en ce monastère,
« Fouler aux pieds les lois de la pudeur,

« Nous fouetter... — Nous fouetter !... l'horreur !...

— « Il a fessé dans Paris les Clairettes,

« Les sœurs du Pot et les Madelonnettes,

« Et ce matin j'ai su, par un exprès,

« Que, n'écoutant qu'une aveugle colère,

« Sur le portail de Saint-Paul, au Marais,

« Il a fessé l'antique trésorière...

— « C'en est assez, jé cède, mais j'espère

« Sous peu de temps pouvoir gagner Calais;

« Jé quitterai pour toujours ma patrie.

— « Qui? vous, ma sœur, aller chez les Anglais!

« Des protestants !... Ah ! quel projet impie!

— « Les protestants valent bien les Français...

« Allons, vénez, mon aimable Cécile,

« Mé dépouiller; avec plaisir jé voi

« Qué cet effort vous coûte autant qu'à moi,

« Qué vous portez la robe dé la ville

« En gémissant. Oui, ces pleurs dans vos yeux

« Prouvent combien vous regrettez vos vœux.

« Rassurez-vous, nous partirons ensemble.

« Jeune chrétienne, en tous lieux, il mé semble,

« Une amé sainte au but peut arriver.

« Laissons nos sœurs à dévotion tiède;

« Dieu nous chérit, il veut nous éprouver;

« Mais il viendra, j'en suis sûre, à notre aide;

« Prions toujours, il saura nous sauver. »

De ses habits la nonne se dépouille,

Quitte le voile et de ses pleurs le mouille.
La jeune sœur sent le même chagrin ;
Son chaste cœur, plein de l'amour divin,
Voit le bonheur dans sa douce retraite,
Où, l'âme en paix, n'étant jamais distraite,
On ne craint point les pièges du mondain.

Muse, à présent ton secours m'est utile ;
Daigne prêter plus de charme à mon style.
Intéressons pour la jeune beauté
Que l'on enlève au plus doux sacrifice.
D'après son choix elle serait novice ;
Mais ce serait dommage, en vérité.

FIN DU DEUXIÈME CHANT.

CHANT TROISIÈME.

Oui, les humains ici-bas sont tous frères!
J'ai constamment blâmé ces plats dévots
Qui baptisaient du nom de parpaillots
Ceux qui pensaient autrement que leurs pères.
Eh! qu'a valu pareille opinion?
De longs débats, des disputes, des guerres,
Sous le manteau de la religion.

A commencer d'abord par la Judée,
J'y vois Moïse, auprès du mont Thabor,
Rosser le Juif pour avoir eu l'idée
D'abandonner son Dieu pour un veau d'or.
Le Philistin et le Madianite
Ont guerroyé contre l'Israélite.
Plus récemment nos braves paladins
Ont combattu messieurs les Sarrazins
Qui s'avaient, soumis à leur prophète,
De préférer le croissant à la croix,
De se laver et la barbe et la tête
Cinq fois par jour. Monluc, pendant vingt mois,

Pieusement occit les Albigeois.
Les huguenots ont créé cette ligue
Que de Philippe entretenait l'intrigue.
Au nom du ciel, Coligny l'amiral
Fut poignardé dans ce massacre horrible
Dont Arouet fait un tableau terrible...
Jour désastreux, maudit par L'Hospital¹!
Et las! depuis, dans les monts des Cévennes,
Le fanatisme a fait aussi des siennes.

Le dernier siècle a vu l'agression
De Molina contre le jansénisme;
Les rêves fous de madame Guion;
Le libre arbitre, et puis le quiétisme;
Les longs débats pour ce maudit chiffon
Qu'on appelait la constitution;
L'insurrection auprès de l'athéisme,
Et les billets dits de confession.

Dans le pays le plus beau de l'Europe,
Nous avons vu le temple partagé.
Le chœur de droit demeurait au clergé,
La nef restait au théophilanthrope.
Le jacobin, qui ne croyait à rien,
Guillotina le fidèle chrétien.

(1) *Excitat illa dies* était le cri de ce vertueux chancelier lorsqu'on lui parlait du jour funeste de la Saint-Barthélemy.

Eh ! qui causa tant de maux à la France ?
L'opinion, surtout l'intolérance.
De la raison le parti le plus fort
Heureusement nous a tous mis d'accord.
On ne craint plus les sectes pigrièches ;
Les protestants peuvent avoir leurs prêches,
Le musulman sa mosquée ; un rabbin
Peut librement, dans une synagogue,
Lire en hébreu l'antique Décalogue
Ou le Talmud ; les dévotes enfin
Peuvent chanter le plus doux des cantiques ¹
Sans rien comprendre à ses vers érotiques
Qui, par bonheur, sont écrits en latin.

Déjà les sœurs du triste monastère
A leur état commencent à se faire.
L'indépendance a quelquefois tenté,
Même au couvent. La sévère vieillesse
Gourmande un peu la facile jeunesse
Qu'éveille un peu l'aimable liberté,
Qui, du moutier voyant la porte ouverte,
De temps en temps a la velléité
D'aller plus loin. Mais la mère Engilberte
Cite à propos le sort des deux pigeons
De La Fontaine. On cède à ses raisons ;

(1) L'auteur veut parler du *Cantique des Cantiques* de Salomon.

Et puis sans dot comment courir le monde ?
On a vingt ans, un minois fort joli ;
Sur des appas bien folle qui se fonde !
Il faut de l'or pour trouver un mari.

Mais la toilette occupe, dédommage,
Et chaque Agnès la soigne davantage,
Malgré les cris des anciennes ; enfin
L'habillement est déjà plus mondain.
Un peu plus près on serre le corsage,
Et quelquefois on casse le lacet.
Avec plus d'art on monte le bonnet ;
Le mouchoir blanc chaque jour diminue
Et d'épaisseur et même d'étendue ;
Si qu'un cousin, en causant au parloir,
Peut deviner tout ce qu'il ne peut voir.

La sœur Cécile, et modeste et sévère,
Par sa conduite est toujours exemplaire.
Si le décret qu'au chapitre on maudit
L'a pu forcer à quitter son habit,
L'ajustement qui depuis le remplace
N'est point coquet ; il est placé sans grâce ;
La coiffe aussi, dont les plis rigoureux
Tombent si bas qu'à peine on voit ses yeux
D'un bleu d'azur, dont l'éclat doux et tendre
A la magie... enfin la volupté
De ces rayons que, dans les nuits d'été,

Du haut du ciel Hécate vient répandre.
Vivre pour Dieu, voilà tout son bonheur.
C'est Dieu, Dieu seul qu'elle aime avec ardeur.
Matin et soir elle suit tout l'office.
S'il faut soigner un malade à l'hospice,
Et le veiller, lui donner des secours,
Bonne Cécile, à vous l'on a recours.
Vous partagez les tourments qu'il endure.
Si quelquefois l'excès de la douleur
Le fait jurer, à son juste murmure
Vous opposez votre aimable douceur.
S'il craint l'enfer, votre voix le rassure
En lui parlant d'un Dieu bon, indulgent.

Depuis un mois l'hospice était vacant ;
Mais le parti nommé démocratique
Un beau matin rêve la république,
Voue à la mort le plus humain des rois,
Nous embastille en proclamant nos droits.
De ce manège, ah ! j'en frémis encore !
On voit sortir deux cents décrets nouveaux.
Les comités, par le pouvoir égaux,
Semblent alors la boîte de Pandore
Qui sur la terre a lancé tous les maux.
On voit créer en un mois des armées,
Contre les rois par de Brie¹ animées,

(1) Ce fut le député Jean de Brie qui, conjointement avec Fabre

Et dont j'ai vu les terribles héros,
Blessés, meurtris, remplir les hôpitaux.

Or, ce couvent où demeurait Cécile
De nos soldats devient alors l'asile.
Pour les blessés il parut opportun,
Car il était aux portes de Verdun,
Et vous savez que, dans ses vastes plaines,
Cobourg, Guillaume, ennemis des Français,
Y conduisaient les aigles prussiennes
Et des Germains; qu'après quelques succès
Un accident de plaisante mémoire
De ces messieurs¹ suspendit la victoire.

Trente blessés dans le premier combat
Ne pouvant plus se battre pour l'Etat,
On les conduit dans ce pieux hospice
Où des fraters les nonnes font l'office.
Deux Marseillais, qui jadis à Paris
Avaient servi les chers frères amis,
Étaient du nombre, et dame Radegonde
Veille sur eux. Leur patois, leurs accents,
Qui trahissaient les bords de la Gironde,
Les ont rendus pour elle intéressants.

d'Églantine, député de la Convention, vota la levée d'un régiment de tyrannicides, qui devaient se battre corps à corps avec les rois et les poignarder.

(1) Historique. Les Prussiens alors furent pris de la dysenterie que leur avait donnée l'usage immodéré des fruits malsains.

La vieille nonne était mauvaise tête;
Mais, je l'ai dit, elle avait très bon cœur.
On la trouvait toujours active et prête
Dès qu'il fallait secourir le malheur.
Elle prodigue à toute la chambrée
Des soins touchants et de pieux bienfaits,
Manne, jalap, quinquina, centaurée,
Et de charpie on ne manque jamais.
Sœur Radegonde hume comme de l'ambre
L'odeur de pipe, en fournit le tabac;
Même parfois le poisson de cognac
Quand il s'agit d'amputer quelque membre.
On sait qu'alors un verre de liqueur
Peut au gisant donner bien plus de cœur.

Un jour qu'ainsi la sœur versait roquille,
Dans cette salle accourt sœur Pétronille
En s'écriant : « O vœux trop superflus !
« Nous sortirons de notre monastère;
« Un acquéreur court, la toise à la main,
« Fait mesurer la maison, le jardin...
— « Qué dites-vous?... » En laissant là le verre
Et le blessé, la sœur prend son élan;
Oui, Radegonde, aussi leste qu'un faon,
Gagne la cour et va faire une scène
A l'amateur de l'antique domaine.

Devinez-vous quel est cet acquéreur

Qui vient répandre en ces lieux la douleur ?
C'est un proscrit, un enfant de Moïse,
Qui s'enrichit dans ces longs jours de crise
De l'an second, enfin un fournisseur !
Il a servi la chère République
Avec l'esprit, le calcul de sa clique ;
Il a fourni chevaux, vivres, caissons ;
Bref, on lui doit quatre ou cinq millions.
Dans le papier n'ayant point confiance
(Car un Hébreu se connaît en finance),
Pour sa créance il exige des fonds ;
Hôtels brillants, châteaux, fermes ou terres,
Des bois très vieux, même des monastères,
Il prendra tout ; l'hospice lui convient :
Un vaste étang et des bois, il s'y tient.

Il mesurait, quand dame Radegonde,
Doublant le pas, court, reconnaît en lui
Un descendant de ce peuple honni
Qui fit périr le doux Sauveur du monde.
Un froid mortel se glisse dans son cœur,
Sur tous ses traits se répand la terreur,
Et dans son sein le sang se coagule...
A son aspect d'abord elle recule,
Comme Joad, quand ce prêtre indigné
Vit par Mathan le temple profané.
Mais promptement le courroux qui l'anime
Va bien plus loin, et par ces mots s'exprime :

« Quoi ! scélérat ! traître ! chien ! renégat !
« Indigné juif qué l'Eternel abhorre !
« Quoi ! non content d'avoir pillé l'Etat ,
« Tu viens chez nous pour y voler encore !
« Va-t-en , va-t-en... — Madame, permettez , »
Dit froidement le bon Israélite,
« J'ai droit, j'espère... — Aucun, traître ! — Ecoutez,
« Ici j'ai droit de faire une visite ,
« Puisque je viens exprès pour acheter.
— « Notre maison ?... va, mécréant ! impie !
« Tu né l'auras , j'en répons, dé ta vie ;
« Car tu vois bien ces dix doigts ? malheureux !
« Ils sont tout prêts à t'arracher les yeux...
— « Mais on me doit... — Qué lé diable té paie
« Et non pas moi ; sors, ou bien... — Ce courroux
« M'amuse fort et n'a rien qui m'effraie ;
« J'achèterai ce couvent malgré vous...
— « Toi, l'achéter ! renonce ou jé té grille ;
« A cé couvent ma main mettra lé feu ;
« Brûler un Juif c'est toujours plaie à Dieu ! »

Du mécréant le sang bout et pétille
A ce discours, et par le casaquin
Il prend la nonne ; heureusement ce train
Fait accourir la mère Pétronille
Et des soldats de leurs clameurs frappés.
Le sabre nu, ces braves éclopés
Pensent d'abord que c'est l'Israélite

Qui veut risquer quelques assauts galants,
Quoique la nonne, avec ses quarante ans,
A la fêter bien faiblement invite.
Jà sur le Juif les sabres sont pointés,
Et c'est alors qu'au soldat téméraire
La nonne crie : « Arrêtez ! arrêtez !...
— « Non, jour de Dieu ! reprend le militaire ;
« Quoi ! ce faquin prétend vous violer...
— « Non... — Laissez-nous... — Je... — Laissez-nous parler !
« Cé mécréant, avec sa barbé grise,
« Il vient ici pour acheter l'église
« Et le couvent... — Quoi, ce n'est que cela ?
« Eh ! qu'il achète ici ce qu'il voudra... »

Le Juif prudent use du dialogue
Pour s'échapper, et, sa toise à la main,
Va mesurer le reste du terrain
Pour y bâtir bientôt sa synagogue,
Se réservant de punir les excès
De la béate au moyen d'un procès.
Mais par bonheur la sage Pétronille
Sauve un verbal à la pieuse fille
Et la dit folle... — « Elle est folle ! en ce cas,
« Répond l'Hébreu, je ne plaiderai pas. »

La sœur Cécile, instruite de la crise,
Et du destin de son très cher couvent,
Pour prier Dieu s'est rendue à l'église,

Et garde encore un espoir décevant.
Sa toise en main, le Juif gagne le temple;
Avec calcul partout il le contemple...
« Fort beau local ! dit-il, en vérité :
« A l'instant même il doit être acheté.
Comme il disait, faisant maint rêve utile,
Près de l'autel il aperçoit Cécile.
Si Radegonde, écoutant sa fureur,
Du mécréant indisposa le cœur,
La sœur Cécile, ange du monastère,
Fait sur le Juif un effet tout contraire;
Sa piété, son ardente ferveur,
De son beau teint animent la pâleur.

Près du pilier, sans rien dire, immobile,
Aaron Bloum voit, admire Cécile.
Le moindre bruit de son pieux devoir
Peut la distraire : il garde le silence;
Un peu plus loin notre Hébreu va s'asseoir;
Mais sur le mur une antique sentence
Frappe ses yeux... Il lit : « Partout, chrétien ,
« Votre devoir est de faire du bien... »

En ce moment arrive la prieure;
Près de la chaire en panne elle demeure
Pour écouter l'associé du Juif,
Qui, plein de zèle, et gaillard très actif,
Sitôt qu'il voit un sûr profit, arrive...

« Ah ! mon ami, dit-il, c'est un coup d'or
« Que ce couvent ! de beaux bois, de l'eau vive,
« Des bâtiments qu'il reste à voir encor.
« C'est justement pour notre fonderie
« Ce qu'il nous faut ; dans cette métairie,
« Sans plus tarder, dès demain, si je puis,
« J'expédierai les cloches du pays.
« Mais dépêchons. Sans parler davantage
« Cours au district pour soumissionner
« Tout ce couvent ; l'emplette est bonne et sage ;
« Il est urgent pour nous de terminer. »
Le circoncis, sans tarder, sans débattre,
Entraîne Bloum, pestant au fond du cœur
De voir partout la croix d'un Dieu sauveur
Que pour début il se promet d'abattre.

Les renégats sont à peine sortis ;
Vers la prieure, en poussant de grands cris,
Sœur Radegonde accourt... « Ah ! bonne mère,
« C'est décidé, l'on vend le monastère,
« Et c'est un Juif qui fondra des obus
« Dans ce séjour, témoin de vos vertus.
« Chère prieure, écrivez à l'évêque,
« Au roi, s'il faut, même à la nation,
« Pour conserver notre sainte maison ;
« N'avons-nous pas sur elle une hypothèque ?
« On nous a fait un bail ; l'abbé Clément
« Dit qu'on nous doit l'entière jouissance,

« Ou qu'il nous faut un dédommagement ;
« Et nous pouvons le demander immense.
« Il faut agir, mettre les fers au feu. »
Et Radegonde entraîne la prieure ;
Cécile reste encore une grande heure
Devant l'autel à prier le bon Dieu.

De son côté l'adroit Israélite,
Qui de l'emplette a senti le mérite,
Fait ses calculs, presse, chauffe Aaron,
Un peu distrait, pour l'acquisition ;
Mais les profits, l'intérêt, l'avantage
Ont réveillé l'avidé personnage,
Qui des délais instruit et du jour strict,
Va sans tarder faire une offre au district.

Le président, qui protégeait les nonnes,
Est bien forcé de céder au devoir ;
Il en prévient ces béates personnes
Par un tiers sûr ; dit qu'il est sans pouvoir
Pour retarder le marché que l'on presse.
Cinq rois ligüés contre la nation ,
Qui ne veut plus de temples ni de messe ;
Arment déjà leur coalition.
Il faut de l'or pour armer les phalanges
Qui combattront ces souverains étranges,
Qui, fort troublés, verraient avec courroux
Faire chez eux ce que l'on fait chez nous.

L'or d'Aaron vaut ces feuilles légères,
Ces assignats qu'on n'estime plus guères.
Bref, le marché promptement est passé ;
Par un décret Bloum est propriétaire
Des bois, du temple, enfin du monastère,
Et l'ancien bail est tout-à-fait cassé ;
Un dur huissier en donne connaissance
Au saint troupeau qui, dût-il en gémir,
N'a que deux jours au plus pour déguerpir,
Et qu'on engage à faire diligence.

Vous concevez les cris, les pleurs confus,
Les ô mon Dieu ! les hélas ! doux Jésus !
Que devenir ? Et la sœur Radegonde,
Courant partout, au chapitre, au dortoir,
Criant : « Mes sœurs ! ah ! c'est la fin du monde !
« Un Juif ici ! Descendez l'ostensoir ! ...
« Peut-on briser nos vœux indissolubles !
« Déménagez nos vases, l'encensoir,
« Les ornements ; emportez les chasubles,
« Notre soleil ; sauvons le Saint des saints !
« Qu'rien ne tombe en de profanes mains !
« Imitez-moi, déployez un cœur brave...
« Ah ! les coquins ! ... J'oubliais ; à la cave,
« Dé Roussillon il me reste un quartaut ;
« Qu'je l'emporte ! eh vite ! eh vite ! eh vite !
« Ou dans l'étang qu'il soit jété, plutôt
« Qu' d'abreuver ce chien d'Israélite

« Dont le nom seul redouble mes fureurs. »
Et dans la cave elle descend ; les sœurs,
De Radegonde imitant les scrupules ,
En un clin d'œil ont vidé leurs cellules.

Dans le couvent déjà de tous côtés
On amenait les coursiers, les charrettes,
Pour enlever ces béguines discrètes
Dont les effets, dûment emballés,
Dans tous les chars sont prêts d'être portés.

Le saint chapitre, en un instant profane,
Est converti presque en une douane,
Où les effets, pêle-mêle entassés,
Sont confondus, pressés, meurtris, froissés ;
Les perroquets, les chapes, les calices,
Les vieux jupons, les haïres, les cilices,
Tous les missels tant français que romains,
Les Christs sauvés des hérétiques mains,
Les tourtereaux, les chats et les caniches ,
Les saints de cire encadrés dans leurs niches,
Doux oreiller de duvet étoffé,
Maint édredon y sont de compagnie,
Et ce qu'enfin nonne jamais n'oublie,
Le pain de sucre et surtout le café.

CHANT QUATRIÈME.

Pour attaquer et vaincre, quelles armes
Doit employer ce sexe plein de charmes ?
L'esprit ? le trait ? quelque méchanceté ?
L'intrigue ? l'art ? Non, point du tout ; les larmes !
A leur pouvoir quel cœur a résisté !

N'a-t-on pas vu dans Florence une mère,
Les yeux en pleurs, et poussant des sanglots,
Seule attendrir le roi des animaux¹,
Qui, l'œil en feu, rugissant de colère,
Allait broyer de sa dent meurtrière
Son fils unique et le mettre en lambeaux !
Emu, touché de sa douleur amère,
Il le posa doucement à ses pieds,
Puis s'éloigna. Dans ces jours oubliés
Où le Français, respirant la vengeance,
Dans les prisons massacra l'innocence,

(1) Ce trait a fourni le sujet d'un fort beau tableau exposé au Salon en 1806.

Du souverain les braves défenseurs,
Et des autels les vertueux pasteurs,
On vit soudain une femme timide ¹
Tomber aux pieds d'un brigand homicide,
Le désarmer; enfin, trouver en lui
Un protecteur, et, pour fuir, un appui.
Rien ne résiste au doux pouvoir des larmes;
N'ont-elles pas touché Coriolan?
Ce fier Romain laissa tomber ses armes,
Devant sa mère, en un pieux élan.

Un noir chagrin couvre le front des nonnes;
Il est plus doux chez les jeunes personnes
Qui, du couvent, image du cercueil,
Vont pour jamais franchir le triste seuil.
La piété, chez les vieilles doyennes,
Vient adoucir et balancer leurs peines;
Un livre saint a su leur enseigner
Qu'aux lois du sort il faut se résigner,
Que pour souffrir on est en ce bas monde...

Bien moins docile est dame Radegonde,
Que dans un coin cerne une jeune sœur
Pour l'empêcher de se mettre en fureur.

(1) Madame de Saint-Brice, femme de chambre de Marie-Antoinette, qui, lors du massacre des prisons au 2 septembre 1792, fut sauvée par un des brigands soldés par la Commune d'alors.

La Provençale entr'ouvre son bréviaire ,
Pieusement commence une prière,
Pater, Ave, Credo... de temps en temps
Entrecoupés par ces mots... « Les brigands !... »

La sœur Cécile était la plus soumise ;
Avant de dire au couvent un adieu ,
Elle veut voir encor la chère église
Où tous les jours elle allait prier Dieu.
Dans le saint temple et sous l'antique dôme
Sa faible voix recommence le psaume
Qu'à Babylone autrefois entonna
Le peuple juif, le *Super flumina*.

Le Juif paraît, tout frémit à sa vue ;
Le saint troupeau fuit et gagne la rue.
Toute au devoir dont rien ne la distrait,
Cécile reste et finit son verset.

Arrive enfin la stoïque prieure ;
A son troupeau, du saint bercail exclus,
Elle propose, en quittant la demeure,
De dire en chœur le *Veni Spiritus*.
« Y pensez-vous, mère ? dit Radegonde,
« Mais voyez donc cet animal immonde !
« Cé chien dé Juif !... il est là... Devant lui
« Peut-on prier ? — Partout, ma chère amie,
« Le roi du ciel par nous sera béni.

« Sa volonté veut que je sois bannie
« De ce séjour où j'espérais mourir...
« A l'Eternel demandons le courage,
« Il nous en faut; nous avons pu souffrir,
« Nous souffrirons peut-être davantage. »

On obéit. La prieure, humblement,
Comme jadis remonte au premier rang.
Les yeux baissés, elle conduit les vierges
Près de l'autel... On le croirait pillé,
Tant de son lustre il paraît dépouillé;
Plus d'ornements, de lampes, ni de cierges!
Et cependant l'âme dans le saint lieu
S'exalte encore et voit toujours son Dieu.

Ces douces voix, ce chant mélancolique,
Touchent déjà le cœur de l'hérétique;
Il n'entend rien à ces versets pieux,
Pourtant des pleurs s'échappent de ses yeux.
Eh! quel tableau! Quand du saint monastère,
Dont un contrat vient de les dépouiller,
Il voit les sœurs, se prosternant par terre,
Baiser le seuil, et de nouveau prier,
Puis tour à tour dans une antique pierre
Tremper le doigt, prendre l'eau salulaire
En se signant, se confier à Dieu,
Et se donner le long baiser d'adieu...
On le prolonge alors que l'on se quitte.

Ah ! c'est alors que de l'Israélite
Le cœur faiblit... Il s'écrie : « Arrêtez !
« Ne partez pas !... » On le fuit... « Ecoutez,
« Et pardonnez, mes sœurs, je le mérite.
« Il est à moi, ce couvent, c'est mon bien ;
« Demeurez-y, je n'y prétends plus rien ;
« Gardez l'église et faites-y l'office ;
« Rétablissez surtout l'antique hospice ;
« Continuez d'accueillir l'indigent ;
« Que le malheur chaque jour m'y bénisse :
« Ses vœux pour moi vaudront mieux que l'argent. »

Le mécréant que damnait tout le monde,
Que l'on vouait aux flammes de l'enfer,
Est entouré... « Lé ciel, dit Radegonde,
« A donc touché pour nous ce cœur dé fer !
« Mes chères sœurs, c'est un coup dé la grâce ! »
Dans un élan de délire expansif,
La nonne alors court vers Bloum et l'embrasse,
Et ne sait plus s'il est chrétien ou juif.
Chaque nonnain, retrouvant son courage,
Va rechercher son très mince bagage,
Gisant par terre au milieu de la cour ;
Et, bannissant loin d'elle le scrupule,
Va remeubler sa petite cellule,
En répétant : « Le beau jour ! le beau jour ! »

Mais voici bien une tout autre scène !

L'associé, content de son marché,
Du gain futur qui l'attend entiché,
Avec fracas à sa suite ramène
Ses ouvriers, ses cuves, des canons
Sur leurs affûts, suivis de leurs caissons...
« Rempportez tout, leur dit Bloum, et sur l'heure;
« Je viens de rendre aux anges leur demeure...
« — Comment! ces bég... — En ces lieux resteront...
« — Très volontiers sans doute elles païront?...
« — Rien. — Que dis-tu? — Mon cher, une bonne œuvre
« — Eh! laisse donc, tu veux faire la loi;
« Je déjourai dans ce jour ta manœuvre.
« Eh! de quel droit décides-tu sans moi?
« L'associé, dans une telle affaire,
« Peut-il agir sans l'aveu d'un confrère!
« Ou marché nul... — Nous nous arrangerons...
« — Point; ce couvent... — Eh bien! nous plaiderons!»

L'associé du digne Israélite
Était bien loin d'égaliser son mérite;
C'était un Juif, un Juif des plus madrés,
Entreprenant, grévé de vingt sentences,
Allant toujours, tirant parti des chances,
Homme de tête, et vous en jugerez.

Or le parti nommé démocratique,
Je vous l'ai dit, rêvant la république,
Accompagna ce rêve des plus fous

De mille excès assez connus de tous.
Un vil sénat, l'écume de la France,
Centralisa dans ses mains la puissance.
Les braves gens, égoïstes nombreux,
Et les rentiers, automates peureux,
Laissèrent faire... On égorge, l'on pille;
Maint beau palais devient une bastille;
On établit la loi du *maximum*.
Bref, le sénat, pour son ultimatum,
Lâche la loi des suspects, des otages,
Loi qu'on croirait faite par des sauvages.

On décréta de bien récompenser
Tous les brigands qui viendraient dénoncer.
Danton créa ces hordes furieuses
Qui, tous les soirs, beuglaient aux sections
Des cris de mort, d'horribles motions.
Un député¹ créa ces tricoteuses
Qui soutenaient du geste et de la voix
Dans le sénat les sanguinaires lois.
On supprima tout culte, et vêpre et messes,
Et l'on plaça, dans les jours solennels,
Indécemment, sur les pieux autels,
Au lieu du Christ, de profanes déesses;
Culte épuré!... C'était alors, dit-on,
Le plus sensé, celui de la Raison.

(1) Robespierre.

Dans ce chaos, dans ce honteux délire
Qui s'étendait aux deux bouts de l'empire,
Le vieux couvent, par le Juif protégé,
Pendant six mois fut assez ménagé.
Les dignes sœurs ont rétabli l'hospice,
Y font du bien, soignent les malheureux
Et les blessés devenus plus nombreux.
Grâce à Marat, tout entrain au service.
Dans ces longs jours de deuil et de terreur,
On vit passer des enfants et des pères
Sous les drapeaux, asiles de l'honneur.
D'anciens Crésus, de vieux célibataires
Aimaient bien mieux battre les ennemis
Que de risquer la hideuse famine,
Ou les cachots et puis la guillotine
En permanence au milieu de Paris.

O jour de sang! de terrible mémoire!
Bien pis encor que tous ceux dont l'histoire
Fait le récit! Séjan, Néron, Sylla
Ont pu tromper un peuple trop crédule;
Si dans l'Attique un tyran l'abusa,
Il se trouva du moins un Thrasybule.
Chez le Français peut-être il en naîtra.

Dans ce chaos de crimes et de ruses
(On en usa souvent pour se sauver),
De sainte Agnès les pieuses recluses

Du choc fatal surent se préserver.
Notre bon Juif est une providence
Qui les protège en vingt occasions,
Et réussit, par l'or, par l'éloquence,
A détourner les persécutions.

Mais son ancien collègue Israélite,
Moins généreux, prêt à faire faillite,
Ayant mangé dans un an tout son bien,
Des jacobins s'était fait satellite :
On risque tout alors qu'on n'a plus rien.
Jaloux de Bloum, le traître le dénonce...
« Il est agent de Pitt et de Cobourg ;
« Avec de l'or il soudoie un faubourg... »
Puis il demande un mandat qu'on prononce ;
Et notre Bloum se voit embastillé
Dans le moment où, fier de sa fortune,
Le cœur navré de la crise commune,
Pour le pays il achetait du blé.

Tandis qu'il est accablé sous les chaînes,
Son vil confrère à son tour fait des siennes,
Vole au couvent ; fait tout d'abord coffrer
Et la prieure et les vieilles professes,
A son profit consigne leurs espèces,
Et quant au reste il le fait séquestrer.
La sœur Cécile, étant la plus jolie,
Echappe seule à la proscription

Pour figurer dans la cérémonie
De prairial et faire une *Raison*.

On conçoit bien, comme tout le monde,
Qu'il met haro sur le vieux Roussillon
Qu'en son caveau réservait Radegonde
Pour célébrer la fête du patron.
La sœur Cécile en eut seule l'étrenne
Dans un souper où ses chastes appas
Furent lorgnés; mais la pudique Hélène
Usa si fort de ses dents, de ses bras,
Que sur son sein resta le dernier voile,
Et qu'Isaac, maudissant son étoile,
Meurtri, rossé, ne les effleura pas.
« Bon gré, mal gré, parbleu! tu cèderas... »
Dit le brigand; et le monstre la jette
Dans un cachot jusqu'au jour solennel
Où ces Mathan, dans la sainte retraite,
Célébreront le jour de l'Eternel.

Un long discours de monsieur Robespierre
A proclamé cette fête bien chère
Qui dans les cœurs ramène enfin l'espoir;
Mais le tyran est bien près de déchoir.
Il est marqué par le Dieu de la terre
Du doigt vengeur, ainsi que Balthazar.
Pour le sauver sa horde sanguinaire
Sera bientôt un trop faible rempart.

La fête approche. Un peu plus débonnaire,
Le sénat croit qu'il est prudent pour lui
De tempérer son régime sévère :
Quand on trébuche on a besoin d'appui.
Dans les prisons on fait une visite :
Bloum est de ceux qui, grâce à leur mérite,
Sont désignés pour échapper au sort ;
Mais Isaac vient réclamer sa mort.
Chargé par lui, Bloum n'a plus qu'un refuge,
Et sans tarder il obtient qu'on le juge.

Le nonidi du brillant prairial,
Bloum comparaît devant le tribunal.
Quel tribunal ? Minos et Radamanthe,
Eaque aussi, ces juges de l'enfer,
Sont des moutons près de la cour puissante
Qui doit juger d'un crime fort peu clair...
Bloum entre : « Allons, traître, réponds-nous vite ;
« Quel est ton nom ?... — Bloum, Alsacien... juif...
— « Ah ! juif... » Ce nom est comme un lénitif ;
Il fait effet. Turc, nègre, Israélite,
En ce bon temps avaient plus de moyens
De se sauver que les meilleurs chrétiens.

On lit alors les faits dont on l'accuse :
« Conspirateur, travaillant le faubourg,
« Agent secret de Pitt et de Cobourg. »
En peu de mots le patient s'excuse :

« Chers citoyens, le peuple était sans pain ,
« Et sous deux jours près de mourir de faim.
« Eh bien ! tandis qu'au cachot l'on me plonge,
« Plus généreux, à vous nourrir je songe.
« Trente bateaux de blé doivent demain
« Au port Saint-Paul... — A bas, à bas le saint!...
— « Soit, au port Paul ces bateaux vont descendre...
— « On te devine ; ah ! coquin ! pour les vendre...
— « Pour les offrir à la Convention
« Gratis... — Gratis!... — Citoyens, j'en fais don. »
Le mot de don épanouit la rate ;
On s'adoucit. Un juge plus méchant
Se lève et dit : « Citoyens, un moment ;
« Ce renégat est un aristocrate...
— « Ce n'est pas vrai, car j'achète un couvent...
— « C'est fort bien fait ; à l'Etat tu le donnes?...
— « Non, citoyens ; il y garde des nonnes
« Qu'il sait choisir gentilles et mignonnes.
« Oui, répond Bloum, on les y voit encor
« Pour y soigner vos défenseurs fidèles.
« Interrogez le rude Frappe-à-Mort,
« Il vous dira qu'il fut sauvé par elles ;
« Et quand jadis les Russes, les Prussiens ,
« Et les Suédois avec les Autrichiens
« Cernaient la France, et que dans la Lorraine
« Ils répandaient le carnage et l'effroi,
« J'ai vu, j'ai vu chaque recluse, humaine,
« Pour le malheur faire encor plus que moi,

« Se dévouer. Sans elles deux cents braves
« De ce Brunswick déjà seraient esclaves,
« Et ces bons cœurs, de chagrins abreuvés,
« Les ont soignés, aidés, pansés, sauvés.
« L'Etat devait à ces pieuses filles
« Leur récompense, et l'Etat n'en fit rien ;
« C'est moi, moi juif, et qui vaux un chrétien,
« Qui, respectant et leurs vœux et leurs grilles,
« Les fis rester dans leur ancien manoir,
« Où, sans nul fiel, esclaves du devoir,
« Bravant la mort et méprisant l'insulte,
« La charité fut leur unique culte. »

Les durs bourreaux pleurent ; il en est un
Dont le regard trahit l'âme insensible ;
Elle se peint dans son coup d'œil terrible.
« Frères amis, les filles de Verdun
« N'ont-elles pas présenté des couronnes
« A ce Brunswick ? — Oui ; mais jamais ces nonnes,
« Qui, pardonnant leurs coupables excès,
« Soir et matin priaient pour les Français.
« Moi-même, moi, j'entendis leurs prières ;
« De ce moment elles me furent chères.
« Qui sait prier pour ses durs ennemis
« Mérite bien... — Oui, oui, je les acquitte, »
Dit le premier des juges. Son avis
Est adopté par les frères amis.

Tout est absous, même l'Israélite,
Qui du cachot va sortir dans le jour.
On le bénit, on l'accueille, on l'embrasse.
C'est Isaac qui va prendre sa place
Et réfléchir sur le sort à son tour.
Dans ce bon temps la justice hâtive
Usait souvent de forme expéditive;
Mais ce jour-là son arrêt, par bonheur,
De l'innocent se montra le vengeur.

Bloum est dehors; sa joie est sans égale;
Le lendemain il fuit la capitale.
De rouleaux d'or bien et dûment lesté,
Et d'un brevet civique patenté,
Il va trouver ces dignes cénobites
Dont un décret atteste les mérites;
Il fait sortir ces pudiques Agnès
De leur cachot, les rhabille à ses frais;
Il leur enjoint d'être toujours prudentes,
Pour le malheur bonnes, compatissantes,
Et leur promet un plus doux avenir,
Car en pitié le ciel prendra la France,
Et des bandits détruira la puissance;
L'aveuglement est bien près de finir.

Il a raison; pour la fête attendue
Dans tout Paris la foule est répandue.

Le cœur se rouvre aux plus doux sentiments :
Chacun s'embrasse, amis, frères, parents ;
Sur tous les fronts reparaît l'espérance.
Dans un discours dénué d'éloquence,
Le plat tyran, d'un ton bien solennel,
Daigne accorder sa voix à l'Éternel.
Mais à la foi son retour est stérile.
Deux mois après, ce colosse insolent,
Frappé de mort, tombe subitement
Comme celui dont parle l'Évangile.

Après ces jours de tourmente et d'excès,
Quel changement dans les mœurs des Français !
Chacun renaît ; on retrouve sa grâce
Et sa gaîté ; de l'habit sale et gras
Le frac léger reprend bientôt la place ;
Des cheveux noirs la triste mode passe ;
Bref l'on remet de la poudre et des bas.

On est heureux dans le saint monastère,
On rétablit la règle plus austère,
On fait l'office avec même ferveur.
Il est bien vrai qu'on est sans directeur :
Prêtres, prélats, sont tous en Angleterre ;
Par la frayeur le confesseur poussé
Devers Portsmouth une nuit, a passé.
Il reprendra bientôt son ministère ;
Des bons Lorrains il reverra la terre ;

Il l'a promis. En attendant ce jour,
On psalmodie, on chante tour à tour;
Avec ardeur chaque nonne s'apprête
A célébrer du saint patron la fête;
On fermera partout, même le tour,
Pour se donner la jouissance pure
De revêtir l'antique habit de bure,
Pour exhumer voile, guimpe, et la croix,
Qu'on ne vit pas depuis quatre grands mois.
Bref on fera ce que font les abeilles,
Qui, dans la ruche exploitant leurs merveilles,
Ferment si bien les cases en détail
Que l'œil déçu ne peut voir leur travail.

Juste tribut de la reconnaissance,
D'un seul ami l'on permet la présence.
C'est le bon juif; il fut si généreux
Que le couvent pour lui forme les vœux
Les plus fervents. La mère Radegonde
Pour lui conçoit une estime profonde.
Je dirai plus, et son respect est tel
Qu'un beau matin elle vole au chapitre
Pour honorer le mécréant du titre
Bien mérité de père temporel;
Titre honorable et que jadis Voltaire,
Dont on mettait les œuvres à l'index,
Avait reçu, dans le pays de Gex,
Des capucins; le trait est exemplaire.

Nous avons vu le bon juif généreux ;
Plaignez son sort, il devint amoureux.
Dans la maison des nonnes il habite,
Mais en dehors il s'y réserve un gîte ;
Là, fatigué de ses premiers travaux,
Devenu sage il cherche le repos.
Abandonnant le vil agiotage,
Il veut de l'or faire un plus noble usage.
Il pourrait bien encore s'enrichir ;
Mais il fait mieux, il préfère jouir.

Jouit-on seul ? surtout à la campagne.
A Bloum il faut une jeune compagne ;
Il l'a choisie, elle est dans le couvent ;
Sa flamme, hélas ! ne peut être avouée ;
Sa jeune amie à Dieu s'est dévouée.
Aimera-t-elle un juif ? un mécréant ?
Le bon Dieu fait des miracles souvent.

Il en fait un pour la jeune Cécile ;
Sa piété peut-elle être stérile ?
Non, elle prie avec tant de ferveur
Pour convertir le juif ! Eh ! quel honneur,
Si du Très-Haut elle obtenait la grâce
Que le béat nomme grâce efficace !
Grâce qui peut toucher le libertin
Et le changer... Voyez saint Augustin.

Dans le couvent, pour instruire l'enfance,
Exactement on fait la conférence;
La sœur Cécile a ce soin; le matin
L'honnête juif assiste à l'examen.
La néophyte y commente le livre
Que le chrétien doit consulter et suivre;
C'est l'Évangile. A ces jeunes élus
Du doux Sauveur elle peint les vertus,
La charité, cette bonté touchante
Pour Madeleine à ses pieds repentante.
Cécile instruit la jeune nation
Avec esprit, douceur, charme, onction.
Elle répète à ses ouailles chères :
« Nous devons tous ici-bas être frères,
« Sans examen et sans distinction
« De rang, de droits et de religion... »

Pour achever d'attendrir son école,
A ses discours joignant la parabole,
Elle réserve avec art pour la fin
Le trait touchant du bon Samaritain.

Quand du matin l'école est terminée,
Au digne Bloum une heure est destinée
Et pour lui seul. C'est alors que la sœur
Parle encor mieux pour émouvoir son cœur,
Pour ramener cet enfant de Moïse,

Comme Mathieu, dans le sein de l'Église ;
Ce publicain , favori de Plutus ,
Quitta jadis l'usure pour Jésus.

Ah ! qu'une femme et sensible et jolie
A le talent de se faire écouter !
Et qu'il est rare alors de résister !
Son éloquence est toujours si fleurie ,
Sa voix si douce ! et si parfois les pleurs
Viennent se joindre aux leçons , aux préceptes ,
En peu de temps elle fait des adeptes ,
Et pour amants elle a ses auditeurs.

Bloum est amant , mais il l'est en silence ;
Il n'oserait alarmer l'innocence ;
Depuis qu'il cède au plus fort sentiment ,
Son cœur timide est son seul confident.
Oui , de Cécile un regard l'effarouche.
Triste et pensif près de la jeune sœur ,
Si le mot *j'aime* arrive sur sa bouche ,
Le mot expire et rentre dans son cœur.

Mais on voit clair quand on est jeune et femme :
Cécile a peur de lire dans son âme.
Son néophyte a tout au plus trente ans
Il est bel homme , il a des yeux charmants ,
Certain esprit que le luxe et l'usure
Ont émoussé , mais qu'un peu de culture

Peut ranimer. Bref, il est amoureux.
Pour la novice, ah ! que c'est dangereux !

Elle prévoit le danger de la lutte,
Et sa raison en ce jour s'exécute.
Décidément il faut prendre un parti ;
Cécile court chez la digne prieure,
Qu'aux pieds du Christ on trouvait à toute heure.

« Cédez, madame, à mes vœux aujourd'hui ;
« Dans ce couvent me voilà pour la vie.
« Auprès de vous qu'un même nœud me lie ;
« Accordez-moi de prononcer mes vœux.
— « Je le voudrais, ma sœur, je ne le peux ;
« Bonne Cécile, et de moi si chérie,
« Écoutez-moi comme une tendre amie.
« Dans le couvent, pour n'en jamais sortir,
« Vouloir rester... craignez le repentir... —
« Non, vers ces vœux c'est mon cœur qui m'entraîne ;
« Je les ferai sans frayeur et sans peine ;
« Tous les plaisirs ont pour moi peu d'appas ;
« Regrette-t-on ce qu'on ne connaît pas !
« Une orpheline est seule dans le monde.
« Votre amitié, celle de Radegonde,
« Dès mon enfance ont versé sur mes jours
« Tant de bonheur !... — Durera-t-il toujours ?
« La confiance est le lot de votre âge.
« Notre avenir est couvert d'un nuage ;

« On l'embellit ; mais la réflexion
« A bien souvent détruit l'illusion.
« Quand vous verrez quelques pensionnaires
« Qui, comme vous, me seront toujours chères,
« A ce parloir raconter leur bonheur
« Et de l'hymen exalter la douceur,
« A ces détails serez-vous insensible ?
« Votre retraite alors sera pénible ;
« Hors de ces murs portant de vains désirs,
« J'entends déjà vos stériles soupirs ;
« Tous nos devoirs et nos chaînes sévères
« Vous paraîtront alors bien plus austères.
« A cette paix que vous croyez trouver,
« Désir du mieux viendra vous enlever.
« Restez ici, je le veux bien, Cécile ;
« Mais point de vœux, et de les prononcer
« Ne gardez plus l'espoir, il est stérile ;
« La loi vous dit qu'il n'y faut plus penser...
« — La loi ! ma mère... — Oui, lisez... » La recluse
Lit le décret ; d'abord de s'indigner
De sa rigueur, puis de se résigner...

Cécile alors plus franchement s'accuse
D'un sentiment qui maîtrise son cœur ;
Mais la prieure avec même douceur
Absout Cécile, et même elle l'excuse...
« Ce sentiment que vous croyez charnel,
« Ma chère sœur, est un ordre du ciel !

« Oui, je sais tout; ce bon juif, il vous aime;
« Convertissez-le, obtenez qu'en ce lieu,
« Régénéré par les eaux du baptême
« Nous ramenions ce mécréant à Dieu.
« Cette conquête honorable, exemplaire,
« Vaudra les vœux que vous désirez faire. »

Un tel discours, et si plein de douceur,
A fait du bien à la sensible sœur;
Il a détruit dans l'âme de Cécile
Certain scrupule au couvent si facile.
Puis convertir un juif, toucher son cœur,
Le rendre au ciel! au bon Dieu!... quel honneur!

La néophyte est alors plus zélée,
Double de soins, prolonge ses leçons,
Fait lire à Bloum tous les meilleurs sermons.
Par la prieure adroitement stylée,
Chaque matin, très scrupuleusement,
Elle fait dire à Bloum son catéchisme,
Et s'il discute (il discutait souvent)
Elle a tout prêt un petit syllogisme
Pour terminer ces innocents débats,
Et lui prouver, par des réponses claires,
La vérité de nos plus grands mystères
Que le bon juif parfois ne comprend pas;
Mais on croit tout de celle que l'on aime.
Enfin le juif croit tant qu'il est jugé

Bien converti, digne d'être immergé
Pompeusement dans les eaux du baptême ;
Et baptiser un enfant d'Israël
Est un triomphe !... il sera solennel !
Pour ce grand jour on a paré l'église ;
De tous côtés des guirlandes de fleurs
Parfument l'air des plus douces odeurs.
Du saint pasteur la plus belle aube est mise ;
Aube galante. Au bord de la Tamise,
Dans son exil, une dame de nom
L'avait brodée ; elle en a fait le don.
Il a repris cette superbe étole
Où brille encor le paillon du Pactole ,
Un peu rougi, car elle fut longtemps
Soustraite aux yeux de nos adroits brigands.
L'antique croix du pieux monastère
Revoit le jour, ainsi que la bannière.
Tondus de près, quatorze enfants de chœur
Psalmodîront, crîront de tout leur cœur.
Les paysans ont repris leurs rosaires,
Leurs chapelets, et quitté leurs chaumières
Pour assister à l'office divin.
Et Radegonde (elle est femme de tête)
A retrouvé quelques flacons de vin
Pour le dîner qui suivra cette fête,
Où le bouillon sera délicieux,
Car il est fait de cinq chapons très vieux.

Bloum, incliné sur les fonts de l'église,
Reçoit l'eau sainte ; il a pour son parrain
Le président de ce district voisin
Qui se montra si bon pendant la crise.
Pour son patron Bloum désirait Moïse,
Mais il fut juif, on ne l'accepte pas,
Et l'on choisit le grand saint Nicolas.
C'est le désir de la digne prieure ;
Etant marraine elle en a bien le droit.
Elle a du tact, la nonne ; elle prévoit
Qu'au premier jour de la sainte demeure
La sœur Cécile heureuse sortira
Et sans regret enfin se marîra.

Ce qu'a prévu la digne mère arrive ;
La postulante avait la tête vive,
Le cœur sensible, et ce cher converti
Devient bientôt plus cher qu'un simple ami.
C'est par les mœurs qu'il parvient à séduire.
Il fait du bien tant et tant !... et partout !
Quoique fort riche, heureux de se réduire
Pour soulager, ce Bloum donnerait tout.
Un guide sûr peut lui rendre service,
Et ce bon guide est la jeune novice
Qui, par la loi, ne peut faire des vœux,
Mais peut former alors de chastes nœuds.

Or la prieure improvise elle-même

Le sage hymen de cette sœur qu'elle aime,
Qui, cette fois, avoue avec candeur
Les longs tourments de son sensible cœur.
Le mariage est fait dans cette église
Qui vit changer cet enfant de Moïse
De mœurs, d'esprit et de religion,
Et le banquet s'ouvrit dans la maison
Où les nonnains en masse se trouvèrent,
Où les époux jusqu'à la nuit dansèrent,
Où Radegonde, en cette occasion,
Sacrifia tout son cher Roussillon.

A mon lecteur dans ce léger ouvrage
J'avais promis de peindre le bonheur :
Il est partout, à la cour, au village,
Dans les cités, lorsque écoutant son cœur
On peut offrir des secours au malheur.
Un tel bonheur n'a point le sort funeste
Des vains plaisirs que l'on vante ici-bas,
Rêves trompeurs, passagers, tout l'atteste ;
Mais le plaisir d'obliger toujours reste :
Plaignons celui qui ne le connaît pas.

VOYAGE

A LA FALAISE.

1823.

Je m'ennuyais ; la triste politique,
Pauvre aliment des salons de Paris,
Régnait partout, souvent aigre et caustique ;
Elle effrayait les plaisirs et les ris.
Bref, le Français, peuple jadis aimable,
Car il donnait le ton au monde entier,
Dans les boudoirs des belles, même à table,
Ne se plaisait, hélas ! qu'à guerroyer,
A discuter sur Villèle et la Charte,
Sur le crédit, la rente qui baissait.
Si l'on jouait, tout en prenant sa carte,
On s'attristait sur l'énorme budget.
Rien de piquant n'animait notre scène :

Le Légataire et l'éternel *Joueur*,
Concurremment s'offraient à l'amateur;
Thalie en deuil ainsi que Melpomène
Se désolaient, car *la Fille d'honneur*¹
Était au loin courant la prétontaine
Dans la Neustrie, et notre grand acteur²
Du Bruxellois recueillait les couronnes;
Tandis qu'en vain, désirant leur retour,
Dans nos jardins tristement monotones,
Dont on les chasse à la chute du jour,
Tous les oisifs, au teint pâle, à l'air sombre,
Bien isolés, sur une chaise, à l'ombre,
Se dandinaient, bâillaient à qui mieux mieux;
Car le Français, hélas ! n'est plus joyeux.

Que faire alors dans cette grande ville,
De cent plaisirs jadis heureux asile,
Et dans ce mois où Phébus plus ardent
Lance les feux de son char rayonnant ?
Irai-je aux champs, loin de la capitale ?
La politique y règne ; elle s'installe
Dans les hameaux comme dans les salons ;
Tous les états ont des opinions.
Bien moins touché des récoltes superbes

(1) Mademoiselle Mars était alors à Rouen où elle faisait fureur au grand théâtre.

(2) Talma était à Bruxelles.

Qu'il doit sans cesse à la bonté du ciel,
Dans son repos, Mathurin, sur des gerbes,
Lit un journal qui distille le fiel
Et qui se dit *Constitutionnel*.
De ce hameau le curé, le notaire,
Le médecin, Gascon original,
Sont constamment dans un état de guerre.
L'un est *ultra*, l'autre est un libéral;
Le curé seul, guide patriarcal,
Prêche la paix; aucun ne veut la faire!
Et j'irais, moi, calme par caractère,
Dans ce pays pour disputer encor!
Non. Craignant plus l'ennui que la dépense,
Je vais chercher le frais sur le Mont-d'Or.
Non, c'est trop près; on est encore en France,
Et j'y pourrais trouver des discuteurs;
C'est fort souvent le plaisir des baigneurs.

Allons, j'irai parcourir l'Helvétie
Où l'on voyage avec économie;
On n'a besoin, dans cet heureux canton,
Que de vigueur, de jambes, d'un bâton,
De gros souliers; la course est un peu dure
Alors qu'il faut gravir sur les glaciers;
Mais, parvenu sur leurs sommets altiers,
Le voyageur admire la nature :
Dans son horreur elle a tant de beauté!
A ces aspects il sent grandir son âme,

Et dans son cœur, qui s'émeut et s'enflamme,
Il rend hommage à la Divinité.

C'est convenu : demain, dès que l'aurore
Eclairera mon modeste réduit,
Pour explorer ce pays que j'ignore,
Je partirai sans éclat et sans bruit;
Et, n'emportant qu'un paquet bien modeste,
Un peu de linge, un léger habit-veste,
Je garnirai ma bourse d'un peu d'or.
N'oublions pas l'utile passeport;
Quoique la date en soit un tantet mûre,
Je ne crains pas quelque mésaventure;
On est en paix, tous les rois sont unis,
Et nous avons les Suisses pour amis.

Mais sur mes yeux je sens déjà Morphée
A pleines mains répandre ses pavots.
Qui doit partir doit prendre du repos.
Mon sang se calme, et ma tête échauffée
Tombe bientôt sur le doux traversin
Où je m'endors; le plus aimable songe
Vient me bercer de son riant mensonge.
Je suis en route, et, nouveau d'Herbelin¹,
Moi qui n'avais voyagé de ma vie,
Sans m'arrêter j'arrive en Helvétie.

(1) Personnage de la comédie du *Voyage à Dieppe*.

Il faut un guide; on me donne Victor¹ ;
Il me séduit dès le premier abord,
Et nous voilà partis de compagnie.
Grâce au talent de nos décorateurs,
Jusqu'à ce jour je n'ai vu qu'en peinture
Les grands effets, les jeux de la nature;
Les végétaux nuancant leurs couleurs;
Les pins altiers, dont la sombre verdure
Du peuplier fait ressortir l'éclat,
Et dont l'écorce imite l'argent mat;
L'acacia, groupé parmi les frênes ;
Le sycomore, et ces énormes chênes,
Rivaux du temps; ils semblent aussi vieux.
Ce que je vois m'étonne davantage;
D'un art trompeur cela n'est pas l'ouvrage ;
Ce que je vois frappe bien plus mes yeux.
Oui, je suis loin des rives de la Seine;
Tout me présente une plus vaste scène;
Ce ne sont point ces ponts et ces châteaux
Dont on a pris le goût chez les Anglais,
Un filet d'eau qu'on nomme une rivière,
Pour qui la pompe est souvent nécessaire.
Ici, du moins, l'onde tombe en torrents;
Son bruit l'annonce et de loin je l'entends;
Mais, arrivée en un vallon agreste,

(1) M. le comte Victor de Murinais, propriétaire de la Falaise, cultivant les arts et un de nos premiers paysagistes amateurs.

Son cours est calme, elle s'y plaît, y reste,
Forme un bassin dont le cristal bien pur
Reflète à l'œil un ciel d'un bleu d'azur.
De la nature éprouvant la puissance,
Je goûte alors la douce jouissance
De cette paix que l'on recherche en vain
Dans ce Paris, objet de mon dédain,
Et qu'aisément le philosophe oublie;
Un site heureux vaut alors la patrie.

Allons, Victor, je m'abandonne à vous ;
Conduisez-moi, vous, mon aimable guide ;
N'épargnez rien : de voir je suis avide ;
Votre entretien a des charmes si doux !
Ami des arts et bon peintre vous-même,
On parle bien des arts quand on les aime.

Où suis-je donc?... au milieu du brouillard ?
Quel bruit affreux ! Serais-je par hasard
Près de Himdek ? Ce bruit épouvantable,
D'où provient-il?... c'est la chute de Laar...
Vite, courons... Eh ! oui, c'est vraiment elle !
Ce grand rocher fendu, tout me rappelle
Ce qu'un Anglais, Coxe, a si bien décrit,
Et que plus tard nous a peint de plus belle
Raoul-Rochette, écrivain érudit.
Oh oui ! c'est bien... Une subite extase
En ce moment intercepte ma phrase ;

Ce que je vois me laisse stupéfait.
Quand on admire... on demeure muet.
Je veux sortir; mais c'est bien difficile.
De tous côtés l'onde forme un réseau
Qui m'enveloppe et me rend immobile,
A chaque pas s'offre un charme nouveau.
De la nature admirable magie,
L'art n'est pour rien, car elle le défie.
Que j'aime à voir, par l'obstacle irrités,
Franchir les rocs ces flots précipités!
C'est un déluge!... Ah ! restons; qu'il m'inonde.
Grâce aux rayons du grand astre du monde,
On croirait voir tomber des bulles d'or,
Ou les rubis de la riche Golconde.
Que les Beaujon de nos jours, les Mondor,
Paîraient bien cher de semblables merveilles!
Mais de Midas ils n'ont que les oreilles !

Quittant ce lieu sur les pas de Victor,
Dans un détour avec lui je m'arrête ;
L'aspect est sombre, et son calme imposant
Semble inspirer un saint recueillement.
Je vois un roc ; de quelque anachorète
Peut-être il est l'asile ; dans ce lieu,
Sous le cilice, un Arsène, un Pacôme,
Ont fait le vœu de ne penser qu'à Dieu ;
Pour eux la mort n'est plus qu'un vain fantôme.
Oh ! devant eux je me modérerai ;

Trop gai parfois, je me commanderai.
Je m'y prépare en gardant le silence.
Sans souffler mot, gravement je m'avance
Près de mon guide; avec lui je descends,
Mais ce rocher semble une catacombe !
Car j'aperçois, sur la terre, une tombe,
Un vase antique, une lampe, et je voi
Le bandeau d'or de la fille d'un roi
Avec grand soin en Egypte embaumée.
Que reste-t-il de ce fier rejeton
Des Sésostris, Menès ou Pharaon ?
Une momie informe, inanimée,
Cadeau de Tot¹ dont Tourny fut charmée.

Nous restons peu dans ce lugubre endroit,
Où, dans l'été, l'on est saisi de froid.
Nous remontons sous une voûte sombre
D'épais tilleuls, dont Phœbus perce l'ombre
En les dorant de ses rayons brillants.
Là c'est l'hiver, et voici le printemps.
De tous côtés je vois des fleurs écloses,
Un rare choix de séduisantes roses.
Ah ! que de noms de roses j'ignorais !
Rose archevêque, églantine, mousseuse,
Rose mosca, noisette, gracieuse,
Roses enfin variant leurs attraits,

(1) Cette momie fut rapportée par le baron de Tot, alors ambassadeur à Constantinople.

Par leur couleur et leur duvet si frais!...

Oui, je conçois la volupté suprême
De surveiller et de soigner soi-même
Ces dons de Flore. Ah! charmante Aglaé¹,
Chez qui l'esprit, des grâces avoué,
Pour nous séduire avec la beauté brille,
Si le berger, dans un bosquet posté,
Fredonnait l'air, dans les fêtes chanté...
« Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille, »
Son chalumeau dirait la vérité.
Le bon Grétry, des muses regretté,
Vous devinait en composant Lucile.

Mais l'heure avance, et le flambeau du jour
S'affaiblissant presse notre retour.
Avec regret nous quittons cet asile
Et remontons, mais d'un pied moins agile,
Vers notre gîte, où, jusques au réveil,
Un songe heureux charmera le sommeil.
Un doux pavot sur ma paupière pèse;
Mais, le matin, comme je suis surpris
En m'éveillant dans le meilleur des lits,
Où j'avais pu rêver tout à mon aise
Que j'arpentais et la Suisse et Glaris!
Je n'avais vu pourtant que la Falaise.

(1) Madame la comtesse Aglaé de Murinais.

ÉLÉGIE

A MADAME DE B**,

SUR LA MORT DE SON FILS, ENLEVÉ A LA FLEUR DE L'ÂGE ,

Et dont la tombe est placée dans un des angles
du cimetière de Clichy, près du monument
élevé pour l'épouse de M. de C**.

Nulli flebilior quam mihi !...

HORACE, Ode sur la mort de Quintilien.

Flore, c'est vainement que des zéphirs suivie
A la nature en deuil tu viens rendre la vie ;
Je n'irai point cueillir dans les champs ranimés
Ces bouquets, dont les airs partout sont embaumés.
Je n'irai point chanter, sous l'ombrage d'un hêtre,
Les charmes du printemps que je vois reparaître.
Que me font ces jardins, ce beau vert des forêts,
Quand la douleur m'appelle à l'ombre des cyprès ,
Vers une tombe simple, où, sous la froide pierre,

Gît d'un adolescent la dépouille dernière ?
Toi, nouveau Marcellus, dont les rares talents
Me donnaient de l'orgueil, ainsi qu'à tes parents ;
Toi, dont je prédisais, à peine au second lustre,
La gloire, le génie, et l'avenir illustre ;
Toi dont l'esprit, brillant par sa variété,
M'instruisait quelquefois dans la maturité ;
Je ne te verrai plus ! au printemps de ton âge,
La mort t'enlève à nous... Ah ! ce pèlerinage
Que je fais en ce lieu ¹, séjour de la douleur,
Par les larmes du moins soulagera mon cœur ;
Parmi ces monuments où la mélancolie,
Immobile, pensive, et s'arrête et s'oublie,
Où tout n'est plus que cendre... hélas ! j'aime à rêver.
Errant dans ce séjour, je pourrai retrouver
Des sensibles époux le plus parfait modèle.
Le trépas lui ravit sa compagne fidèle,
Enlevée à la terre à l'âge de vingt ans,
Comme on voit sous le soc périr la fleur des champs.
Belle de ses vertus autant que de ses charmes,
M*** n'obtient plus que de stériles larmes.

Tous les jours son époux, accusant le destin,
Vient pleurer sur sa tombe et la demande en vain.
Pour nourrir sa douleur sur le sol qu'il arrose,
Sa main place les lys, et plus loin une rose ;

(1) Le cimetière de Clichy.

Dans ces tributs de Flore, emblèmes superflus,
Il croit revoir encor l'épouse qui n'est plus.

De ce fidèle époux que mon regret contemple,
Partageant la douleur, le prenant pour exemple,
Adolphe, ton ami partagera le sort ;
Autour de ton cercueil ma main avec effort
Fatiguera du moins cette terre durcie,
Qui tout près du néant dispensera la vie
Aux jeunes arbrisseaux à la mort consacrés,
Emblèmes du long deuil, et devenus sacrés
Même pour le méchant, s'il voulait les détruire.
J'attacherai deux noms ; sur eux je veux écrire
Victoire auprès d'Adolphe, et ces noms enlacés
Resteront confondus sans se voir effacés.
Près du saule pleureur, incliné sur la tombe,
Qu'entoure le lierre et sur son tronc retombe,
Je placerai le lys, symbole de candeur ;
De ton âme innocente il peindra la pudeur.
J'y placerai la rose, hélas ! trop passagère,
Retraçant de tes jours la trame si légère,
Brillante le matin, souvent morte le soir !
Le bouton tout près d'elle au moins donne l'espoir
D'en voir le lendemain éclore une nouvelle,
Qui tombera, plus tard, dans la nuit éternelle ;
Car tout à la pensée ici-bas semble offrir
Ces trois mots désolants : naître, vivre et mourir.

Mais d'un cruel arrêt si tout subit l'empire,
Si la mort, tôt ou tard, frappe ce qui respire,
Ne crains pas ce destin, jeune et brillant laurier,
Image de celui qu'obtenait l'an dernier
Cet Adolphe, chéri de ses rivaux d'étude,
Qui, d'être couronné contractant l'habitude,
Rapportait tous les ans aux foyers paternels
Ces rameaux que l'honneur a su rendre immortels.
Planant sur le souci, sur cette fleur d'automne
Que Flore en nous quittant à son départ nous donne,
Qu'ils s'élève un laurier, aux rameaux toujours verts,
Bravant les aquilons comme les froids hivers.
Oh ! oui, ta mère et moi, jusqu'à notre vieil âge,
Nous ferons vers ces murs plus d'un pèlerinage,
Et parmi ces tombeaux qu'elle explore avec moi,
Riches de souvenirs, nous parlerons de toi.
Depuis ce jour fatal, et pour elle terrible,
Le bonheur, pour ta mère, hélas ! est impossible.
Elle n'en connaît qu'un... se plaindre... soupirer,
Rappeler tes vertus... parler de toi... pleurer,
Et caresser l'espoir, qu'un tendre cœur seconde,
De te revoir un jour dans un plus heureux monde ;
Espoir si précieux ! que la religion
Permet au malheureux pour consolation,
Et que l'athée impie à croire se refuse.

Tendre mère, ici-bas, semblable à Phaëtuse

Qui fut par Jupiter changée en peuplier,
Et qu'on vit à son tronc se joindre et se lier.
Vers ce mont qui s'élève, en face de sa chambre,
Malgré l'épais brouillard qui le voile en novembre,
Quand le plus faible jour vient éclairer les cieux,
Sur son aride cime elle arrête ses yeux,
Et dit en soupirant :

« Félicité ravie !

« C'est là que j'ai laissé la moitié de ma vie ;
« Mais j'irai la rejoindre alors que le destin
« Sur son livre de mort aura marqué ma fin.
« Sous le saule pleureur ma place est assurée ;
« D'un treillage et de fleurs cette enceinte entourée,
« Après bien des tourments, des pleurs, des vains regrets,
« Sera pour moi, du moins, l'asile de la paix :
« La paix, qui fut toujours à mon cœur étrangère.
« Je n'ai jamais connu son charme sur la terre ;
« Semblable au nautonnier, longtemps jouet des flots,
« J'appelle en vain le port, et j'aspire au repos.
« Il n'est point ici-bas... La mort seule l'assure ;
« Mais ma fille... A ce nom, j'étouffe tout murmure.
« M'éteindre ! en quel moment !... Zoé... te fuir ! eh quoi !
« Non, je tiens à la terre, où je vivrai pour toi.
« J'y vivrai bien longtemps... l'Éternel nous rassemble.
« J'en caresse l'espoir, pour y vieillir ensemble,
« Pour te donner mes soins... pour que ma vanité,
« Entende en nos salons célébrer ta beauté.

« De même qu'à l'ormeau vient s'attacher le lierre,
« Viens attacher ta vie à celle de ta mère;
« Rends-lui quelques beaux jours... donne-moi le bonheur
« D'avance j'en réponds... car je connais ton cœur.»

TRADUCTION EN VERS

D'UNE LETTRE

Que m'avait écrite au crayon madame V. de B**,
datée de l'Ermitage du Mont-Valérien,
près Nanterre.

Lundi 23 mai 1828.

MON CHER EDME,

Après avoir au ciel adressé ma prière,
J'arrive en ce séjour paisible, solitaire;
Muette, j'en parcours les différents endroits;
Et dirigeant mes pas vers une simple croix,
J'y prie avec ferveur ma sainte protectrice,
Qui sur la terre a fait un bien grand sacrifice,
Qu'on nomme avec raison la Mère de douleur,
Dont le fils sur la croix de tous fut le sauveur.

Je m'assieds, et, du haut de ce vaste ermitage,

Je porte mes regards vers cet humble village
Où naquit Geneviève; elle sauva jadis
Des fureurs du Normand la ville de Paris;
Cette cité depuis l'adopta pour patronne.
En ce pieux séjour le calme m'environne;
Mon genou pour pupitre, et pour plume un crayon,
Sur la feuille pliée avec précaution
J'essaierai de tracer les diverses pensées
Qui reportent mon cœur aux époques passées.
Tout est muet ici, tranquille autour de moi;
Les oiseaux sont heureux; ils volent sans effroi.
L'absence des humains pour leurs nids les rassure;
Leur chant est un hommage au roi de la nature.
Voltigeant librement de rameaux en rameaux,
Leurs chants sont répétés par les nombreux échos;
Ceux-là n'attristent point, comme ceux qui naguère
Nous rapportaient le bruit des foudres de la guerre¹.

J'ai quitté sans regret cette grande cité,
Où dans les sens divers le peuple est agité,
Où tant de passions se croisent, se confondent,
Où sur l'intérêt seul les liaisons se fondent,
Où pour gagner de l'or tout semble se mouvoir.
Ne songeant qu'à jouir, on ne sait pas prévoir
Qu'un jour on doit mourir, qu'un petit coin de terre
Sera du plus heureux la demeure dernière.
Une réflexion pourtant peut vous troubler,

(1) A l'époque de l'entrée des alliés, en mars 1814.

Vils humains; un moment voyez les flots couler ;
 Ils effleurent la rive, et leur léger passage
 De la vie est pour nous la plus fidèle image.
 La verdure qui naît partout dans ce séjour,
 En vain charme nos yeux; elle dure un seul jour.
 Ainsi que les bouquets qu'au printemps Flore donne,
 Les feuilles jauniront, et les vents de l'automne,
 Les emportant au loin, devraient faire penser
 Qu'ici-bas, comme l'ombre, on ne fait que passer,
 Que tout change; du sort telle est la loi cruelle,
 Dieu le veut : l'homme meurt, hors son âme immortelle

Quand j'y songe en pleurant, depuis un vingt-deux mai,
 Comme péniblement mon cœur est alarmé !
 Avec tant de plaisir, hélas ! j'avais vu naître
 Une fleur, à mes yeux trop prompte à disparaître.
 Jouissant d'un bonheur si précieux pour moi...
 Mon âme s'y livrait sans éprouver d'effroi;
 Ah ! que de la douleur la coupe fut amère !
 Deux heures seulement je fus doublement mère¹.
 Du trésor qui devait n'appartenir qu'à lui
 L'Eternel s'empara; que j'en ai peu joui !
 Mais sous l'arrêt cruel j'ai dû courber ma tête.
 Mon Dieu, qu'à mes dépens ta volonté soit faite !

(1) Madame de B** a perdu sa fille, qui mourut en couches ;
 l'enfant mourut au bout de deux heures, et le fils aîné de ma-
 dame de B** était mort plusieurs années auparavant.

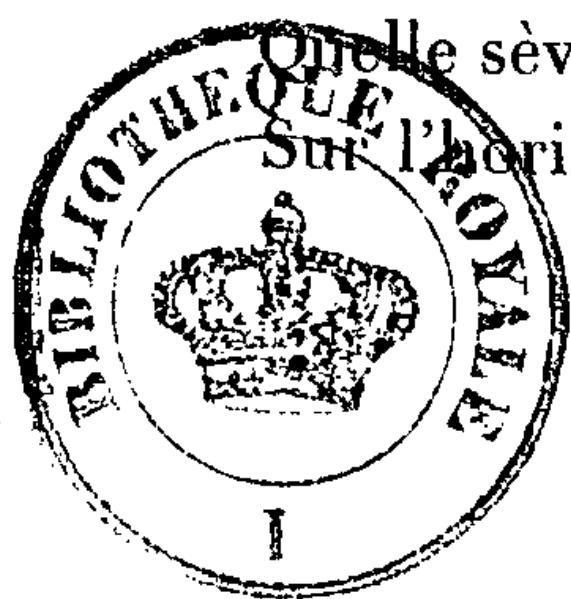
Ce trésor précieux, sur qui, dans mes douleurs,
Je répands tous les jours de trop stériles pleurs,
De ta colère, ô Dieu! ne fut point le présage;
De ta miséricorde il fut plutôt le gage,
J'ai cette confiance; oui, pour mon triste cœur
C'est un baume si doux et si consolateur!
Il peut seul adoucir ma profonde blessure,
Et sur mon avenir au moins il me rassure.
Oui, ce ciel azuré, que je jouis de voir,
Ne fait que me voiler, j'en caresse l'espoir,
Ces deux objets si chers à mon âme flétrie.
Flatteuse illusion dont mon âme est nourrie!
Oui, je crois que ce ciel doit s'entr'ouvrir un jour
Pour offrir à mes yeux ces deux objets d'amour.
Plus d'obstacle pour moi, de voile, de nuage;
Un bonheur éternel deviendra mon partage.
Dans un séjour de paix je pourrai retrouver
Ces enfants que la mort vint sitôt m'enlever.
A leur bonheur sans terme alors associée,
Que ma longue douleur sera vite oubliée!
Je t'en conjure, ô Dieu si bon et si puissant!
Daigne avancer pour moi ce fortuné moment.
Une journée, hélas! si belle dans ma vie,
Passa comme l'éclair et fut sitôt finie!
Que les heures depuis furent lentes pour moi!
Près de vous, sainte Vierge, en qui j'ai tant de foi,
Je vais encor prier. Le ciel devient plus sombre;
Sur l'horizon lointain je vois descendre l'ombre;

Tout me dit que le jour est près de son déclin
 Et qu'il faut m'éloigner; je reviendrai demain
 Pour te prier encor, toi, l'ange tutélaire
 De Victoire, d'Adolphe et de Zoé si chère.
 Tu fus, ainsi que moi, la mère des douleurs;
 J'offrirai pour encens mes soupirs et mes pleurs.

Le mardi 26 mai.

Edme, notre pensée est bien souvent la même;
 Pourquoi donc éprouvai-je une douleur extrême
 En quittant ce séjour, domaine de la mort?
 Et pour m'en arracher pourquoi ce grand effort?
 Auprès du peuplier qui sur moi se balance,
 Au milieu des tombeaux où règne ce silence
 Qu'interprète le cœur, certaine voix me dit
 Que ces morts que l'on croit dans l'éternelle nuit
 Ont déjà soulevé la pierre funéraire,
 Qu'ils ressusciteront, mais pour quitter la terre,
 Pour jouir à jamais d'un bonheur éternel
 Que le seul vrai chrétien ne peut trouver qu'au ciel.
 Les doux chants des oiseaux, que j'entends se confondre,
 Leur joie et leur plaisir paraissent me répondre
 Quand j'adresse ma voix aux corps inanimés
 Dans cette vaste enceinte ensemble renfermés.
 Quelle richesse aux yeux offre ici la nature!

Quelle sève revient animer la verdure!
 Sur l'horizon ma vue avec charme s'étend;



Rien ne la circonscrit. Un tendre sentiment
L'arrête vers ce lieu que cherchait ma pensée,
Où de mes deux enfants¹ la tombe est déposée.
Là, près d'eux, je distingue une modeste croix
Où je viendrai prier encore bien des fois.

Prier rend plus de calme à l'âme d'une mère
Qui, deux fois, du malheur a bu la coupe amère.
D'ici ma voix appelle et ma fille et mon fils,
Dans le même tombeau par la mort réunis...

« Près de moi revenez ; après vous deux j'aspire ;
« Ah ! ce n'est point l'effroi que ce séjour inspire,
« Dans le champ du repos, sur ce mont élevé
« Qui de tous les fléaux doit être préservé,
« Et que respectera le brigand téméraire,
« Venez vous joindre à moi sur ce pieux calvaire.
« De ces marbres muets sur le sol répandus,
« Qui signalent les morts ensemble confondus,
« S'élève, je le sens, la touchante mémoire,
« Non des titres pompeux, de leur antique gloire,
« Mais des grandes vertus qui, même au sein des cours,
« De leur vie, ici-bas, ont illustré le cours. »

Dédaignant les plaisirs qu'un luxe effrené donne,
Cher Edme, traversez la grande Babylone ;
Venez prendre le bras de votre tendre sœur,
Qui dès longtemps vous garde une place en son cœur.

(1) Ces deux enfants sont enterrés au cimetière de Montmartre.

Elle vous conduira dans le saint ermitage
 Où l'âme se retrempe et reprend du courage.
 Nous avons bien des fois arrêté ce projet;
 Réalisons-le donc, il me sourit, me plaît.
 De doux noms¹ entre nous l'amitié fit l'échange;
 Soyez pour moi Tobie et je serai votre ange.

(1) Madame de B**, que j'ai connue lorsqu'elle n'avait que dix ans, m'appelle son frère, et moi je l'appelle ma sœur; elle me retrace celle que j'ai perdue dans mon extrême jeunesse.

DIALOGUE.

J'étais dans un château voisin d'une petite ville où des religieuses avaient établi une maison d'éducation de jeunes demoiselles. Ces religieuses n'étaient point cloîtrées, et, les jours de congé, elles avaient coutume de mener promener leurs pensionnaires dans la campagne. Comme ce jour-là il faisait fort chaud, elles avaient préféré un petit bois, près de la ville, où j'étais allé pour dessiner quelques points de vue assez pittoresques; c'était à l'approche d'une tournée que devait faire l'évêque diocésain pour donner la confirmation et faire faire la première communion aux pensionnaires les plus âgées. Deux des plus jeunes se promenaient et s'arrêtèrent près de l'endroit où je dessinais; elles ne m'avaient point vu, et, curieux d'entendre la conversation de ces deux vierges, je me glissai derrière un énorme chêne devant lequel ces jeunes personnes vinrent s'asseoir, et j'en-

tendis le dialogue qui va suivre, sans qu'elles se doutassent que j'étais si près d'elles. Ne les connaissant point, je peux leur donner un nom *ad libitum*. L'une s'appellera donc Rose et l'autre Cécile. Il me parut dans leur conservation que l'une et l'autre étaient destinées à faire leur première communion, et qu'elles devaient faire une confession générale. Leurs péchés étant de la plus grande innocence, je peux oser divulguer leur petit dialogue ; j'y mettrai toute la mesure que commande la situation, et qui ne me compromettra pas plus que ces jeunes vierges.

ROSE, CÉCILE.

ROSE.

Cécile, c'est demain le grand jour !

CÉCILE.

Et qui me fait bien peur...

ROSE.

Nous devons faire une confession générale, et c'est bien difficile ; comment se souvenir scrupuleusement de toutes ses fautes ? J'ai bien examiné ma conscience ; cependant je crains d'avoir oublié quelques péchés.

CÉCILE.

Eh bien ! Rose, moi tout de même ; depuis deux

jours je cherche dans ma mémoire, et, malgré le scrupule avec lequel je m'examine, je soupçonne comme toi que j'ai oublié bien des choses.

ROSE.

Eh bien! Cécile, il faut nous interroger l'une et l'autre, et surtout nous donner notre parole d'être sincère. Tiens, suppose pour un moment que je suis ton confesseur.

CÉCILE.

Oh! que tu as là une bonne idée!

ROSE.

Et si, après nous être bien interrogées toutes les deux, nous craignons qu'il nous soit échappé quelques souvenirs, j'ai dans ma poche une *Instruction chrétienne* où il y a un examen de conscience; nous aurons recours à ce livre.

CÉCILE.

A merveille.

ROSE.

Nous serons bien franches.

CÉCILE.

Sévères...

ROSE.

Même scrupuleuses; tu sais que le scrupule nous est recommandé par madame Saint-Ambroise, notre maîtresse de classe.

CÉCILE.

Surtout quand nous faisons notre toilette. Ainsi nous allons nous dévoiler notre âme tout entière.

ROSE.

Oh! tout entière...

CÉCILE.

J'en donne ma parole.

ROSE.

Et moi la mienne ; voilà ma main.

CÉCILE.

Et la mienne.

Toutes les deux se frappent dans la main en signe d'engagement.

Allons, commence.

ROSE.

D'abord faisons notre prière à Dieu et à la sainte Vierge pour leur demander de répandre sur nous la lumière.

CÉCILE.

Oui, Rose.

ROSE.

A genoux.

Toutes les deux se mettent à genoux, et font une prière à voix basse, les mains jointes.

CÉCILE.

Comment commencerons-nous? d'abord par les péchés mortels.

ROSE.

Moi, je m'accuse d'avoir été gourmande.

CÉCILE.

Moi aussi; les abricots du potager sont si tentants! j'en ai encore dans ma poche. Je les donnerai au premier petit pauvre que nous rencontrerons.

ROSE.

Ça diminuera le péché; peut-être comme cela ne sera-t-il pas tout-à-fait mortel.

CÉCILE.

A toi, à présent.

ROSE.

Moi, je ne suis pas comme toi sur ma bouche; mais, en revanche, j'ai souvent commis le péché d'envie.

CÉCILE.

Moi de même, surtout quand je vois Louise d'Enemont avec sa belle robe de lévantine gris de lin, son châle des Indes, et son chapeau de velours couleur de rose. Oh! le chapeau surtout, je brûlais d'envie de l'avoir sur ma tête.

ROSE.

C'est qu'il te siérait à merveille, à toi qui es blonde; moi, je n'envie pas la robe ni le chapeau de notre compagne, mais ses bijoux. Ah! Cécile, son bracelet en or mat avec un camée d'Herculanum. Dieu! est-il beau ce bracelet! Et sa boucle de ceinture en diamants! Mais ne nous appesantissons pas sur ces détails, ils sont mondains... nous avons commis le péché d'envie, voilà qui est convenu; il faut l'écrire pour ne pas l'oublier.

CÉCILE.

As-tu des tablettes?

ROSE tire un petit livre de sa poche.

J'ai un souvenir de l'époque des étrennes, et j'écris : « Péché d'envie. » Passons à présent un autre; la colère.

CÉCILE.

Oui, va pour la colère; j'ai donné une tape à Eugénie dans mes accès; et pourquoi? pour une misère; mais après, je lui ai demandé excuse.

ROSE.

C'est égal, ton excuse n'est venue qu'après le péché, et ça ne l'efface pas; moi, je suis d'un caractère tranquille; tu es trop vive parfois.

CÉCILE.

Que veux-tu ? je suis du Midi.

ROSE.

Moi, je suis vive aussi, mais je me possède ; je ne me laisse pas aller au premier mouvement comme toi.

CÉCILE.

Ah ! vois-tu, l'orgueil...

ROSE.

Comment ! j'ai de l'orgueil ?

CÉCILE.

Sans doute, puisque tu te loues, et se louer soi-même, se vanter, c'est le péché du pharisien, qui se glorifiait hautement de ses aumônes... tu sais bien, dans l'évangile du dixième dimanche après la Pentecôte.

ROSE.

Cécile, puisque nous en sommes sur le péché d'orgueil, c'est un des plus capitaux, et je crois qu'il faut nous examiner plus sévèrement sur celui-là. Moi, par exemple, j'étais si fière d'avoir obtenu le premier prix de ma classe que je l'ai montré à tout le monde, aux tourières, au jardinier, au sacristain ; et c'était mal, n'est-ce pas ?

CECILE.

Oui, c'était fort mal, et je suis de même coupable; car aussi orgueilleuse de mes succès sur le piano que sur mes dessins, je regarde mes camarades qui ne sont pas aussi fortes avec dédain, sans compter les petits traits que je leur envoie. Et puis, avec quelle fierté je déploie mes talents lorsque le sous-préfet, le maire, le président du comité d'instruction publique, viennent en visite dans la grande salle; je choisis ce qu'il y a de mieux dans mon portefeuille! Je chante un grand air italien, avec un goût! et cela devant nos cadettes qui sont toutes décontenancées; ça m'amuse.

ROSE.

Ah! ça, il y a de la malice.

CÉCILE.

Pis que ça, il y a de la méchanceté; mais que veux-tu, on m'accorde de l'esprit; il est piquant parfois. Ce n'est pas ma faute si j'aime à briller; la nature m'a créée comme ça.

ROSE.

Ma chère, Dieu a créé les femmes bonnes et douces, c'est la vertu de notre sexe; il faut lui demander qu'il nous l'infuse. Je te donnerai une petite prière que je tiens d'une de mes tantes, qui est très dévoté; car c'est une janséniste.

CÉCILE.

Janséniste!

ROSE.

Il paraît que c'est le titre que l'on donne aux personnes qui sont dans la grande dévotion, et ma tante est une des belles âmes de la paroisse Saint-Séverin, qui est un quartier en très bonne odeur pour la piété et les principes... Mais poursuivons notre examen... la luxure.

CÉCILE.

Mais que signifie ce mot, luxure?

ROSE.

Pardine, il s'explique tout seul, c'est l'amour du luxe; et j'avoue que, mes parents étant fort riches, j'aurai cet amour-là. J'aurai porté si longtemps la robe d'étamine noire que je compte m'en dédommager quand je serai mariée. Tu verras ma garde-robe; ça sera magnifique; et toi, que la nature a créée si jolie, tu seras, comme moi, une luxurieuse.

CÉCILE.

Je l'espère bien; mon père est dans la banque, associé à la maison Laffitte qui donne des bals superbes.

ROSE.

C'est charmant! comme nous dépenserons! je me dédommagerai bien de ce modeste Napoléon

que l'on me donne par mois pour mes menus plaisirs, que je dépense en achats de gâteaux, de sucrerie.

CÉCILE.

Et dont on te fait rendre compte de l'emploi.

ROSE.

Jel'arrange à ma manière; je le présente comme ayant été employé en œuvres de charité.

CÉCILE.

Ah Rose ! c'est mentir !...

ROSE.

Tu crois ?...

CÉCILE.

Présenter de pareilles dépenses comme de bonnes œuvres; oh ! mets ce péché-là en ligne sur ton souvenir.

ROSE.

Allons, j'écris, « ensonge. » Mais à propos de mensonges, mon *Instruction chrétienne* dit qu'il y en a d'officieux; explique-moi-le, donne-m'en la véritable définition, toi qui es une savante!

CÉCILE.

Officieux, ma chère, c'est-à-dire qui rend service; par exemple, une servante, en enlevant le couvert, trouve une pomme qui a roulé par terre

et s'en empare ; je m'en suis aperçu. Le larcin se découvre ; on l'interroge ; je dis qu'on accuse Babet à tort. On voulait la chasser de la maison, je parle en sa faveur, elle reste ; j'ai fait un mensonge officieux ; mais celui-là se pardonne.

ROSE.

Alors, si je fais quelque mensonge pour rendre service, je ne m'en accuserai pas à l'abbé Doucin. Voyons à continuer notre confession générale ; nous en étions aux péchés mortels, nous en avons déjà accusé cinq.

CÉCILE.

Et il y en a sept.

ROSE.

La paresse, que nous avons oubliée.

CÉCILE.

Ah ! ce péché, c'est mon faible ; j'ai une peine à me lever, principalement dans l'hiver...

ROSE.

Moi de même...

CÉCILE.

Surtout quand j'ai fait un joli rêve que je me plais à rappeler.

ROSE.

Et quel est-il, ton joli rêve ?

CÉCILE.

J'ai rêvé de mon jeune cousin Rodolphe...

ROSE.

Cela ne m'étonne pas; il a une charmante tournure, de jolis fracs.

CÉCILE.

De chez Staub... des gants glacés; conviens qu'il a une bien bonne mine avec son uniforme de lancier de la garde. Ah! si lorsqu'il sera question de m'établir on me mariait avec ce joli cousin-là, que je serais contente!

ROSE.

Tu n'auras qu'à le demander à tes parents...

CÉCILE.

Juge comme je serai heureuse; Rodolphe sera fort riche, il aime l'élégance, la parure; j'aurai un carrosse, une calèche, des cachemires...

ROSE.

Tu seras mondaine, je vois ça...

CÉCILE.

J'en ai peur...

ROSE.

Mais sais-tu que ce sera fort mal; rappelle-toi comme le père Arsène, ce jésuite qui a prêché l'Avent chez nous, a fulminé contre les mondains.

« Ils iront en enfer », disait-il... et l'enfer... oh ! là, là....

CÉCILE.

Allons, ne parle donc pas de ce vilain lieu ; conduisons-nous de manière à n'y point aller, et poursuivons notre examen de conscience, et sévèrement, pour ne pas courir le risque d'être la proie de Satan.

ROSE.

D'autant qu'on nous a fait renoncer à ses pompes et à ses œuvres à l'époque de notre baptême, et que j'en ai renouvelé les vœux il y a six mois... Passons au septième péché.

CÉCILE.

Le septième, je le cherche.

ROSE.

Moi, je ne me le rappelle point...

CÉCILE.

C'est que nous ne l'avons pas commis.

ROSE.

Sais-tu que notre liste n'est pas bien longue, et pour ce grand jour qui nous commande une confession générale...

CÉCILE.

Consulte ton livre.

ROSE.

Tu as raison.

Elle le feuillette.

CÉCILE.

Eh bien?...

ROSE, lisant avec explosion.

« J'ai forniqué... »

CÉCILE.

Forniqué! je ne comprends pas trop ce péché-là...

ROSE.

Comment! toi qui as de l'esprit, tu ne comprends pas que c'est faire la nique, se moquer de quelqu'un? Tu te moques pourtant assez souvent de la mère Sainte-Ursule, notre maîtresse de classe.

CÉCILE.

Et toi, tu la respectes peut-être?

ROSE.

Pas plus que toi, j'en conviens; car, lorsque après avoir fait une sermonne elle a le dos tourné, je la suis sur la pointe du pied en lui faisant des cornes; ainsi tu vois que, toi et moi, nous sommes aussi coupables l'une que l'autre, et que nous avons forniqué...

CÉCILE.

J'en conviens; écris donc ce péché-là...

ROSE, écrivant sur ses tablettes.

Nous avons forniqué...

Elle lit sur son livre.

« Avoir composé des pamphlets révolutionnaires... »

CÉCILE.

Oh ! ne marque pas ce péché-là.

ROSE.

Pourquoi donc ?

CÉCILE.

Lorsque nous allons en vacance chez nos parents qui reçoivent des journaux...

ROSE.

Qu'ils nous cachent...

CÉCILE.

Raison de plus pour que nous cherchions le moyen de les lire.

ROSE.

C'est ce qui m'arrive. Imagine-toi, un soir, pendant que mon père et maman étaient allés à la comédie que l'on jouait dans un château voisin...

CÉCILE.

Est-ce que tu y aurais été ?...

ROSE.

Non, car on a profité d'une petite espièglerie

que j'avais faite pour me mettre en pénitence et me laisser à la maison. Alors je me suis dit : « On veut me punir ! Eh bien ! je m'en vengerai. » J'étais seule ; les bonnes, les domestiques, tout le monde était parti ; je suis montée dans la chambre de mon oncle Derville, qui écrit un ouvrage sur la révolution... Devine ce que j'ai trouvé sur sa table...

CÉCILE.

La Quotidienne !...

ROSE.

Le père Duchène...

CÉCILE.

Comment ! un moine ?...

ROSE.

Non, un journal ; j'en ai lu un article où il y a des moitiés de jurements. Oh ! celui-là, dès les premières lignes, je l'ai jeté ; mais il y en avait un sur une autre pile... oh ! drôle tout-à-fait ! le *Figaro* ; je l'ai lu en entier ; il y avait un dialogue entre un bedeau de la paroisse, la loueuse de chaises et un bon pauvre.

CÉCILE.

Eh bien ?...

ROSE.

Je me reproche à présent d'avoir lu cette feuille, où j'ai cru entrevoir qu'il y avait de l'impiété.

CÉCILE.

Alors, il faut t'en accuser, Rose ; ce *Figaro* est sûrement un pamphlet révolutionnaire.

ROSE.

Je ne l'ai pas composé.

CÉCILE.

Mais tu l'as lu ; c'est aussi coupable ; écris-le donc sur ta liste.

ROSE.

Mais toi, qui es une grandeliseuse, ne serais-tu pas coupable de quelque péché dans le genre du mien ?...

CÉCILE.

Je l'avoue ; car je te regarde comme mon confesseur ; apprends donc qu'un jour, pendant que mon père était à la chasse, que maman avait sa migraine, et que ce conseiller, qui est si bel homme, lui arrangeait une tasse d'eau de tilleul et de fleur d'orange, je me suis glissée dans la bibliothèque ; je me suis emparée...

ROSE.

D'un livre d'histoire ?

CÉCILE.

D'un roman...

ROSE.

Ah ! Cécile ! un roman ! ça parle d'amour.

CÉCILE.

Que ce livre était attachant !...

ROSE, se rapprochant davantage de sa camarade.

Oh ! conte-moi donc... quel est le titre ?...

CÉCILE.

Robinson Crusoé...

ROSE.

Eh bien ! t'a-t-il appris des choses ?...

CÉCILE.

Ah ! ma chère, quand je te dis que cette lecture est si attachante que, dès que je l'ai eu commencée, je brûlais de la finir. Ce sont des aventures...

ROSE.

Comme ça doit être joli des aventures !

CÉCILE.

Presque incroyables. Figure-toi un homme qui est jeté dans une île par une tempête...

ROSE.

Avec des femmes ?

CÉCILE.

Non, tout seul.

ROSE.

Qu'il a dû s'ennuyer !

CÉCILE.

Il s'est bâti une maison, il a défriché des terres; il a trouvé le moyen d'apprivoiser un perroquet, de lui apprendre à parler; enfin, il a trouvé...

ROSE.

Une compagne?...

CÉCILE.

Non, un nègre qu'il a nommé Vendredi. Je te le répète, c'est un livre si attachant que je l'ai glissé dans la poche de mon tablier, que je l'ai emporté dans ma chambre où de temps en temps j'en allais lire un chapitre quand maman avait sa migraine et ses vapeurs.

ROSE.

Et ce roman ne contient rien de scandaleux?

CÉCILE.

Bien au contraire; mais c'est un roman, et je ne peux pas me dispenser de m'accuser à notre confesseur, qui nous recommande de n'en pas lire, parce que nous serions damnées.

ROSE.

Oh! là, là, damnées!

CÉCILE.

Et pour l'éternité!... Voyons donc à retrouver le septième péché mortel...

ROSE, paraissant réfléchir et s'écriant.

Je le tiens ! c'est l'avarice.

CÉCILE.

Oh ! par exemple, ce péché-là ne pèse pas sur ma conscience.

ROSE.

Ni sur la mienne, car je ne suis rien moins qu'avaricieuse.

CÉCILE.

Nous sommes plutôt prodigues.

ROSE.

Non, c'est chez nous générosité. Voyons à présent l'article de nos petites malices ; tu en fais plus que moi.

CÉCILE.

Ah ! par exemple !

ROSE.

Oui, mademoiselle ; le chat de la mère Rade-gonde, qui est-ce qui s'amuse à lui mettre des papillotes ? et du rouge et une baigneuse au carlin de la sœur Marthe ? et le chardonneret de la mère Gertrude, qui est-ce qui lui a donné la volée ?

CÉCILE.

Moi, par sensibilité ; il était si malheureux dans sa cage et surtout au printemps ! Je lui ai donné

la clef des champs ; c'est une si belle chose que la liberté !

ROSE, lui mettant le doigt sur la bouche.

Ne prononce pas ce mot-là ; l'abbé Doucin nous répète tous les jours que c'est elle qui fait le malheur de la France.

CÉCILE.

Il a beau dire, elle ne fera pas le mien ; le plus beau jour pour moi sera celui où je sortirai de notre triste couvent !... Quand ce moment arrivera-t-il ?

ROSE.

Patience ! dans deux ans nous en aurons seize, et nos parents viendront nous emmener pour nous établir ; mais au moins, ce mois-ci, nous aurons fait une bonne confession ; nous obtiendrons les grâces du jubilé, les indulgences...

CÉCILE.

Et chacune un chapelet béni par le pape ; ça nous portera bonheur et nous trouverons un jeune et joli mari... A présent je crois que nous pouvons lever la séance.

ROSE.

Un moment ! voilà qu'il me vient des scrupules...

CÉCILE.

Sur toi?...

ROSE.

Et sur toi... Nous avons glissé légèrement sur nos rêves...

CÉCILE.

Crois-tu qu'il faille nous en accuser?

ROSE.

Certes!

CÉCILE.

Mais ils ne dépendent pas de nous.

ROSE.

Oh ! que si ! Ce n'est pas dans la position délicate où nous nous trouvons qu'il faut user de subterfuges ; il faut tout dire, tout avouer, même nos pensées les plus secrètes ; par exemple, tu m'as bien cité ton beau cousin Rodolphe ; à coup sûr il s'est présenté quelquefois à toi la nuit ?...

CÉCILE.

Jamais.

ROSE.

Dans tes songes ?

CÉCILE.

Ça, c'est vrai...

ROSE.

Eh bien ! alors, te réveillais-tu pour chasser

cette pensée?... ou, continuant de dormir, n'éprouvais-tu pas un certain plaisir à te livrer aux douces illusions de l'espérance, du bonheur?...

UNE RELIGIEUSE, dans le lointain.

Mesdemoiselles, dépêchez-vous de rentrer pour l'*Angelus*.

CÉCILE.

Déjà sept heures!

ROSE.

Et tes rêves?

CÉCILE.

Je te les raconterai en allant au dortoir.

Elles s'échappent, je replie mon *album*, je quitte mon gros arbre et je cours sur les traces des deux petites causeuses pour m'assurer si elles sont jolies : elles sont très bien.

PÉTITION

AU PAPE GRÉGOIRE.

Pontife révééré, successeur de saint Pierre,
Qui, comme lui, liez, déliez sur la terre,
Ayant le droit d'absoudre un coupable pécheur
Et des rois vertueux augmenter la splendeur,
Vous, qui du paradis pouvez ouvrir la porte,
Grâce à la double clef que son écusson porte,
Puissiez-vous accueillir l'humble pétition
Qu'un Français vous présente avec soumission?
Vous avez, je l'ai dit, un droit héréditaire
Dont nul autre que vous ne jouit sur la terre,
Celui de faire entrer dans le saint paradis.
Les rois même par vous peuvent être interdits.
Un d'eux, Robert, je crois, sensible époux de Berthe,
De son trône jadis eût encouru la perte
S'il n'avait de l'hymen abjuré les doux nœuds.
Lothaire, on le sait bien, ne fut pas plus heureux.

Et l'histoire nous dit que, pour une Danoise,
Avec Innocent trois Philippe eut quelque noise;
Que, forcé d'obéir à Rome, à ses décrets,
Pour reprendre Isamburge il s'éloigna d'Agnès¹.
Mais si du Vatican fut lancé l'anathème,
Il a canonisé le pieux Louis neuvième,
Et le grand Charlemagne, orthodoxe empere
Clovis, sans ses excès, méritait cet honneur.
Vainqueur à Tolbiac, après cette campagne,
Répondant au désir de sa chaste compagne,
Il quitta pour le Christ le culte du païen,
Et pour être sacré dans Reims se fit chrétien.
Pour n'avoir point trahi le secret d'une reine,
Le pontife Benoît fit saint Népomucène,
Et de nos jours enfin un bill pontifical
Au rang des bienheureux mit Louise de Chantal.
Nous avons vu depuis sortir de la Calabre
Pour figurer au ciel le très modeste Labre.

Grégoire, à vous, de Sixte auguste successeur,
J'oserai présenter le vœu que fait mon cœur
De voir canoniser ce pieux Louis seize
Qui gouverna quinze ans la nation française.
De toutes les vertus vrai modèle ici-bas,
Aux décrets des tyrans il ne souscrivit pas,
Refusa d'un jureur l'indigne ministère,

(1) Agnès de Méranie.

Qui, fidèle à sa foi, de même que son père,
A l'infâme échafaud par un parent livré,
Y mourut avec calme et par nous tous pleuré.
L'Éternel, juste et bon, j'en nourris l'espérance,
L'attend avec sa sœur, modèle d'innocence,
Dont la cour a connu l'admirable candeur,
Et qu'on pouvait choisir pour peindre la pudeur.
D'un tendre frère elle a partagé le martyre.
Pour rappeler leur mort tout mon courage expire,
Et nos cœurs ont besoin, afin de l'oublier,
De croire que pour nous tous deux daignent prier.
Pour absoudre la France après autant de crimes,
Pour cesser de gémir sur ces nobles victimes,
Canonisez, Pontife, et le frère et la sœur,
Et réparez pour eux de longs jours de malheur.
S'il faut plus pour gagner le bonheur que j'envie,
De l'illustre défunt on peut citer la vie,
Sur tous les malheureux il versa les bienfaits;
En vain l'infortuné ne l'implora jamais.
Ce roi, ne voulant pas régner sur des esclaves,
A brisé du Jura les honteuses entraves;
Et, bien loin de sévir contre les dissidents,
Généreux, il rendit leurs droits aux protestants.
Dès que nous apprendrons que, selon la formule,
Louis d'un bienheureux obtient enfin la bulle,
Nous nous empresserons d'élever dans Paris
Un temple où nous serons en foule réunis.
Les fonds pour le bâtir viendront en abondance.

Je les vois affluer des deux bouts de la France.
C'est à nous, bons chrétiens, d'en faire tous les frais,
Et sans avoir recours aux énormes budgets.
Qui ne donnerait pas pour une si bonne œuvre ?
Le riche, l'artisan, jusqu'au moindre manœuvre,
Les dames de la halle, enfin les porte-faix ?
On mettra de la gloire à se montrer Français,
Et peut-être aurons-nous l'agréable surprise
De voir des esprits forts, fréquentant peu l'Eglise,
Venir se joindre à nous, et, sans nul *retentum*,
Chanter à pleine voix le pieux *Te Deum*.

LA DÉVOTE DE QUALITÉ.

CONTE.

Une comtesse, autrefois jeune et belle,
Voyant son front sillonné par les ans,
Et que l'amour, à ses désirs rebelle,
Portait ailleurs les vœux de ses amants,
Prit un parti, sans doute le plus sage,
Et le plus sûr dans la vieille saison ;
A l'Eternel elle offrit son hommage,
Et se jeta dans la dévotion ;
Moyen honnête, et rempli de prudence,
Qui donne au moins un titre, une existence.
On ne prend plus des amants à son gré ;
Il faut s'astreindre à des jours d'abstinence ;
Mais on est bien avec son cher curé,
Et cet honneur est plus grand qu'on ne pense !
Aux dîners fins on l'invite souvent ;

Table soignée est alors nécessaire :
Sans faire mal on peut être gourmand.
Chez les dévots savante cuisinière
Est de rigueur ; son bouillon est bien franc,
Les jus nourris, et point de sauce claire.
L'humble légume, artistement soigné,
Dans un coulis est mollement baigné,
Et des gâteaux la pâte est très légère.
On pense bien que l'entremets sucré
D'un caramel est brillamment doré,
Dût la denrée être parfois très chère.
Mais revenons à la comtesse ; elle est
Toujours exacte aux sermons, aux Complies,
Fait quelque aumône, en garde le secret,
Et tous les soirs se bourre d'homélies.
Il ne lui faut qu'un peu d'humilité ;
Car de son rang elle parle sans cesse.
Chez le bourgeois, comme en société,
Elle a toujours l'orgueil d'une comtesse.
Son vieux blazon est gravé sur son bref ;
Sac de velours est chargé de dorure ;
Riche dentelle est toujours sur son chef ;
Elle est mondaine encor par la parure.
Elle n'a point de banc, mais dans la nef
Elle étale les plis de sa robe de soie,
Pour que le peuple, en arrivant, la voie ;
Que le bedeau, portant le pain béni,
Lui puisse offrir un morceau bien choisi.

Advint qu'un jour où l'on fêtait Saint-Pierre
 (De la paroisse il était le patron)
 La comtesse à l'église arrive la première ;
 Ah ! quel beau jour pour la dévotion !
 Son vieux valet, très bon chrétien comme elle,
 Ne pouvait pas manquer une fête si belle ;
 Au grand office il prendra part aussi.
 Rasé, poudré, vêtu de la grande livrée,
 En linge blanc, de son livre muni,
 A l'église, de droit, il pense avoir entrée.
 Pieusement sur la terre, à genoux,
 Il s'est placé derrière sa maîtresse,
 Chantant avec le peuple qui se presse...
 « O grand saint Pierre, ayez pitié de nous !... »
 Ce son de voix qui roulait dans la voûte,
 Et l'ébranlait au refrain des versets,
 Distrait un peu la comtesse ; elle écoute
 Et reconnaît la voix de son laquais.
 Lors, refermant son livre de maximes,
 Elle lui dit du ton le plus hautain :
 « Dans la paroisse oser venir !... faquin !
 « Allez-vous-en brailler chez les Minimes... ¹ »

(1) Moines de la congrégation de Saint-François d'Assises,
 dont le modeste couvent était alors dans le quartier du Marais,
 près la Place-Royale.

ÉPITRE

SUR LES LETTRES D'UNE COQUETTE

QUI M'AVAIT TROMPÉ ¹.

Joli chef-d'œuvre d'imposture,
Lettres, billets, je voudrais bien savoir
Pourquoi je vous conserve encor dans mon tiroir,
Quand vous me rappelez une cruelle injure?
Si vous tombez, par hasard, sous ma main,
Trop faible, hélas! j'ose vous lire,
Sur chaque ligne je soupire;
Comme il est faux cet esprit féminin!
Quoi! je fus assez bon pour croire

(1) C'était dans le grand hiver de 1794. En faisant une revue dans mes cartons, j'ai retrouvé les lettres de ladite dame, et je me suis amusé à composer cette pièce de vers.

Que chaque mot de sensibilité
Par l'amour tendre était dicté,
Quand d'une trahison notoire
Tout me prouvait la vérité?
Oui, qui lirait cette correspondance,
Partageant mon aimable erreur
Et ma vertueuse ignorance,
Croitrait que chaque mot partait du fond du cœur;
Qu'en m'écrivant avec tendresse
A coup sûr on en éprouvait,
Et qu'en signant « Ta fidèle maîtresse, »
Bien réellement on l'était.
Ah! grand Dieu, comme j'étais bête!
Ebloui par des faux serments,
J'ignorais qu'en certains moments
Une femme a toujours sa tête,
Qu'elle sait jouer avec art
Ou l'abandon ou le délire,
Qu'elle brûle, est tendre, soupire,
Sans que l'amour à cela prenne part.
Dans chaque ligne pathétique
Je croyais voir un cœur de moi seul occupé;
De ce style mélancolique,
Moi, bon enfant, j'étais frappé!
Le papier encor tout humide
Me prouvait qu'on avait pleuré,
Et que de ma belle candide
A coup sûr j'étais adoré.

Ah ! j'ignorais l'adresse du mensonge !
Et qu'en pressant une petite éponge
Habilement on suppléait aux pleurs.
Las ! si facilement on trompe les bons cœurs !
Ayant fort peu d'expérience,
Et ne voyant pas encor loin,
Je ne savais pas que le point...
En amour tient lieu d'éloquence,
Que l'on en couvre une lettre au besoin,
Qu'on en impose sans scrupule,
Et qu'une femme, bien souvent,
Vous écrit « Pour toi seul je brûle, »
Et vous l'écrit très froidement ;
Qu'on s'électrise avec un livre
Pour bien paraître s'attendrir,
Et qu'on trace « Je veux mourir »
En faisant ce qu'il faut pour vivre.
Le temps a bien formé mon cœur,
Mes yeux n'ont plus le bandeau de l'erreur.
Hélas ! j'ai le triste avantage
De bien connaître à fond ce sexe trop charmant,
Qui pleure, rit, sait broder, ment,
Trompe le sot, même le sage.
Je ne crois plus à ses perfides pleurs,
A sa menace, à ses fureurs,
Aux grands accès de jalousie,
Au sentiment, à la mélancolie,
A sa douleur, au désespoir,

A ce mot banal : « Mon devoir. »
On est dupe, sans défiance,
Dans l'âge de l'adolescence,
Où par calcul irritant nos désirs
Ce sexe adroit se plaît à jouer l'innocence ;
Avec le temps on rit de ses soupirs ;
Mais l'homme paie, hélas ! bien cher tant de science :
C'est aux dépens de ses plaisirs
Qu'il acquiert de l'expérience.
Partant, jolis billets mignons,
Écrits autrefois par ma belle,
Allez griller sur mes tisons
Et réchauffez-moi... car je gèle.

BABET¹.

ÉPITRE.

Babet, que j'aime ta figure
Et ton corsage fait au tour!
Que je préfère ta tournure
Aux nobles beautés de la cour !
On n'a pas besoin de parure
Quand on a ta rare fraîcheur.
Tu dois ton fard à la nature
Qui te donne l'éclat de la plus belle fleur.
Babet, sans t'en douter, coquette,
Que j'ai de plaisir à te voir

(1) Babet était la jolie fille d'un jardinier que j'avais connue à l'époque où je faisais mes études. Mon précepteur me menait promener dans le jardin de la maison de campagne voisine de celle de mon père. J'ai rencontré cette petite villageoise depuis; j'avais alors vingt ans, et j'ai composé cette pièce de vers en 1775.

A la danse, les jours de fête,
Avec ton beau tablier noir,
Un barbeau dans ta collerette,
Un *juste* du blanc le plus pur,
Un mouchoir noué sur la tête,
Et tes souliers d'un bleu d'azur !
Ah ! que je voudrais, un dimanche,
Remplacer ce lourd villageois
Dont pour la danse tu fais choix,
Et qui peut voir ta peau si blanche
A travers le jour d'un fichu
Pas trop croisé, pour qu'on découvre,
Quand un zéphir léger l'entr'ouvre,
Un sein qui n'est pas trop déchu.
Ah ! que l'orchestre en s'animant invite
De mener la danse un peu vite.
Je l'avou'rai, je serais fier
De presser ta taille mignonne
Et de te faire sauter en l'air !
Eh ! qu'alors ma vigueur étonne :
Et je promets bien qu'au retour,
En traversant la forêt sombre,
Il te faudrait dans un détour
Pardonner un larcin dans l'ombre.
Qu'avec plaisir je t'apprendrais
Des jeux qu'au village on ignore,
Et que le dimanche d'après
Tu voudrais répéter encore.

Tu sais bien peu sous tes rustiques toits ,
Mais tu te sais fraîche et jolie :
Comme à tant d'autres je te crois
De plaire une certaine envie.
Mais, sous ton habit villageois,
Tu n'as point les calculs de la coquetterie ;
Riche de tes attraits, sans y joindre un peu d'art,
Tu les laisses briller comme il plaît au hasard,
Sans manége, sans nulle adresse.
Sais-tu filer une faiblesse ?
Laissant à celui qui te plaît
Prendre un baiser sans te défendre ,
Tu ne sais donc pas qu'il faudrait
Quelque temps le lui faire attendre ?
A l'essor d'un premier désir
Ton amour innocent se livre ;
Tu bois la coupe du plaisir
Et du premier coup il t'enivre...
Bientôt tu te conduiras mieux.
Si tu veux me choisir pour maître ,
Je veux que, sous un mois ou deux,
On ait peine à te reconnaître.
Premièrement tes jolis yeux,
Que tu baisses toujours à terre,
Portant des coups plus assurés,
Éblouiront de leur lumière
Tous ceux qu'ils auront attirés.
Sous les longs cils de ta paupière

Un petit coup d'œil de côté
Aura plus de malignité ;
Point quelquefois très nécessaire.
Par lui le trait est bien mieux ajusté.
De ta bouche couleur de rose
Un coup de langue délicat
Ranimera plus l'incarnat.
Sur tes lèvres permets que ma bouche se pose,
Et tu sauras qu'un serrement de main,
Secret piquant, aveu divin,
Du sentiment est parfois l'interprète.
Si son éloquence est muette,
Elle a son prix, on la comprend ;
Sans dire un seul mot l'on s'entend.
Il est certaine circonstance
Où l'esprit supplée au silence.
A qui voudrait un doux baiser
Que *non* soit d'abord la réponse.
Comme je doute qu'on renonce
Sur ton front à le déposer,
Et que pour le ravir on pourra tout oser,
Donne un soufflet au téméraire.
Le téméraire sera... moi ;
Et je te jure, sur ma foi !
De ne pas me mettre en colère.
Je te charge l'instant d'après
De me permettre de le prendre ;
Et ravi de tes doux traits,

Je te permets de me le rendre.
Je veux de plus éclairer ton esprit ;
Un bon livre est d'un grand profit !
Babet, je veux t'apprendre à lire,
Et guider ta main pour écrire.
Tu connaîtras un art heureux ;
Sur le papier tu rendras ta pensée ;
Secret bien doux, bien précieux,
Lorsqu'à l'absence on peut être exposée.
Forcé d'être à Paris, toi d'être à Saint-Germain,
Nous avons chacun notre poste.
Vois combien il est doux pour moi le lendemain
De recevoir un billet de ta main,
Et de voir ton amour m'arriver par la poste.
Oui, Babet, je prétends de toi
Faire une femme que l'on cite.
Étant si jolie, on mérite
De marquer dans le monde, et d'y donner la loi.
Te former est un bien si précieux pour moi !
Permets donc que je m'en acquitte...
Enfin... Non, tu n'apprendras rien.
Garde toujours ton innocence,
Babet, elle te sied si bien !
Ton esprit... c'est ton ignorance.
Ton âge appartient aux amours ;
Tu plais sans art et sans culture.
Ah ! Babet, pour charmer toujours,
Reste l'enfant de la nature.

LE RENDEZ-VOUS

ET LES CONTRE-TEMPS.

ÉPITRE

COMPOSÉE EN 1776, A LA CAMPAGNE.

Je comptais dix-huit ans, et ma belle maîtresse
Accordait à mes vœux un tendre rendez-vous.
Que de ce temps heureux le souvenir est doux !
Je m'en souviens avec ivresse.
C'était pour la première fois
Que, brûlant d'une pure flamme,
J'adorais une honnête femme,
Ou femme honnête ; ainsi, je crois,
En bonne compagnie on parlait autrefois.
Or, je devais, sous une alcôve sombre,
Passer auprès d'elle la nuit,
Et dans le corridor me glisser comme une ombre
Pour gagner son charmant réduit ;
Or, ce réduit donnait sur la vaste campagne.
Le plan me fut tracé par ma tendre compagne,

Qui m'avait dit, quittant le salon du château :
« Quand tout reposera, doucement, sans flambeau,
« Sur la pointe du pied vous gagnerez ma chambre.
« Comme on est au mois de novembre,
« On ne veille point tard, et tous les commensaux
« Vont, le thé pris, se livrer au repos ;
« Vous viendrez à minuit ; surtout de la prudence... »
Ma belle allume son bougeoir,
Me lance ce regard qui supplée au silence,
Puis à chacun souhaite le bonsoir.
Je vais dans mon logis ; consultant vingt fois l'heure,
Immobile devant mon cartel je demeure,
Bien tenté d'avancer l'aiguille, impatient
De la voir dans son cours marcher si lentement.
Pour m'occuper je prends un livre
Dont je lis à peine un feuillet ;
J'y cherche un conte qu'on citait,
J'en lis vingt vers, et sans poursuivre
Je jette le volume ; alors tout m'ennuyait...
A la fin, minuit sonne ; ah ! que ma joie est vive !
Après avoir, sans bruit, soulevé le verrou,
Ouvrant une oreille attentive,
Au corridor désert j'arrive,
Risquant vingt fois de me casser le cou.
Je n'emportais pour tout bagage
Qu'un mouchoir blanc, pour moi bien précieux ;
Car il m'avait servi pour voiler les beaux yeux
De ma belle, à ce jeu que l'on joue au jeune âge,

Où, pour colin-maillard si l'on saisit un vieux,
On en fait un Amour rarement dangereux.
Le cœur palpitant d'espérance,
J'avais avec confiance,
Quand un balai, placé contre le mur,
Et qu'effleure ma main, glisse et tombe par terre.
Comme alors j'éprouvai que l'amant téméraire
De son courage est quelquefois peu sûr!
Je crus, d'honneur! voir la maison entière
S'ébranler et crouler à bas,
Et chaque commensal, armé de sa lumière,
S'élancer de son lit pour courir sur mes pas.
Dans l'épaisseur d'une fenêtre
Tapi, mourant de peur, et n'osant respirer,
Je me disais : « En ce moment, peut-être,
« Las! mon secret va transpirer ;
« Tout va se découvrir; on va me reconnaître.
« La porte qui devait s'ouvrir
« A double tour va se fermer sans doute,
« Et la fleur que j'allais ravir
« Va m'échapper... » J'avance un peu... j'écoute;
Pour étouffer ma respiration,
Je pose la main sur ma bouche;
De mon cœur, que tout effarouche,
Je crois que l'on entend la palpitation;
J'ai la frayeur de la délicatesse,
L'inquiétude, le tourment,
Tant est cher aux yeux d'un amant

L'honneur de sa tendre maîtresse !
Le calme enfin succède à ma longue stupeur ;
Un silence profond me calme, m'encourage.
Je suis seul, bien seul ; quel bonheur !
Plus hardiment je poursuis mon voyage.
Mes rêves sont tous oubliés ;
Serrant mes mules dans ma poche,
Vers le but j'avance, j'approche,
Quand un cric-crac se fait entendre sous mes pieds.
Qu'on juge alors de ma contrainte !
Un nouvel accident vient accroître ma crainte :
Une voix rauque, et qui glace mon cœur,
A moi s'adresse, et dit : Bonjour, monsieur...
Oh ! pour le coup je perds la tête ;
Ce bruit, si vous saviez... c'était
Un enragé de perroquet ;
Que je maudis la détestable bête !
J'étais tenté, pour punir son caquet,
De lui tordre le cou, et ma main l'empoignait ;
Mais la timidité, plus encor la prudence,
M'arrête ; il en faut tant lorsqu'on est amoureux
Et qu'on est si près d'être heureux !
Je reprends un peu d'assurance ;
Au rendez-vous je marche de mon mieux,
Tout à l'amour qui me servait de guide
Et près du but me rendait intrépide.
Pour mon espoir ne craignant plus d'écueil,
Du boudoir désiré j'allais toucher le seuil,

Quand, à la porte de son maître
Couché tranquillement, le fidèle Médor,
Placé là pour guetter peut-être
Le larron visant un trésor,
Se réveille en grognant, enfin m'arrête encor.
O toi ! qu'on cite pour modèle
De la rare fidélité,
A ton instinct, oui, j'en appelle ;
Tu devais bien dans ma fatalité
Faire paraître moins de zèle.
Je demeure immobile et n'osant respirer ;
Enfin chez moi j'allais rentrer,
Quand l'espoir, qui toujours nous flatte,
Tout près de moi m'offre le port.
Le bon Médor gagne sa natte,
Ecoute, n'entend rien, se couche, enfin s'endort.
Au moindre bruit, de mon côté, je veille ;
Un rien m'émeut, me fait trembler.
Je prête en frémissant l'oreille :
Quel bonheur ! le chien dort et je l'entends ronfler.
Légèrement posant le pied à terre
Comme le patineur sur un mince cristal,
Enfin je vois le modeste fanal
Qui jette une faible lumière.
La lampe, qui m'offrait un heureux demi-jour,
Devient pour moi le flambeau de l'amour ;
Elle m'éclaire et je gagne la porte
Dont je tourne moelleusement

La clef, pour que le pêne sorte
De la gâche bien doucement.
J'entre; sur moi je pousse la clôture;
Les gonds sont discrets et sans bruit.
Enfin, pour prévenir quelque mésaventure,
Le précieux verrou dans le bois s'introduit.
Un verrou sert l'amour; il protège, il rassure.
Tibulle! Ovide! il faudrait vos pinceaux
Pour bien exprimer mon ivresse.
Déjà ma main soulève les rideaux
Qui cachaient ma belle maîtresse.
« C'est vous! dit-elle d'un ton doux...
« Se faire attendre au rendez-vous!
« Fi! c'est affreux! » Et moi je lui raconte
Les événements du chemin,
Et le balai, le perroquet malin,
Que j'ai cru quelqu'un, à ma honte;
Le chenevis répandu sous mes pieds;
Le bon Médor, qui faisait sentinelle.
Pour me faire excuser ma mémoire est fidèle;
Nuls détails ne sont oubliés.
Ma belle rit, plaisante de ma transe,
Veut me gronder; mais quel moment
Pour chapitrer un jeune amant!
Un lit n'est pas pour cela, je le pense;
On désarme bien aisément
La boudeuse beauté, lorsqu'elle est sans défense.
Mon geste est rempli d'éloquence,

Mon cœur est brûlant de désir ;
Sur un sein palpitant déjà ma main s'arrête...
Dans l'attente j'ai fait souffrir ;
Pour me gronder sa bouche veut s'ouvrir ;
J'y dépose un baiser, bientôt elle est muette,
Et sans songer à ma toilette
Je me dispose à bien jouir.
O femmes ! moitié de la vie,
Que vous savez ajouter au plaisir !
Que votre adresse est infinie
Pour modérer l'amant trop pressé de jouir !
Mathilde se soulève, et sous ses doigts de rose
Mes cheveux, avec art, se trouvent réunis ;
On en prend quelques-uns, c'est un gage promis.
Sur ma tête enfin on dépose
Ce blanc, ce précieux mouchoir
Qu'on descend sur mes yeux pour m'empêcher de voir
Deux globes sur lesquels un frais bouton repose.
Après tant de soins généreux
Le même lit nous reçoit tous les deux.
Lecteur, vous devinez sans doute
Comment je fus payé des crises de ma route.
Mille baisers en doublèrent le prix ;
L'amour les demandait avec si vive instance !
Et par moi comme ils furent pris,
Sans qu'on blâmât mon exigence !
On m'en donne un pour le danger,
Un autre pour le chien qui m'a fait enrager,

Un pour le perroquet et pour sa politesse ;
Un pour le malheureux balai.
On juge qu'un pareil essai
Avance un dénouement qu'avec ardeur on presse.
L'Amour, caché sous les rideaux,
Tient dans sa main une couronne ;
A chaque triomphe il la donne,
Il la donne souvent ; l'Amour fait un héros,
Et surtout dans la nuit. Jeune amante s'étonne,
Mais ne se fâche pas. A l'approche du jour,
Il fallut bien quitter ses bras et son séjour.
J'avais frémi cent fois en faisant le voyage ;
Je tremblais en allant, mais je vole au retour ;
Une telle nuit encourage.
Le matin, au salon les commensaux rendus
Trouvent que la comtesse a les yeux bien battus
Sachant se posséder, ma belle souveraine
Se tire d'embarras par un mensonge adroit.
Arrivant des baisers, elle a l'air calme et froid,
Et dit : « Ah ! plaignez-moi ! c'est mon jour de migraine. »

LA LETTRE DE CACHET.

1787.

J'avais trente ans, et j'ignorais encor
Qu'avec un mot de signature
Un monarque prouvait à la magistrature,
Quand elle avait raison, qu'elle était dans son tort;
Dans mon lit je goûtais un repos salulaire;
Commandant aux destins dans mes rêves charmants,
J'arrangeais à mon gré tous les événements;
Lorsque l'on dort qu'a-t-on de mieux à faire!
Je nageais au sein des plaisirs;
Celle à qui dans le jour, mais sans espoir, je songe,
Cédait enfin à mes désirs;
Mon triomphe était un mensonge
Qui devait au réveil me coûter des soupirs.
Ne songeant plus à se défendre,

Voulant en vain s'échapper de mes bras,
Agathe enfin allait se rendre,
Et c'était son premier faux-pas.
Soudain un bruit se fait entendre ;
Mon valet, en bonnet de nuit,
Tire le rideau de mon lit
En me disant avec mystère
« Qu'un grand homme en bleu, qu'il conduit,
« Vient pour me parler d'une affaire.
« — D'une affaire? à cette heure! à moi!
« De la part de qui, je te prie?
« — Monsieur, c'est de la part du roi.
« — Allons, tu plaisantes! folie! »
Le monsieur le suivait, et plein d'honnêteté
Me dit « qu'il vient pour me remettre
« En mains-propres certaine lettre
« Que m'adressait Sa Majesté. »
Je me frotte les yeux; à peine je les ouvre,
Par l'éclat d'un quinquet tant ils sont éblouis;
Au bas du billet je découvre
La signature de Louis.
Ce billet, bien à mon adresse,
M'ordonnait, en termes précis,
Avant le jour d'abandonner Paris,
De gagner Troye; en plus, défense expresse
De recevoir personne. Enfin en terminant,
Pour ajouter à la nasarde,
Je lis que le roi poliment...

Priait Dieu de m'avoir en sainte et digne garde¹;
De sa part, à coup sûr, c'était fort obligeant.

Ayant rempli son dur message,
De ma soumission désirant être instruit,
L'officier, en suivant l'usage,
Me demanda si j'obéirais : « Oui, »
Luidis-je avec sang-froid, mais ce sang-froid de rage
Qu'un philosophe a malgré lui.

Touché de mon obéissance,
Cet officier courtois me fait la révérence.

Moi, quittant mes coussins oiseux,
Où j'avais, bien en vain, fait des songes heureux,
Je commençai ma malle en diligence.

Lisant de temps en temps ce funeste billet,
Je m'écriai, bouillant d'impatience :

« Entre un monarque et son sujet...

« Quelle triste correspondance ! »

(1) Formule usitée dans les lettres de cachet à cette époque.

ÉPITRE

A UNE DAME DE MES PARENTES

FORT DÉVOTE,

QUI N'AVAIT JAMAIS ÉTÉ AU SPECTACLE,

. Et pour laquelle j'avais un billet dans une société particulière où l'on jouait
la comédie et l'opéra-comique.

Dévote aimable, en ses palais divers
Vous n'avez jamais vu Thalie?
Vous n'entendez que les concerts
Qu'en son salon donne Émilie;
Vous ne vivez qu'avec les saints;
Et, dans l'âge de la folie,
Méprisant les plaisirs mondains,
Un oratoire occupe votre vie.
Je veux vous tenter cependant,
Et chez une charmante amie

Vous emmener bien chastement
Voir sa petite comédie.
D'abord c'est pour le mardi-gras,
Veille des longs jours d'abstinence ;
Et croyez qu'on ne pêche pas
Pour prendre alors quelque licence.
Le curé le plus scrupuleux
La pardonne à sa pénitente ;
Lui-même d'un vin généreux
Dans le carnaval se substantive ;
Du potage au jus précieux
Passant à la truffe odorante,
Il sait au dessert, tout joyeux,
Sourire au couplet que l'on chante,
Fût-il un tantet croustilleux,
Tant son âme est douce, indulgente !
Or, pour vous, ma belle parente,
J'ai fait demander un billet.
Invisible, en petite loge,
De là vous pourrez, s'il vous plaît,
Lancer l'épigramme ou l'éloge.
C'est là que dans un petit coin,
De vous cacher ayant le soin,
Avec Thalie enfin vous ferez connaissance.
Vous avez toutes deux beaucoup de ressemblance :
Elle a de l'esprit comme vous ;
Aux jolis mots elle en riposte d'autres ;
Et ses grands yeux noirs, entre nous,

Ont la vivacité des vôtres.
Vous la verrez, changeant d'atours,
Grande dame et tantôt bergère,
Imiter le bon ton de la ville et des cours;
Enfin dans tous ses rôles plaire
Et réussir sans le secours
De la cabale d'un parterre.

Allons, décidez-vous un peu !
Cédez, par grâce, à ma prière,
Et faites faux-bond au saint lieu :
En carnaval c'est excusable ;
Je réponds qu'on n'est pas coupable
De prendre un seul jour de plaisir.
Daignez donc avec nous venir,
Malgré votre réserve extrême ;
Et s'il faut vous en repentir,
N'aurez-vous pas tout le carême ?

VERS

ADRESSÉS PAR UN VIEILLARD

A M^{LLE} ZOÉ TARREIRE,

QUELQUES JOURS AVANT SON MARIAGE.

Zoé, lisez mes vers, mais avec indulgence ;

Ils sont l'acquit de ma reconnaissance.

Souvent votre charmante voix,

Qu'avec enivrement j'entendis tant de fois,

A du *Nouveau Seigneur* fait briller la romance.

Votre tante m'apprend que les plus doux liens

Vont vous enchaîner pour la vie.

Quand on vous connaît, je conviens

Qu'à cet heureux futur on doit porter envie.

Je l'avourai, je ferais ce péché

Si je ne comptais pas soixante et quinze années,

Et si mon front ridé, d'un faux toupet caché,

N'accusait pas mes tristes destinées.

Mais si le front vieillit, le cœur ne vieillit pas;
C'est par la mémoire qu'il brille.
Depuis longtemps ami de la famille,
Je me souviens que dans mes bras
J'ai porté bien souvent votre charmante mère
Lorsqu'elle était encor enfant,
Et que je lui chantais « Chou, chou, » la balançant
Dans sa barcelonette en osier si légère;
Que depuis, en vous regardant
Dans les bras du sommeil et la paupière close,
Je vous nommai bouton de rose.
C'était déjà tracer votre portrait!
Bien mieux que moi depuis la nature l'a fait
En vous dotant avec munificence.
Le peintre dès lors s'est jugé.
Le bouton, en rose changé,
A complété la ressemblance.

ÉPÎTRE

ADRESSÉE, APRÈS LE RÉGIME DE LA TERREUR,

A MON AMIE, MADAME VICTOIRE DE B***,

Qui, prisonnière à cette époque, avait été longtemps sans
m'écrire, et dont je viens de recevoir une lettre.

1795.

Enfin j'obtiens de vous une bien longue épître!
Elle est chère à mon cœur, Victoire, à plus d'un titre;
Ce qui double pour moi son charme et son attrait,
C'est que bien vivement votre ami l'attendait.
S'écrire est se parler; une correspondance
Nous console du moins des rigueurs de l'absence.
Voilà près de cinq mois, éternels à mes yeux,
Que, séparé de vous, je vis bien malheureux.
Je n'ai plus de beaux jours, et mes longues soirées
Sont loin de mon amie à l'ennui consacrées.

Je ne viens pas vous dire, en partant chaque soir:
«Victoire, adieu; demain nous pourrons nous revoir.»
Espoir consolateur qui faisait mon délice,
Quand l'heure me forçait au plus grand sacrifice,
Lorsque son timbre aigu, précurseur des regrets,
Semblait dire à l'ami : « Regagne le Marais¹. »

J'habite encor les champs enrichis par Pomone;
Je vois avec douleur le déclin de l'automne;
Je vois se dessécher les fleurs et les gazons;
Je foule avec mon pied les champs veufs de moissons.
Dans un bois tout voisin, où l'âme se recueille,
Du chêne et de l'ormeau je vois tomber la feuille.
Leur chute au souvenir rappelle mes beaux jours,
Que je ne verrai plus; ils ont fui pour toujours.
Du moins ces arbrisseaux, à la saison nouvelle,
Se renouvelleront; leur verdure plus belle
Offrira la jeunesse... et sur mon triste front
Mes cheveux disparus jamais ne reviendront.
Je ne reverrai plus mes joyeuses années;
Par le torrent de l'âge elles sont entraînées.
De ma vie² un docteur ranime le flambeau;
De plus près, chaque jour, j'approche du tombeau,

(1) Je logeais au fond du Marais, et madame de B*** dans le quartier d'Antin.

(2) J'avais alors éprouvé un mal de gorge qui frisait l'esquinancie.

Et peut-être ai-je un pied sur ces marches funèbres
Par où l'homme à jamais descend dans les ténèbres :
Moment bien douloureux. Oui, souvent je frémis
En songeant qu'il faudra quitter mes vieux amis,
Les lieux où j'ai vécu ; mon âme est alarmée
De l'adieu qu'il faudra dire à ma bien-aimée,
Qui depuis bien longtemps a des droits sur mon cœur ;
Qui, par son amitié, remplace cette sœur
Dont je fus séparé dès ma plus tendre enfance.
Dans Victoire je crois trouver sa ressemblance.
Le nom de frère, à moi par Victoire donné,
M'enchante, me ravit... je me crois son aîné.
Malgré le mois brumaire et son ciel triste et sombre,
Son brouillard, de la nuit nous donnant presque l'ombre,
J'ai déserté Paris : vous ne l'habitez pas...
Pourrait-il à mes yeux offrir quelques appas,
Lorsque, rêveur, passant près de votre demeure,
Je dirais tristement : « Autrefois, à cette heure,
« J'allais passer les soirs auprès de l'amitié ;
« Les heures me semblaient plus courtes de moitié ? »
Aujourd'hui, loin de vous, je les trouve éternelles,
Et le temps me paraît avoir perdu ses ailes.
Près du feu, dans ma case, enfermé sous ma clé,
J'ai des livres ; certain de n'être pas troublé,
A mon gré je choisis Thalie ou Melpomène ;
Les salons n'étant plus qu'une lice, une arène
Où l'on ne trouve, hélas ! que cerveaux échauffés,
Frondeurs, et disputant comme dans les cafés,

Irai-je me lancer dans toutes les querelles
Sur le budget, la guerre et les charges nouvelles,
Et me passionner pour Pitt ou pour Necker,
Ce banquier protestant qui nous coûte si cher?
Exalter ce héros revenu d'Amérique
Pour nous inoculer son plan de république,
Et remplacer le roi, même un roi-citoyen,
Par quelque président qui ne coûtera rien?

De Thalie autrefois j'étais l'amant fidèle ;
J'occupais mes loisirs si gaîment avec elle!
S** daignant unir son luth à mes essais,
J'apprends par le journal que j'obtiens un succès.
Il ne m'enchante plus ; quelles métamorphoses!
Cet énorme bouquet de lauriers et de roses
Que l'on offre à l'auteur¹ jadis m'eût enchanté ;
C'est avec quelque orgueil que je l'eusse accepté!
Las ! je le recevrais désormais sans délire,
Et, jeté dans un coin à côté de ma lyre,
J'en verrais froidement se sécher les boutons.
Mon pipeau désormais ne rendra plus de sons.
A ne plus le toucher déjà je m'accoutume ;
Et si, dans l'avenir, j'ose prendre la plume,
Ce sera pour tracer, dans l'indignation,
Ce que nous a coûté la révolution ;

(1) C'est un hommage des garçons de théâtre, quand la pièce d'un auteur a réussi. Ils lui apportent le lendemain un bouquet que l'on paie toujours généreusement.

Pour raconter ses torts et maudire ses crimes,
Accuser les bourreaux et plaindre les victimes.

Au printemps rendez-moi ces jours chers à mon cœur
Où vous me rameniez sur vos pas le bonheur.

Dans mon simple réduit j'étais ivre de gloire
Quand l'écho répétait le doux nom de Victoire.

Je vous y recevrai tout comme Philémon

Accueillit Jupiter dans son humble maison ;

Pour vous y bien traiter je ferai des miracles.

Nous n'aurons pas de jeux, de concerts, de spectacles ;

Nous aurons un beau ciel, brillant d'un bleu d'azur.

Où vous êtes, je crois que l'horizon est pur,

Que l'air est parfumé, qu'on voit naître des roses.

S'il est sur un buisson des fleurs à peine écloses,

Pour hâter les boutons trop lents à s'entr'ouvrir,

Votre bouche fera ce que fait le zéphir.

Par votre douce haleine, ô sœur la plus aimée !

La rose doit fleurir encor plus embaumée.

Vous serez comme Hébé qui revient dans nos champs

Pour ranimer la terre et rendre le printemps.

Alors nous reprendrons ces paisibles soirées

Aux doux épanchements, à la paix consacrées ;

Et quand Diane, au ciel, de son disque argenté

Répand en feux si doux sa mobile clarté,

Dans cette allée obscure où rêve le poète¹,

(1) C'est une des allées de mon jardin qu'on a surnommée *l'allée du poète*.

Nous tenant par la main, tous deux, en tête à tête,
 Nous chanterons les vers que j'ai faits quelquefois.
 Alors ils me plairont, mais grâce à votre voix.
 Vous me rappellerez ceux qu'en un temps prospère
 Le cœur seul m'inspira pour chanter votre père,
 Et les petits couplets que je risquai jadis,
 Quand, au lieu d'une fille¹, Agathe n'eut qu'un fils.
 Pour vous j'entr'ouvrirai le large portefeuille
 Bourré de canevas que pour vous je recueille.
 Ils vivront dans l'oubli, si vous ne m'ordonnez
 De les livrer au jour : louez ou condamnez !
 Alors j'ai de l'orgueil, ou bien je me résigne.
 L'œuvre qui vous plaira seul me paraîtra digne
 De m'assurer la gloire et de me faire honneur.
 Un horoscope est sûr, prononcé par le cœur.

Au public j'ai donné ma jeune Virginie ;
 Elle a plu ; j'en sais bien la raison, mon amie :
 C'est qu'en la composant de vous je m'occupais.
 Les jolis mots de vous... je les accaparaïs ,
 Et sur un souvenir soudain j'en prenais note.
 Un tel vol est permis, même à l'âme dévote.
 Qued'auteursdenosjours, s'ils sont dans l'embarras
 Empruntent chez autrui le talent qu'ils n'ont pas !
 Cemo qu'on applaudit, et qui frappe, émeut, touche,

(1) La sœur de madame de B***, Agathe d'A***, désirait vivement avoir une fille la première année de son mariage ; elle accoucha d'un garçon.

J'avais su le saisir sortant de votre bouche,
Et j'ai su le placer, comme un adroit marchand
Parmi des brillants faux glisse un beau diamant.
Mais personne n'a su qu'en créant mon ouvrage
Je ne peignais que vous pour plaire davantage.
Eperdu, transporté, quand on m'applaudissait,
Je me disais : « Victoire, on aime ton portrait ! »
Vous ne le saviez pas, il faut que je l'avoue :
Ma Créole qu'on aime et que Saint-Aubin joue,
J'en ai conçu l'idée un jour en vous voyant.
Votre taille, vos yeux, un son de voix charmant,
Une âme très sensible, aux maux compatissante,
Au moment d'un départ cette douleur touchante,
C'est à vous seule, à vous, que j'ai dû tout cela.
Quand on a su placer tout cet ensemble-là,
Comment douter de voir les âmes très émues ?
On est sûr du succès ; ma pièce fut aux nues.
Pourquoi, lorsque l'on a tant de grâce et d'esprit,
Et qu'à la Sévigné l'on parle et l'on écrit,
Pourquoi ne pas risquer sur la scène un ouvrage ?
Il serait accueilli, Munito¹ le présage.
Daignez vous souvenir des *Petits orphelins*²,
Qui furent applaudis, et par toutes les mains.

(1) Munito est un nom d'amitié que m'a donné Victoire ; il est celui d'un chien célèbre et modèle de fidélité : à ce prix-là il me convient infiniment.

(2) Petite comédie que Victoire fit jouer incognito à Rouen après l'époque de la terreur, et qui fut très applaudie.

Victoire, reprenez votre élégante plume ;
Et loin que votre vie en regrets se consume,
Poète, répandez quelques fleurs sur vos jours :
Les auteurs comme vous réussiront toujours ;
Et j'ai pour l'assurer bien des preuves patentes ,
Car je garde de vous des épîtres charmantes.
Dussiez-vous, chère sœur, vous récrier sur moi,
Vous égalez Vanoz, Pipelet, Dufresnoy.
Aux trois muses par moi très justement citées,
Et dans tous les journaux de l'époque exaltées,
Joignez donc votre nom, Victoire, et qu'en écho
L'on répète partout : « Nous retrouvons Sapho ! »
Mais plus chaste, et qui, loin de son fougueux délire,
A chanter l'amitié consacrer sa lyre ;
Qui, pure en ses pensers, dans sa belle saison
N'aura que des amis et jamais de Phaon ¹,
Du bonheur d'un époux illustrera sa vie,
Ignorera toujours et l'orgueil et l'envie ;
Et, lorsqu'aux vains plaisirs il faudra dire adieu,
Pieuse comme Esther, se vouera toute à Dieu ;
Deviendra de Saint-Roch ou de Bonne-Nouvelle
Une sainte brebis, et pour tous un modèle ;
Sera pour les secours dame de charité ;
Plaindra du fond du cœur la faible humanité ;

(1) L'insensible Phaon repoussa toutes les caresses de Sapho, qui, de désespoir, se précipita dans la mer.

Ne calculera point si l'aumône est urgente;
Se montrera toujours bonne, douce, indulgente;
Ne frondera pas trop nos mœurs et nos travers,
Et me pardonnera même ces méchants vers.

ÉPITRE

AUX HIRONDELLES.

Jolis oiseaux, dont le retour annonce
Au laboureur le retour du printemps,
Oui, sur vos mœurs franchement je prononce :
 A tort on vous dit inconstants.
Pendant l'hiver vous désertez la France ;
Quand mai revient vous volez dans nos champs,
Et le berger, chagrin de votre absence,
 Reprend et sa flûte et ses chants.
Ah ! que je hais le chasseur insensible,
Quand, pour prouver au tir son beau talent,
 Il arme son tube terrible
 Pour vous tuer, le sol rasant.
Le matelot, plus humain, vous protège
 Dans un voyage de long cours ;
Vous passez sur un mât les longues nuits, les jours,

Et vous tuer lui semble un sacrilège.
Quand vous revenez parmi nous,
Un gîte obscur suffit pour vous ;
Sur nos toits, entre les croisées,
Et sous des corniches brisées,
Avec art vous faites vos nids ;
Votre aile couvre vos petits ;
Pour leur donner la nourriture
Vous ne volez rien dans les champs :
Des insectes surpris sur les flots transparents
Ainsi qu'à vous leur servent de pâture.
Vous valez mieux que ces pierrots voleurs
Qui pillent avec insolence
Le grain au nez des laboureurs,
Et qui, remplis de suffisance,
Ressemblent à ces vils auteurs
Nés sans talent et sans génie,
Qui vont pillant de tous côtés
Et font une pâle copie
Des beaux sujets qu'ils ont gâtés.
Aimable hirondelle, au village,
Quand vous rasez le sol on prévoit un orage ;
Ceux à qui la foudre fait peur
Peuvent au moins, dans leur frayeur,
Gagner pour abri le feuillage,
Quoiqu'un physicien savant
Prétende que c'est imprudent.
Mais quand l'orage gronde on manque de courage.

Le corbeau, le triste hibou,
Et la chouette, de son trou,
D'un malheur très prochain sont, dit-on, le présage;
Le mari tremble au long cri du coucou.
Mais vous, aimables hirondelles,
Vous annoncez le retour des zéphyr.
Le mois des roses les plus belles,
Ces douces nuits d'été, propices aux plaisirs.
Vous n'avez point de volages désirs ;
Le même lieu vous voit toujours fidèles.
Vous que je vois dans mon jardin
Effleurer en passant les fleurs de mon parterre,
Ne craignez pas qu'un fusil dans la main
Mes gens vous déclarent la guerre,
Que vos nids soient pillés par de malins enfants;
Dans mes champs, dans mon ermitage
Vivez sans crainte des méchants ;
Et, de retour d'un long voyage,
Sous mes toits venez tous les ans.

LES PAPILLONS.

Légers papillons, je vous aime;
D'un sexe qui plaira toujours
Vous êtes le charmant emblème
En parure ainsi qu'en amours;
Car aujourd'hui dans ses atours
Le beau sexe prend la nuance
De vos plus brillantes couleurs;
Il a même un peu de vos mœurs
Et surtout de votre inconstance.
Las! il n'est qu'une ressemblance
Qui n'existe pas entre vous
Et dont, je pense, il est jaloux;
Car elle accroîtrait sa puissance:
Inconcevable vermisseau,
La belle saison vous voit naître
Et bientôt gagner le tombeau;
Mais quand le printemps va renaître,
Toujours semblable, encor plus beau,

Vous reprenez un nouvel être.
Vous volez sur toutes les fleurs ;
Et sur vos deux petites ailes
La nature étend des couleurs
Encor plus vives et plus belles.

Sexe aimable et par nous fêté,
Qui riez de notre faiblesse,
Qu'il serait doux à votre vanité
De ressaisir votre jeunesse,
De mourir ainsi quelques mois,
Et parmi nous de reparaître
Plus joli, plus frais mille fois,
Pour nous faire enrager peut-être !
Nous n'aurions qu'à bien nous tenir !
Plus despotes encor, vous sauriez nous punir.
Heureusement la Providence
A tout arrangé pour le mieux ;
Tout sur la terre devient vieux !
Dans cette loi que de prudence !
A la beauté l'âge sert de leçon.
Oui, la nature avec sagesse
Punit un sexe trop fripon
De nous jouer dans sa jeunesse ;
Et, pour le mettre à la raison,
Qu'elle a bien fait d'inventer la vieillesse !

DIALOGUE

ENTRE UNE GOUVERNANTE ET UN ENFANT

Qui étaient assis sur le même banc que moi
au jardin de l'hôtel de Soubise.

La gouvernante était occupée à feuilleter un almanach.

Quel est l'enfant, soit *ab hoc*, soit *ab hac*,
Qui ne vous fait question importune?

Près d'un marmot, lisant son almanach,
Une bonne s'écrie : « Ah ! c'est nouvelle lune ! »
Le petit marmouzet lui riposte à son tour :
« Du bon Dieu très souvent tu m'as dit les merveilles.
« D'une nouvelle lune on apprend le retour ;
« Ma bonne, dis-moi donc ce que Dieu fait des vieilles. »

La bonne, surprise à ce mot,
Ne savait d'abord que répondre ;
Mais sentant bien que du marmot

L'esprit novice encor ne pouvait la confondre,
Elle lui dit : « Fanfan, sitôt qu'il fera nuit,
« Regarde bien le ciel ; remarque ce qui luit,
« Avant de t'enfoncer pour dormir dans tes toiles.

« Avec les vieilles lunes Dieu
« Éclaire de la nuit, pendant un temps, les voiles,
« Puis il les casse après ; c'est à ce jeu
« Qu'il a fait toutes les étoiles. »

DÉTAIL D'UNE VOITURE.

Cette tirade est extraite d'une comédie de *l'Inconstant* que j'avais composée pour une société particulière, et qui fut jouée en 1784, au château de Villemoisson. C'est Dercour, le principal personnage, qui parle.

Ah! vous verrez; ma voiture nouvelle
Est bien plus douce et plus fraîche et plus belle!
Un goût exquis! des panneaux faits exprès
Qu'on peut changer et qui sont toujours frais.
Je les choisis suivant la circonstance :
Le vert bien doux annonce l'espérance;
Un pourpre vif décèle mon ardeur;
Le blanc bien pur, le calme de mon cœur.
Lorsque je suis trompé par une femme,
Un brun foncé peint l'état de mon âme;
Mais si mes vœux ont été satisfaits,
Un bleu charmant atteste mes succès;
Bref, mon landau, dont la teinte varie,
Offre aux regards le roman de ma vie.

QUATRAIN

SUR UN PORTRAIT AU CRAYON¹.

Cette légère esquisse est pour moi le bonheur;
L'artiste a cependant trompé mon espérance:
D'E** il n'offre point l'exacte ressemblance;
Mais qu'importe! ses traits sont gravés dans mon cœur.

(1) Ce portrait au crayon fut improvisé dans une église. Le peintre ne put saisir que le profil de la jeune personne et quelques traits de sa jolie figure; c'était assez pour me satisfaire... J'étais fort amoureux et j'avais seize ans!

CHANSONS.

Ces chansons ont été composées à différentes époques, les unes dans notre société chantante, chez M. de V***, les autres pour des fêtes de famille, et quelques-unes dans la révolution, en ma qualité d'observateur des événements et de citoyen aussi paisible que philosophe.

Les chansons composées pour notre société chantante, chez V***, sont désignées par une étoile *.

CHANSONS.

PROLOGUE

Qui fut chanté en 1827 pour l'ouverture d'une salle de spectacle,
au château de Nucourt, improvisée dans une grange.

AIR de l'Intrigue impromptu.

Là, là, là, là,
Où jadis figura
Un grenier toujours plein
De fourrage et de grain,
Où voisines, voisins
Très bénins,
Point méchants,
Aideront nos talents
Débutants ;
Pan, pan, pan, pan, pan,
Chacun y vient frappant ;
Un portier, poliment,

Ouvre, et, comme un torrent,
Je vois la foule entrant.

Très content,

La voyant,

L'acteur dit : « C'est charmant ! »

Pour jouer toutes les pièces

Avec décorations,

Nous avons là, dans deux pièces,

Toiles, châssis, lampions ;

Nous avons une chaumière,

Nous avons une forêt,

Et, s'il faut, nous pouvons faire

Un jardin au grand complet...

(Parlé.)

On n'a qu'à demander, le cousin Fréfontaine¹
est là !

(Chanté.)

Tac, tac, tac, tac,

Ce cousin plein de tact

Ote vite son frac,

Et, par enchantement,

Improvisé à l'instant

Un hameau,

(1) M. de Fréfontaine s'était chargé de monter le théâtre de tous les accessoires obligés.

Un château,
Un berceau,
Un ruisseau,
Mais sans eau.

Pour gagner notre auditoire
Chaque acteur promet d'abord
D'être sûr de sa mémoire,
Si son talent n'est pas fort;
Pour nous donner de l'audace
Vous savez bien le secret...

(Faisant le geste des personnes qui applaudissent.)

Force coups de mains en masse
Rendent un acteur parfait.

Clac, clac, clac, clac,
Accordé sans micmac,
Est le prix le plus doux;
Pour moi comme pour tous
Je l'implore de vous;
Prodiguez-le à l'acteur.

Cet honneur
Si flatteur
Donne au cœur
Plus d'ardeur...

(Tous les personnages répètent en chœur:)

Prodiguez-le à l'acteur;

Cet honneur
Si flatteur
Donne au cœur
Plus d'ardeur.

Ce couplet fut chanté par M. le vicomte de Monthiers avec une chaleur et une verve entraînantés ; l'auteur en consigne sa reconnaissance dans ce léger recueil, fruit de ses loisirs.

COUPLET

ADRESSÉ A UN JEUNE AUTEUR

Qui m'avait lu une très jolie comédie de sa composition ; mais
doué d'un caractère timide et fort modeste, il hésitait de
livrer cette comédie au théâtre. Son extrême modestie
et sa défiance que je combattais m'inspirèrent
le couplet qui suivra et que je lui adressai
le lendemain de notre entrevue.

AIR. de la contredanse de la Vaudreuil.

La modestie
Est au génie
Ce qu'est la bise à la terre engourdie ;
Tout est sans vie.
Oui, le génie
Est étouffé
S'il n'est pas échauffé.

Dans tous les arts, pour étendre sa sphère,
Un peu d'orgueil,

Bien loin d'être un écueil,
Est nécessaire;
L'âme plus fière
Prend, grâce à lui,
Un vol bien plus hardi;
Qui n'en a point
Demeure au même point.
L'ambitieux
Doit élever ses vœux.
Moi j'aime Phaéton
Défiant Apollon,
Dût-il en son écart
Périr avec son char.

La modestie
Est au génie
Ce qu'est la bise à la terre engourdie;
Tout est sans vie.
Oui, le génie
Est étouffé
S'il n'est pas échauffé.

* LA GUINGUETTE.

(Ce mot m'était tombé en partage à notre réunion chantante, chez M. de V***; on les tirait au hasard d'une boîte, et la semaine d'après il fallait apporter une chanson sur le mot que le hasard avait donné.)

Air : Mon père était pot.

A moi, Panard, à moi, Vadé!
J'ai pour mot *la guinguette*;
Mon esprit, par vous secondé,
Fera sa chansonnette;
Or donc, comme il faut
Qu'alors sans défaut
Vérité seule brille,
Mon cher Apollon,
Quitte ton vallon
Pour gagner la Courtille.

J'entre... que vois-je? des soldats,
Le schakos sur l'oreille,
Parlant batailles et combats :
Chacun a fait merveille;

L'un a pris un fort,
L'autre, ferme et fort,
Est monté sur la brèche,
Et, sautant d'un bond
Sur un gros canon,
Il a soufflé la mèche.

Tandis que dans leurs vastes plans
Tous ces foudres de guerre,
Traitant tous les rois de tyrans,
Leur disputent la terre;
Hâtant l'avenir
Trop lent à venir,
Dont en vain on le berce,
Le marchand épais
Appelle la paix
Au secours du commerce.

De mines, de ton et d'esprits
Quel bizarre mélange!
Des gens encor froids, d'autres gris,
Un couple qui s'arrange;
Des filles, des crocs,
Des pintes, des brocs,
Des gigots, des salades;
D'abord du plaisir,
Et puis, pour finir,
Du train et des gourmandes.

L'œil en feu, le chignon flottant,
Margot vient à la danse;
Un gars au large catogan
Prend son bras et s'élance.
L'aigre violon
Donne-t-il le son,
La danseuse légère
Avec le luron
Tourne en vrai tonton
Et sous lui tombe à terre.

On voit descendre des coteaux
Et le long des bruyères
Des bambins en petits chariots
Traînés par leurs bons pères;
Poursuivant son plan
Près de la maman,
Un galant très affable
Arrange l'écot,
Solde le fricot
Et fait dresser la table.

Partout le vin coule à grands flots,
Dans tous les coins on chante;
La gaité frappe les échos
De sa clameur bruyante.
Parfois des sandis,
Aigrefins hardis,

Filent sans payer maille;
On crie : Au voleur !
Au guet !... le buveur
Crie : A moi la muraille !

A la guinguette on est d'accord,
On se réconcilie ;
Si l'épouse avait quelque tort,
Le bon époux l'oublie.
A table on se met,
Baiser se permet
Au dîner de campagne ;
L'hymen, au retour,
Cajole l'amour,
Et la patrie y gagne.

Souverains, préfets, députés,
Conservez les guinguettes ;
Ministres, pour vos sûretés,
Créez force guinguettes ;
Contre les Etats
On ne s'arme pas
Quand on est aux guinguettes ;
On y chantera ;
Par suite on païra
Le budget et vos dettes.

COUPLETS

Chantés le 1^{er} avril, au dîner de réunion qu'une société joyeuse
avait établie pour chaque premier des mois de l'année.

AIR : Frère Jean à la cuisine.

Voici l'heureux mois où Flore
Voit s'entr'ouvrir⁽¹⁾ le bouton,
Où, plus brillante, l'aurore
Quitte plus matin Titon ;
Où le blond
Apollon
D'un rayon ouvre la nue ;
Où Vénus à demi nue
Ouvre son cœur... Ouvrons donc,

Ouvrons donc notre conclave ;
Amis, pour nous réjouir,

(1) Le nom du mois d'avril dérivant du verbe latin *aperire*,
qui signifie en français *ouvrir*, on doit pardonner à l'auteur d'a-
voir employé fréquemment ce verbe dans ces légers couplets.

Ouvrons le buffet, la cave,
Et buvons sec, pour ouvrir
 Au désir,
 Au plaisir
Le cœur de notre bergère,
Et l'oreille qui, j'espère,
S'ouvrira pour nous ouïr.

Ouvrons *la Gastronomie* ;
Ce livre sans vanité
A l'auteur, je le parie,
Vaudra l'immortalité,
 Qui des thés
 Adoptés
Proscrivant le fade usage,
Ressuscite en homme sage
Nos vieux soupers si vantés.

N'apportant pour tout bagage
Que bons mots, surtout vieux vin,
Deux seuls dieux, pas davantage,
Sont admis à ce festin :
 C'est Comus,
 C'est Bacchus.
Ouvrons-leur donc notre porte ;
Mais enfermons-les de sorte
Que tous deux ne sortent plus.

Alors nous ferons connaître
L'opinion des buveurs;
Nous offrirons au grand-maître
Nos vœux, nos chants et nos cœurs.
 Point menteurs,
 Point frondeurs,
Nous ferons des vœux sincères
Pour voir, ainsi que nos verres,
La paix rapprocher les cœurs.

COUPLETS

Adressés à madame la comtesse de R**, le jour
de la Saint-Pierre, son patron.

AIR de la ronde d'Ovinska.

Pour patron l'on vous donna Pierre ;
Nos cœurs sont tous dans le secret ;
Pour bâtir mon premier couplet
Ce sera la première pierre.

Plaçons le saint
Dans un refrain ;
Mais qu'il soit placé de manière
Que le censeur
Avec humeur
Ne puisse me jeter la pierre.

Femme, pour être bonne épouse,
A Pierrette doit ressembler ;
Sur elle doit se modeler

Mère de ses devoirs jalouse.
Douce leçons,
Avis très bons,
Doublent de charmes dans sa bouche;
Et du bonheur
Son intérieur
Peut offrir la pierre de touche.

Par sa vertu toujours égale
Elle en impose aux cœurs méchants
Qui n'ont chez elle en aucun temps
Trouvé la pierre de scandale.
L'Hymen la vit
Et la choisit
Pour sa pierre fondamentale.
Soyons d'accord;
Pareil trésor
Est la pierre philosophale.

Du temple la première pierre,
Qui la plaça? Ce fut, dit-on,
L'apôtre qu'elle a pour patron;
Il la nomma pierre angulaire.
Tout comme lui,
R*** a bâti,
Mais avec goût, avec entente;
Quatre minois,

Qu'ici je vois,
Pour l'hymen sont pierres d'attente.

Aux habitants du voisinage
Ce jour deviendra précieux ;
Ils viendront en foule en ces lieux
Tous les ans offrir leur hommage.

Chacun ici
Est un ami ;
A la fêter le cœur aspire ;
Elle est vraiment
Pierre d'aimant,
Car vers elle tout nous attire.

* LES LANGUES.

Ce mot m'était échu au tirage de notre réunion chantante,
chez mon ami de V***.

AIR : Tous les bourgeois de Chartres.

Il faut chanter la langue,
Le plus beau don du ciel,
Et pleurer sur la langue,
Don parfois bien cruel.

Quelle charge pour moi ! mettre en chanson les langues !

Le destin, je crois, s'est mépris ;
Sans doute à Babel il a pris
Ce chien de mot *les langues*.

Hélas ! ce sont les langues
Qui causent nos malheurs !
Je le juge aux harangues
De certains orateurs.

Nous avons pour le bien si peu de bonnes langues !
Et, par un hasard trop fatal,

C'est celui-là qui fait le mal
Qui sait toutes les langues.

Loin de mordre ma langue
Quand tout va de travers,
Avec humeur ma langue
Gourmande l'univers.

N'aurons-nous donc jamais même cœur, même langue,
Pour nous passer de députés
Et de novateurs entêtés
Qui mutilent la langue?

Politique a sa langue
Ainsi que les amours;
La raison a sa langue,
Mais qui n'a pas grand cours!
Qui sait mieux ici-bas profiter de sa langue?
Ce sont, je pense, nos Laïs;
Pour elles l'or en tout pays
Est le fonds de la langue.

Sans apprendre la langue
Du pays qu'il veut voir,
A ses mœurs, à sa langue
Fidèle par devoir,
Un aimable Français dédaigne une autre langue;
Le sexe partout le comprend;

Le coup d'œil d'un homme charmant
Dit ce que tait la langue.

Pour mieux chanter les langues
J'aurais eu grand besoin
De l'heureux don des langues
Du confrère Bourgoïn¹.

J'attends de nos amis grâce pour tant de langues;
Car je sais qu'en cette maison
Il n'est, pour blâmer ma chanson,
Pas de mauvaises langues.

(1) M. Bourgoïn, qui était membre de notre société chantante, était à cette époque ambassadeur en Suède et parlait supérieurement l'allemand, l'anglais, l'italien et le suédois.

HIVER DE 1828.

La température était si douce le 2 décembre que je composai le couplet qui va suivre, ayant ma fenêtre ouverte et par un soleil magnifique.

AIR de Marlborough s'en va-t-en guerre.

Quoi! verrai-je en décembre
Revenir le mois de septembre?
Je ne sais dans ma chambre
Pourquoi j'ai fait du feu;
Au moins, j'en dois l'aveu,
Il flambe, mais bien peu;
Car ce mois de décembre
Est tout aussi chaud que septembre;
Le soleil dans ma chambre
Cuirait un pot-au-feu.
Je me crois en ces lieux
Où l'astre radieux
Fait pousser le gingembre
Et d'où nous vient le sucre et l'ambre,

Et qu'un nouveau Sicambre¹
Gouverne en boute-feu.
Puis-je espérer, grand Dieu !
De rajeunir un peu ?
Et qu'au mois de décembre,
Quand mon cœur vieillit et se cambre,
Du Parlement vieux membre,
Bien mort, j'en fais l'aveu,
Chez moi renaisse un peu
Cette ardeur et ce feu,
Comme au mois de septembre²,
Quand en simple robe de chambre
J'allais voir dans sa chambre
Mon amante à l'œil bleu,
Qui, partageant mon feu,
S'écriait au doux jeu :
« De la Trois³ jeune membre,
« Tu vaux bien ceux de la Grand'chambre !
« En janvier, en décembre,
« Soyons heureux
« Tous deux ! »
Hélas ! stériles vœux !
Je suis devenu vieux !

(1) Bolivar, qui a fait insurger le Mexique.

(2) En 1775.

(3) Je venais d'être admis à la troisième Chambre des enquêtes du Parlement de Paris ; j'avais alors dix-huit ans.

Dans ma robe de chambre,
En janvier, avril et décembre,
Comme ce duc à l'ambre¹,
J'ai dit au jeune dieu
Adieu!

(1) Le maréchal de Richelieu, qui avait contracté l'usage de l'ambre et du musc, ce qui lui valut certain quatrain fort piquant de Voltaire.

* QUEL CONTE!

Ce mot m'était échu au tirage de notre société chantante,
chez M. de V***.

AIR : Nous nous marierons dimanche.

Dire un Gascon franc,
Un Juif obligeant,
Je dis franchement :
 Quel conte!
Le cœur de Fanni
N'a jamais faibli;
In petto je di :
 Quel conte!
Sur l'opéra
De mons Porta ¹,
 Qu'on monte,
Pour tous les frais

(1) Porta, auteur de la partition de *Céphale et Procris*, sur lequel on fit cette chanson :

« Porte ailleurs ta musique,
 « Porta,
« Porte ailleurs ta musique. »

Sur le succès
L'on compte;
Mais un homme instruit
Au foyer me dit:
Qu'est-ce que ce bruit?
Un conte.

Un poste est vacant,
Fijeac y prétend;
Sur son ascendant
Il compte;
Il a pour appui
Un grand d'aujourd'hui;
Sur le sexe aussi
Il compte.
On va nommer;
Sans s'alarmer
Il conte
A tout venant
Qu'au plus haut rang
Il monte!
Le poste est donné;
Fijeac éloigné
Dit, tout étonné:
Quel conte!

Un provincial
Bien sentimental,

Venant de Laval,
Affronte
L'hymen, les écarts
Et certains hasards;
Un chef de hussards
Lui conte
Que son Agnès,
Au teint si frais,
Trop prompte,
Voulant saisir
Sur le plaisir
A-compte,
A fait un enfant;
L'époux confiant
Lui dit froidement :
Quel conte !

Pour chasser bien loin
La peine et le soin,
Disons sur tout point :
Quel conte !
Croyons que le mal
Dans ce bas local
N'est rien au total
Qu'un conte.
Sachons jouir
De maint plaisir
Sans compte ;

Qu'est-ce vieillir,
Souffrir, mourir?...
Un conte!
L'immortalité
Pour l'éternité
Étant vérité,
J'y compte.

COUPLETS

CHANTÉS A UNE NOCE VILLAGEOISE,

EN JUILLET 1831.

AIR : Quand les bœufs vont deux à deux.

« Quand les bœufs vont deux à deux,
« Le labourage en va mieux. »

La devise de Sedaine
En ce beau jour est la mienne ;
Oui, je crois, pour être heureux,
Qu'il faut toujours en ménage
Du précepte faire usage
Et dire entre quatre-z-yeux :
Eh zig et zag ! et flic et floc !
Eh flic et zog !
Lorsque l'on travaille à deux
En ménage tout va mieux.

Je vois même qu'en musique
Le précepte se pratique,
Quand l'habile violonneux
Qui dirige la figure,
Afin qu'on parte en mesure,
Crie à tous : En avant deux!...
Eh zig et zag! et flic et floc!
Eh flic et zog!
Ça prouve que c'est à deux
Qu'ici-bas tout va bien mieux.

Quand le maître de la terre
Plaçait notre premier père
Au séjour des bienheureux,
Jeunes époux, il me semble
Qu'ils chantaient souvent ensemble
Ce petit refrain joyeux :
Eh zig et zag! et flic et floc!
Eh flic et zog!
Car ce monde si nombreux
Ne fut commencé qu'à deux.

D'hier unis dans le temple,
Suivez le meilleur exemple,
Imitez vos bons aïeux ;
On perd du monde à la guerre,
Il faut repeupler la terre ;

Chantez nuit et jour tous deux :
Eh zig et zag ! et flic et floc !
Eh flic et zog !
Et je dis, prophète heureux,
Vos fils vaudront leurs aïeux.

COUPLETS

ADRESSÉS A MADAME LA COMTESSE DE MONTHIERS,

LE JOUR DE LA FÊTE DES SAINTS ANGES ,
QUE SON PARRAIN LUI AVAIT DONNÉS POUR PATRONS.

AIR : Une fille est un oiseau.

Pour célébrer le retour
D'une précieuse fête,
Ma muse, franche interprète,
Doit me servir en ce jour ;
Sa tâche est peu difficile,
Car aux champs comme à la ville,
Le cœur, à mes vœux docile,
M'inspirera jusqu'au bout ;
Il faut si peu de louanges
Pour bien célébrer les *anges* ;
Ce mot suffit et dit tout.

Vous donc que je veux chanter
Avec le feu du jeune âge,

Agnès, quittez votre ouvrage
Un moment pour m'écouter;
Mais par où commencerai-je?
L'embarras du choix m'assiège;
Usons donc du privilège
De citer ce qui séduit,
Surtout cet œil noir, étrange,
Qui n'est pas trop l'œil d'un ange,
Mais d'un démon plein d'esprit.

Je vais, fidèle chanteur,
Laisant ce malin visage,
M'arrêter, suivant l'usage,
Sur les qualités du cœur;
Il est bon, j'en ai la preuve,
Car plus d'une pauvre veuve
En a souvent fait l'épreuve;
Maint indigent bien payé,
Reconnaissant, chose étrange!
La quittant, dit : « C'est un ange !
« Car de nous elle a pitié. »

Que dire de ses talents?
Muse, viens donc à mon aide,
Car je sais qu'elle en possède
Et même de très brillants;
Jugeant comme La Bruyère,
Parlant comme Deshoulière,

Dessinait comme Tenière,
Un croquis même est soigné!
Enfin sachez que mon ange,
En tout digne de louange,
Ecrit comme Sévigné.

* OCTOBRE.

Ce mot m'était échu à l'une de nos réunions chantantes.

AIR: Mon père était pot.

Qui peut donc causer en ce jour
Ces chants, ces ris étranges?
D'un mois chéri c'est le retour,
C'est le mois des vendanges!
Je vois des coteaux
Descendre à grands flots
Une troupe en goguette,
Au pressoir voisin
Portant du raisin
L'abondante cueillette.

Sur un char je vois Alexis
Tout barbouillé de lie,
Entouré de cinquante amis
Conduits par la folie ;

Un vieillard bien rond,
Vidant un flacon,
Suit la troupe avec peine;
Et le vendangeur
Qui répète en chœur :
Vive papa Silène !

La gaîté trouble les cerveaux
Des filles chancelantes;
Momus au bruit de ses grelots
Les transforme en bacchantes.
Découvrant leur sein,
A l'œil, à la main
Leur délire en inspire;
Contre leur raison,
Dans cette saison
C'est Bacchus qui conspire.

Ce n'est plus sur le cristal pur
D'un ruisseau bien limpide
Que de l'amant le coup d'œil sûr
Fixe un minois timide;
C'est dans le doux jus
Du divin Bacchus
Que le couple se mire;
La tête faiblit,

Le cœur s'adoucit
Et la sagesse expire.

Depuis le matin jusqu'au soir
C'est une longue orgie;
Dans tous les recoins du pressoir.
Le plaisir sacrifie;
Malgré la maman,
Bravant le cancan,
La fillette s'échappe;
Le pampre est le lit,
La belle fléchit,
Tombe et mord à la grappe.

On ne sort plus qu'en chancelant
De cet immense foudre¹
Où le raisin en le foulant
Frappe comme la foudre.
En dépit d'un bras,
Combien de faux pas!
Le terrain n'est que buttes;
Et le couple gris
Arrive au logis,
Mais après bien des chutes.

(1) On appelle foudre la cuve où l'on foule le raisin.

Mois des plaisirs et des bons vins,
Octobre, je t'honore;
Par toi s'animent nos festins,
Par toi l'on rit encore;
Juin donne des lis,
Août des épis,
Et septembre la poire;
Octobre fait mieux,
Ce mois précieux
Nous donne de quoi boire.

* LA PARESSE.

Ce mot m'était échu à notre réunion chantante, chez M. de V***.

AIR : Paris est un séjour charmant (de Panard).

Dans un manoir de la cité,
De la liberté
Doux asile,
Réunissant également
Un peu d'agrément
A l'utile,
Croit-on qu'honneurs, besoins,
Soins,
Apothéose,
M'occupent pour mon nom?
Non !
Je m'y repose.

La nuit, dans les bras du sommeil,
Filant mon réveil,

Un doux songe
Berce bien doucement mon cœur
Par l'aimable erreur
Du mensonge;
Parfois rêve charmant
Ment
S'il nous abuse;
En rêvant je me croi
Roï;
Cela m'amuse.

C'est à tort que l'on m'a prêché
Comme un grand péché
La paresse;
Je ris de ce sévère arrêt;
Bien plus, j'en ai fait
Ma maîtresse.
Mon teint est, sans nul frais,
Frais;
Rien ne m'altère;
J'attends les accidents
Dans
Une bergère.

Désirant se faire honorer,
Et, pour figurer
Dans l'histoire,

Je vois les hommes, grands enfants,
Courir en tous sens
Pour la gloire;
Qu'ils sont dans leurs assauts
Sots!
Chétive espèce,
Adopte mon avis,
Vis
Pour la paresse.

Par la franche amitié liés,
Du monde oubliés,
Chers confrères,
Ici, pour chanter réunis,
Vivons tous unis
Comme frères;
Faisons, auteurs prudents,
Dans
Joyeux délire,
Pendant cinquante hivers,
Vers
Qu'on puisse lire.

* TOUJOURS.

Ce mot m'était échu dans la même société chantante.

AIR du vaudeville du Jokei (d'Hoffman).

Quel mot me tombe sous la main !
Toujours! d'honneur ! il m'humilie ;
Moi, sur la terre, pauvre humain,
Traversant à peine la vie,
Chanter ce mot si solennel,
Ce toujours qui n'aura point d'âge !
Ma foi ! c'était à l'Eternel
Qu'il devait tomber en partage.

Toujours est le mot de l'amant,
Toujours est le mot d'une belle ;
L'amant sera toujours constant,
Une amante toujours fidèle ;
Mais le serment est oublié ;
Avec le bonheur il s'envole.

Toujours ne sied qu'à l'amitié
Qui promet et qui tient parole.

« Moi, toujours je dois réussir ! »
S'écrie un auteur dramatique ;
« Je suis toujours sûr de guérir, »
Dit au malade un empirique.
Le pauvre auteur s'est abusé ;
On le joue, on le siffle, il tombe ;
Le pauvre malade épuisé
Va pour toujours gagner la tombe.

Mais non, aimable mot toujours,
Sur certain point je suis sincère ;
Quoique effacé par les amours,
Reste dans mon dictionnaire !
Je veux, comme en mes plus beaux jours,
Charmer l'automne de ma vie ;
Je sens que j'aimerai toujours
Polymnie, Euterpe et Thalie.

COUPLETS

Composés pour la fête de ma femme, en 1802.

AIR : Vaudeville de Jean Monet.

C'est le beau jour d'une fête
Que je chante tous les ans;
Viens, joyeuse muse, apprête
Et ton luth et tes accents;
 Entre amants,
 En tout temps,
Un hommage se répète,
Et leur lyre est toujours prête,
En hiver comme au printemps.

Je sais que, moins éclatante,
Ma voix n'a plus de fraîcheur,
Ni la cadence brillante
D'un galant dans la vigueur;

Mais le cœur,
Plein d'ardeur,
Avec vieille voix s'ajuste,
Et l'on chante toujours juste
Quand on chante son bonheur.

Quelquefois j'ai fait des pièces;
Le public, en me jugeant,
Ne m'a point joué de pièces,
Et pour moi fut indulgent;
Si pourtant,
Moins content,
Il emporte un jour la pièce,
J'ai dans *Claudine*¹ une pièce
Qui brave le plus méchant.

Si quelque léger nuage
Vient se glisser par hasard
Au sein de notre ménage,
On le voit à peine, il part;
C'est l'éclair
Qui fend l'air;
C'est le vent léger qui passe,
Des flots ridant la surface
Sans que le fond soit moins clair.

(1) Saint Claude était le patron de ma femme.

Il est un dieu très volage,
Portant ailes et carquois,
Qui souvent dans un ménage
N'est en tiers qu'au premier mois ;
 Mais chez nous,
 Vieux époux,
De ce dieu des infidèles
L'amitié brûle les ailes ;
Chers maris, imitez-nous.

A Claudine, dès l'enfance,
Mes parents m'avaient promis ¹ ;
Encor dans l'adolescence
Tous deux nous étions unis.
 Nœuds charmants,
 Oui, le temps
N'affaiblit pas la tendresse,
Et j'aime dans ma vieillesse
Claudine comme à vingt ans.

(1) Mon père et celui de mademoiselle Mandat avaient arrangé mon mariage avec cette charmante personne ; elle n'avait alors que quatre ans, et moi j'en avais dix. Nous avons eu le bonheur de renouveler notre cinquantaine en 1827.

ÉPITRES.

✱

ÉPITRE

SUR LA MORT DU DOCTEUR ANDRI,

MEMBRE DE LA FACULTÉ ROYALE DE MÉDECINE.

Vous tous, livrés à l'art qui conserve la vie,
Élèves d'Esculape et que protège Hygie,
Partagez de nos cœurs les regrets superflus,
Pleurez le bon Andri; votre guide n'est plus!
Cet ami des humains, qu'il appelait ses frères,
Qui fut si justement chéri par ses confrères;
Qui, du jeune aspirant dirigeant les essais,
D'avance jouissait de ses premiers succès,
Et lui-même daignait, sur les bancs de l'école,
De sa gloire à venir assurer l'auréole;
Du malade souffrant qui l'appelait à lui
Dès ce jour devenait le plus fidèle ami;
Pour saisir le moyen de hâter une cure,
Étudiait le mal, en scrutait la nature
Et dont le coup d'œil juste et prompt tout à la fois

Suppléait aux aveux d'une mourante voix;
La mort nous l'a ravi, l'humanité le pleure;
De cris et de sanglots retentit sa demeure;
Et le riche et le pauvre, autour de son cercueil,
Semblent de ses parents partager le long deuil.

Moi, qui fus très souvent le témoin de son zèle,
De cette humanité, sa compagne fidèle,
Et de ce tact exquis dont il était pourvu,
Sans être louangeur je dis ce que j'ai vu.
Lorsque, sollicité par le cœur d'une mère,
Elle eut recours à lui dans sa douleur amère,
Il rassurait toujours le malade inquiet;
Prévoyant le danger, mais prudent et discret,
Pour calmer sa frayeur il donnait par avance
L'espoir, toujours si doux, de la convalescence!
J'aime en un médecin ce rare talent-là;
Il est bien précieux! car il guérit déjà.
Alors, pour dissiper ces trop lugubres songes
Que l'homme bien portant peut traiter de mensonges,
Cet aimable docteur, gai, parfois éloquent,
Savait, avec esprit, narrer un trait piquant;
Son art de raconter, de peindre, de décrire,
Sur la bouche livide appelait le sourire,
De l'homme qui souffrait savait calmer l'humeur,
Et lui faisait alors oublier sa douleur.

Hélas! ce digne ami vient de quitter la terre,

Après avoir fourni la plus longue carrière,
Que le ciel aurait dû prolonger plus encor.
La vertu doit vieillir de même que Nestor!

Qui ne s'apercevra bientôt de son absence?
Ses parents, ses amis, et surtout l'indigence
Qu'en écoutant son cœur il allait secourir,
Où que dans sa maison on voyait accourir
Pour recevoir de lui des conseils salutaires.
Je voyais des enfants amenés par leurs mères,
Dont l'entier dénûment attristait les regards.
Des épouses en pleurs conduisaient des vieillards;
Des filles, retraçant cette tendre Antigone
Guidant son père aveugle et chassé de son trône.
Les pauvres étaient-ils trop faibles pour marcher;
Andri, seul, sans témoin, sortait pour les chercher,
Gravissant sous les toits, où, sur la paille humide,
Le gisant accablé, faible, déjà livide,
Appelait à grands cris, vaincu par la douleur,
La mort que sans frémir invoque le malheur.

Mais tout manque à la fois à la triste indigence;
Pour solder des secours il faut un peu d'aisance,
Car il faut vous payer... « végétaux précieux,
« Pourguérir les humains nés du souffle des dieux¹, »
Ces topiques qu'Hermès et notre pharmacie

(1) Ces vers sont de Ducis, dans sa tragédie du *Roi Lèar*.

Ont perfectionnés pour nous rendre la vie.
Pour un modeste looch on a besoin d'argent;
L'or souvent, pour guérir, est un remède urgent;
Andri le prodiguait; toujours avec mystère
La pièce d'or tombait dans l'humble pot de terre;
De ce don généreux, fait alors sans témoin,
On devinait l'auteur, mais quand il était loin;
Connu des malheureux, ah ! leur reconnaissance
Jugeait de quelle main partait la bienfaisance.

Tel fut, dans la cité, cet homme vertueux,
Qui du bien qu'il a fait est payé dans les cieux;
Sans luxe, sans éclat, sans pompe funéraire,
Ses amis ont livré sa dépouille à la terre;
Des pleurs seuls ont couvert le modeste cercueil
Du savant qui toujours fut simple, sans orgueil;
Point de ces longs discours qu'en ce siècle où nous sommes
On prodigue à des nains cités pour des grands hommes,
Qui, certes, n'ont pas fait ici-bas tout le bien
Qu'a fait le bon Andri, dont on ne saura rien;
Car il a défendu l'éloge qu'à la tombe
On donne avec emphase au puissant qui succombe.
Le sage a dédaigné ce fastueux honneur,
Ces discours impromptus, mais toujours faits d'avance.
Qui donc remplacera ce tribut d'éloquence?
Le silence de la douleur.

ÉPITRE

A LA PROVIDENCE.

Grates tibi persolvimus.

Hymne des Complies.

D'un huit et d'un zéro ma carrière suivie
M'annonce que bientôt je dois quitter la vie ;
Pour n'être point taxé du défaut d'être ingrat,
De l'estime des miens faisant un grand état,
Protégé par le Ciel et par sa Providence,
Je veux donner l'essor à ma reconnaissance,
Et, dans mes faibles vers, par le cœur seul tracés,
Prouver qu'avec bonheur mes jours se sont passés !

Je n'avais que deux ans, je commençais à naître,
Du monde j'étais près, hélas ! de disparaître ;
Car un mal dévorant, qui couvait dans mon sein,
A mes dignes parents faisait prévoir ma fin ;

Mais un vieux serviteur, estimé de mon père,
Malgré le médecin de mon salut espère,
Reste auprès de mon lit, passe les nuits, les jours,
Et pour me conserver prodigue ses secours.
Grâce à ses soins touchants je renais à la vie,
A la faux de la mort mon enfance est ravie,
Et quinze jours après, debout, ferme, bien sain,
Pour humer le bon air je vais à Saint-Germain,
Et là, dans la forêt (alors elle était belle!)
Je recouvre bientôt une vigueur nouvelle.

Je comptais mes huit ans; mon père, homme savant,
Me conduit au collège où j'entre tristement,
Pleurant d'abandonner les foyers domestiques.
Ces premiers jours d'exil pour moi furent critiques!
Et bientôt j'éprouvai ce mal contagieux
Dont l'approche est funeste et l'aspect odieux,
Qui, fatal à l'enfant, chez le vieillard s'irrite,
Et que, fuyant toujours, rarement l'homme évite,
Ce mal qu'on a grand tort de laisser arriver,
Ce mal que l'on se donne¹ afin de le braver.

Pour la seconde fois je renais à la vie!
Mon père me ramène à ma mère ravie,
Et, me livrant aux soins d'un digne précepteur,

(1) Le docteur Sulton, Anglais, est le premier qui ait introduit l'inoculation en France.

Me garde à ma famille et me rend au bonheur.
J'avance avec succès dans les diverses classes ;
En six mois traversant avec fruit les plus basses,
Traduisant *Selectæ*, le *Phèdre*, et tous les ans
Composant des chansons pour fêter mes parents.
Adolescent enfin, indépendant et libre,
Je quitte les auteurs de la Grèce et du Tibre,
Et, lancé dans le monde, ardent pour le plaisir,
Je n'ai que l'embarras de savoir le choisir.

Comme l'adolescent que peint si bien Horace¹,
Je suis fou de chevaux, je ne rêve que chasse.
Avec quelques amis, dans un char élégant,
Je vais, pendant trois jours, me montrer à Longchamp,
Certain que mon coursier doit attirer la vue.
Au mois de mai je cours paraître à la revue,
Dans cette vaste plaine où je vois, tour à tour,
Défiler les héros payés cinq sous par jour.

Pour comble de bonheur, un solide héritage
Par la mort d'un parent me revient sans partage.
Je possède un château, belle ferme, où je vois
Deux fois sept beaux chevaux qui s'offrent à mon choix.
Je veux incognito juger de leur vitesse ;

(1) *Imberbis juvenis, tandem custode remoto,
Gaudet equis...*

HORACE, Art poétique.

Le jour paraît à peine; alors, avec adresse,
Sans rien dire à personne, ardent et hasardeux,
A mon cabriolet, seul, j'en attelle deux.
De la ferme sans bruit je cours ouvrir les portes;
Je fais incognito l'essai des bottes fortes.
La cravache à la main, je m'élançe en deux sauts
Sur le plus pétulant de ces jolis chevaux.
Mais, nouvel Hippolyte, au milieu de la plaine
Je ne peux les guider; leur vive ardeur m'entraîne.
Au laboureur, de loin, ma frayeur a recours;
Il quitte sa charrue, il vole à mon secours;
Et ce bon paysan, postillon plus habile,
Conduit paisiblement mon char au domicile,
Où, rendant grâce au ciel d'être par lui sauvé,
Je rentre quand personne encor n'était levé.

Mon cocher, le matin, vient, selon son usage,
Pour panser ses chevaux; il en voit deux en nage
Ne pouvant revenir de son étonnement,
Il vient me raconter ce brusque événement.
Moi, de mentir un peu sans me faire scrupule;
Je lui dis en riant que c'est la canicule!...
Mais, plus malin que moi, je vois qu'il n'en croit rien,
Et je fuis pour ne pas prolonger l'entretien.

Dans ma ferme, le soir, en faisant ma revue,
La porte peu d'aplomb soudain frappe ma vue;
Je vais pour la fermer; s'ébranlant sur ses gonds,

Je m'esquive... elle allait tomber sur mes talons.
Sans la protection de cette Providence
Qui prend soin de mes jours depuis ma tendre enfance,
J'étais écrasé net. Ah ! que du fond du cœur
Je rendis grâce alors au Dieu conservateur !

L'hiver me rappelait dans cette capitale
Qui pour le souverain fut depuis bien fatale ;
Mais on ne connaissait alors que le plaisir,
Et le but général était de le saisir.
De mon cœur, mal instruit du vœu de la nature,
Dans le jour, dans la nuit, un indiscret murmure
Parlait bien vivement à mes sens agités ;
Avec émotion je voyais des beautés ;
A l'Opéra surtout, la jeune bayadère
Inspirait à mon cœur un désir téméraire.

A la belle Laïs, ardent, brûlant d'amour,
Au bal de l'Opéra j'ose faire ma cour ;
On daigne m'écouter. Dans son boudoir magique
Enfin j'ose risquer un début bien critique.
Aux faveurs quelquefois succèdent les soupirs ;
Par bonheur je n'eus point à pleurer mes plaisirs.

Je comptais dix-huit ans, et ma prudente mère
Me pressa de remplir le vœu de feu mon père.
D'un respectable corps il était magistrat ;
Ma raison sans regret choisit ce noble état.

Quoiqu'un grave devoir effrayât mon jeune âge,
Pour bien m'y dévouer je m'armai de courage,
Joignant au Parlement, en ce nouveau lien,
A l'honneur de juger le soin de juger bien.
J'éprouvai sur les lys bien douce jouissance :
De Louise Salmon¹ je sauvai l'innocence;
Sa candeur fit sur moi plus que les grands discours.
Ce jour fut, j'en conviens, le plus beau de mes jours!

La révolution, de tant de maux suivie,
Me força de changer trop tôt mon plan de vie ;
Le corps dont j'étais membre étant réduit à rien
Par un code nouveau, moi, simple citoyen,
Philosophiquement, ainsi que ma compagne,
Je sentis naître en moi l'amour de la campagne.
Des troubles renaissants chaque jour effrayé,
Le séduisant Paris par moi fut oublié.
Aspirant désormais à des jours plus prospères,
Je me réfugiai sous le toit de mes pères.
Mon très faible Apollon à Thalie eut recours,
Euterpe me servit et vint à mon secours.
Dès mes plus jeunes ans de la scène idolâtre,
Je lançai mes essais sur un double théâtre.
Sur l'un des deux² je fus de ma chute étourdi;

(1) Louise Salmon, condamnée à mort par le Parlement de Rouen, et qui fut acquittée à l'unanimité par celui de Paris.

(2) Au théâtre du Vaudeville; la pièce avait pour titre *la Partie d'ânes*.

Sur l'autre¹, plus heureux, je fus très applaudi.
J'étais loin de Paris, par crainte ou par prudence;
Du succès un journal me donna connaissance;
Car à vivre en reclus j'étais déterminé.
Pour jouir d'un succès à Paris ramené,
J'y passai quelque temps; mais des scènes barbares
Me firent promptement rejoindre mes dieux Lares;
Et quand Paris en pleurs n'était qu'un grand cercueil,
Dans la paix de mes bois je promenais mon deuil.
Protégé par le Ciel plus que par la fortune,
Je devins citoyen dans une humble commune,
Dont, assurés en moi d'avoir un bon ami,
Aucun des habitants ne fut mon ennemi.
Nul ne me dénonça; caché dans ma retraite,
Enfin j'eus le bonheur de conserver ma tête.
Ah! si l'ambition, plus tard, m'avait tenté!
Mon collège² voulait me nommer député.
Mais d'un si grand honneur ne me jugeant pas digne,
Comme le villageois qui cultive sa vigne,
Je n'ai pris d'autre soin, du monde retiré,
Que de rester obscur et de vivre ignoré.
A R*** ce plan paraissait si plausible
Qu'il me donna le nom de *citoyen paisible*,
Epithète flatteuse et gage de bonheur.
D'être maire, plus tard, on m'accorda l'honneur.

(1) A l'Opéra-Comique, où je donnai *Paul et Virginie* en 1791.

(2) On daigna me donner quelques voix au collège électoral de mon département en 1815.

Ainsi, tranquillement, j'ai traversé la vie,
Sans appeler sur moi la haine ni l'envie,
Et je peux bien, je crois, de la Parque oublié,
Dire que mon destin fut privilégié.

Je devais à la Providence
Cet hommage bien doux de la reconnaissance.

Calme dans mon opinion,
J'ai vu, dès son début, la révolution;
L'unique vœu qu'ici je trace,
C'est, approchant de mon déclin,
Que le ciel protecteur me fasse encor la grâce
De vieillir pour en voir la fin.

ÉPITRE

D'UN VIEILLARD,

A l'occasion d'une réunion dansante qui avait été organisée par
MM. de M*** et Armand de F***, dans un hôtel de la
Place-Royale au Marais, en 1804.

Vous vous ranimez donc pour moi,
Sage quartier, paisible asile,
Que la vertu, les mœurs, l'antique bonne foi
Avaient jadis choisi pour domicile;
Heureux Marais, qu'autrefois *Sévigné*¹
Parait de son esprit autant que de ses graces,
Où *Ninon*² fixa sur ses traces
Un *héros*³, des amis, et l'Amour étonné
De voir même dans sa vieillesse

(1) Madame de Sévigné occupait l'hôtel Carnavalet, rue Culture-Sainte-Catherine.

(2) Ninon logeait rue des Tournelles.

(3) Le grand Condé.

Son beau front encor couronné
Des myrtes faits pour sa jeunesse.
O gothique Marais, à mon cœur toujours cher !
Car dans ton sein j'ai passé mon enfance,
Aux jours de deuil qui couvrirent la France
Hélas ! que je t'ai vu désert !
Une liberté, très profane,
Altéra comme ailleurs tes antiques vertus ;
Les opulents étaient exclus,
Et le rentier, bien diaphane ,
Se promenait en regrettant son bien
Sous les vastes arceaux de la Place-Royale,
Digérant sans effort, car il ne mangeait rien :
Régime assez commun de l'époque fatale.
Mais un règne plus doux rappelant les plaisirs,
Le gouvernement débonnaire
Nous rendit nos heureux loisirs
Et la gaîté, pour nous si nécessaire ;
On vit les spectacles s'ouvrir,
Momus vers Paris accourir.
On vit renaître l'abondance,
On rétablit enfin la danse,
Aussi chère à tous les Français
Que les pompons et les hochets
Le sont aux belles, à l'enfance.
Cette place où, jadis, logeaient
Rohan et Richelieu, ce Chabot dit le Brave,
Thiboutot, du bon ton esclave

Et tant de beaux-esprits que mes aïeux citaient ;

Cette place, où le froid Louis treize

Figurait avec son cheval,

Vit éclore le premier bal

Où l'on pouvait danser à l'aise.

Ses directeurs n'avaient admis

Que le nombre juste d'amis

Pour former les joyeuses danses,

Et les innocentes beautés

N'abandonnaient ces salons enchantés

Qu'après huit ou dix contredanses.

Quand du départ l'heure sonnait,

Chaque Agnès, à son tour priée,

Ne remportait point le regret

D'avoir été sur son banc oubliée.

Le plaisir aime à voltiger :

C'est naturel, il a des ailes ;

De logis il voulut changer,

Mais sans pourtant changer de belles.

Il choisit un nouveau séjour,

Délaissant cette place antique

Où, lorsque l'on dansait jusqu'à l'aube du jour,

Ses calmes habitants maudissaient la musique,

Le bruit des chars et les cris des cochers,

Sur maintes places recherchés,

Malgré que l'attelage en soit très pacifique.

J'ai suivi ce cortège heureux

De beautés aimables, piquantes,

Que les jeunes danseurs emmenaient avec eux
En fredonnant ces airs joyeux
Et ces gavottes si chantantes.
Quoique fort vieux ils me faisaient accueil,
Chose rare à présent en France;
Qu'il fut doux pour moi le coup d'œil
De la première contredanse !
Je voyais à l'urbanité
S'allier discrète folie;
J'entendais la douce bonté
S'unir à l'aimable saillie;
Je voyais (et le fait peut bien être cité)
Ce qu'à présent on ne voit guère,
Les jeunes gens sauter avec gaité,
Et les danseuses fort légères
Ne point effaroucher les mères
Par cet abandon concerté,
Par ces coups d'œil lascifs, qu'enfin la volupté
Devrait laisser aux bayadères.
In petto cependant j'éprouvais un regret :
On dansait la *Chimène*¹, on dansait la *Chevreuse*;
Pas une belle, hélas ! se montrant généreuse,
Ne voulut essayer pour moi le menuet.
Mes vieux amis en vain joignaient leurs vœux aux nôtres
Pour obtenir qu'il nous fût octroyé...
On nous refusa sans pitié.

(1) Contredanse en vogue à cette époque.

J'en fais le sacrifice. Ah ! j'en ai fait tant d'autres !
Ce menuet, hélas ! il est proscrit,
Quoique Marcel ¹ lui trouvât tant d'esprit.
Jouissez, aimable jeunesse,
Des plaisirs qui sont faits pour vous ;
En vous voyant j'en éprouve un si doux
Aux derniers jours de ma vieillesse !
Je peux mourir avant de voir le beau printemps
Diaprer nos jardins de mille fleurs écloses,
Mais vous aurez du moins embelli mes vieux ans ;
Dans vos jeux, dans vos pas, et sur vos fronts charmants
J'aurai vu le plaisir, la décence et les roses.

(1) Marcel, célèbre danseur du dernier siècle.

A M. AMÉDÉE DE BEAUPLAN,

Auteur de la comédie du *Susceptible*, jouée en société.

J'ignorais, s'il faut vous le dire,
Votre double talent sur le sacré vallon,
Et que, favori d'Apollon,
Avec art vous saviez toucher la double lyre
Du dieu des vers et d'Amphyon.
Mais, ce soir, j'ai jugé qu'amant de Polymnie
Vous l'êtes encor de Thalie;
Que, non content de soupirer
Avec goût la tendre romance,
Vous savez, avec élégance,
Combiner une scène. Il faut vous déclarer
A vous, monsieur l'auteur du *Susceptible*,
Que mon amour-propre est terrible;
Que, poète pour mon malheur,
J'ai de tous mes pareils un peu la jalousie
Et parfois la mauvaise humeur.
On n'est point parfait dans la vie.
Il ne vous suffisait donc pas
D'entendre répéter vos touchantes romances
Par des femmes pleines d'appas?

Vous vous permettez la licence
D'envahir encor tous nos droits;
Vous voulez être Orphée et Molière à la fois?
Quoi! vous osez faire une comédie
Que, j'en conviens, je trouve fort jolie!
Oui, ma susceptibilité
Doit céder à la vérité;
Elle me coûte, cher confrère...
Laissez-nous libre la carrière...
Mais non, d'un vrai talent vous donnez le signal,
Et, quoique né fort susceptible,
J'éprouve qu'il m'est impossible
De vous regarder en rival.
Aux doux myrtes dont Polymnie
Orna votre front radieux,
Vous m'avez converti, je veux
Vous voir unir les lauriers de Thalie.
Si d'être un peu jaloux j'ai montré le défaut,
Votre succès change mon caractère,
Et, ma foi! nous perdrons trop
A vous voir désertier la scène de Molière.
Paraissez-y souvent avec succès;
Je me montrerai bon confrère
En vous applaudissant au Théâtre-Français.
J'abjure mon humeur et toute mon envie.
Vous séduisez, mon cœur se rend.
La fraternité du talent
Est la plus douce de la vie.

SUR UNE STATUE DE L'AMOUR

Que j'avais dans mon jardin en 1774.

J'aimais Zoé; sous l'épaisse verdure
J'allais offrir mon hommage à l'Amour.
Quand la nuit ramenait l'ombre sur la nature,
Je bénissais la fin du jour;
Notre temple était un bocage,
Les fleurs y naissaient sous nos pas;
Du dieu que je servais, mes yeux n'y voyaient pas
Sur un socle l'aimable image;
Ses feux étaient dans notre cœur.
Pourtant il est si doux de voir un dieu qu'on aime
Que, dans un accès de ferveur,
Sur un autel je plaçai son emblème,
Ne prévoyant point un malheur:
L'Amour n'était ni d'airain ni d'albâtre.
Croyant un immortel plein de solidité,
J'avais simplement acheté

L'image de l'Amour en plâtre.
Il résista tout un été;
Mais quand l'hiver et la froidure
Dans ce brillant Paris rappellent les plaisirs,
Abandonnant mes bois sans fleurs et sans verdure,
Zoé partit, sur l'aile des désirs.
Dans le tourbillon de la ville
Elle promena sa gaîté;
Son cœur naïf et trop docile,
Et sa jeunesse et sa beauté
Appelaient un amant; il vint, fut écouté.
Séduite enfin, Zoé facile
Me fit une infidélité.
Mai revint, je partis sans elle;
J'allai pleurer dans mon bosquet;
Mon cœur chagrin cependant espérait
Y trouver de l'Amour la statue encor belle.
Que l'on juge de ma douleur!
En vingt morceaux cette image si chère
Pendant la bise était tombée à terre;
Il n'en restait qu'une aile par malheur.
Je m'écriai, transporté de fureur :
« Fils de Vénus! j'ai connu ta puissance;
« Je renonce à toi pour toujours.
« Dans l'âge heureux de l'innocence,
« Quand un sentiment vrai, trompé par l'inconstance,
« Va répandre à jamais la douleur sur mes jours,
« Je rougirais de ma faiblesse

« Si ton image ornait ces lieux ;
« Cette vue à mon cœur rappellerait sans cesse
« Un objet qui m'est odieux.
« Il me reste un socle de pierre ;
« Il va servir à mes projets.
« Le Temps, de sa faux meurtrière,
« Ne me le détruira jamais. »
Soudain, brisant avec colère
Ces débris de l'Amour, tous ses membres épars,
Son arc, son carquois et ses dards,
Tout sous mes pieds fut réduit en poussière.
Le socle, ainsi purifié
Des débris d'un dieu que j'abhorre,
Devint l'autel de l'Amitié.
Il a trente ans, il dure encore.

L'ANE ET LE CHIEN.

FABLE.

Un âne, un jour, plaignait sa destinée,
Contait le mal qu'il avait à souffrir :
« Bien fatigué le long de la journée,
« A peine, hélas ! daigne-t-on me nourrir.
« Je porte à nos marchés le grain et la farine,
« Pour la maison le fourrage et le bois ;
« Mon dos souvent est courbé sous le poids,
« Et force coups tombent sur mon échine.
« A mon retour, sur le bord des fossés
« Il faut trouver ma nourriture ;
« On me prend tout mon temps, à peine en ai-je assez
« Pour pouvoir chercher ma pâture.
« — Et moi, reprit le chien, suis-je donc plus heureux ?
« Pendant la nuit dans votre cour je veille ;
« Tandis que mon maître sommeille,
« Il faut souffrir un froid affreux.

« Vient-il un loup près de la bergerie,
« A sa dent il faut m'exposer,
« Et je cours risque de la vie
« En essayant de le chasser.
« Suis-je pressé par la famine;
« Couché sur le fumier, il faut attendre en paix
« Les os, les restes des valets;
« Ne jamais approcher surtout de la cuisine,
« Car à l'instant tous les balais
« Sont empoignés pour frotter mon échine.
« — Oui, dit l'âne, il est vrai, tu peux te récrier,
« Mais à ta place, moi, j'en dirais moins peut-être;
« De ta peine on sait te payer,
« Et je t'ai vu souvent caressé par ton maître. »

L'ERREUR D'UN MOMENT.

1778.

Jusque dans la moindre chose
On voit ce qu'on aime, dit-on ;
C'est ce qu'assure une chanson,
Et la preuve ici je l'expose.

J'avais vingt ans, j'étais fort amoureux ;
Dans un billet fort pressant et bien tendre ,
Que j'avais fait porter à l'objet de mes feux,
Je la priais, sans trop me faire attendre,
Sachant loin mon rival jaloux,
De m'accorder chez elle un rendez-vous ,
J'attendais la réponse avec impatience.

On comblera mon espérance.
A travers mes carreaux, où mon œil s'arrêtait,
Je vois entrer un Savoyard discret.
Oh ! je paîrai noblement ce message,
L'amour est généreux, c'est alors son usage.

Le Mercure entre, il me rend un billet.
Je lui donne six francs, il sort très satisfait.

Répondre vite, c'est promettre;
D'elle je n'avais pas encor reçu de lettre;
Je baise le papier; j'arrache le cachet;
Je vois à la première ligne :

« Je vous attends chez moi ce soir. »

Ah ! m'écriai-je, on remplit mon espoir !
De cent baisers, oui, ce billet est digne !
Ce rendez-vous, on me l'accorde enfin !
Hélas ! c'était une erreur passagère.
De mon bonheur je vis bientôt la fin;
Le rendez-vous était... chez mon notaire.

LE CITOYEN PAISIBLE.

Mes amis, je suis roi dans cette belle France,
Non par droit de conquête et par droit de naissance.
De nombreux citoyens, en masse soulevés,
N'ont pas, pour me servir, employé des pavés ;
Dans la rue on n'a point formé des barricades,
On n'a point employé le canon, les bourrades.
C'est dans le temple saint que le peuple appelé
Pour prononcer son choix, par décret rassemblé,
A montré tout le calme et la belle harmonie
Que n'offre pas toujours certaine compagnie,
Qui, dans son intérêt discutant notre sort,
Présente trop souvent un honteux désaccord,
Où l'on entend gronder la phalange d'un centre
Que justement parfois on a nommé *le ventre*,
Et qu'on voit s'engraisser à doubler les impôts
Que du fisc altéré prélèvent les suppôts.
Chez moi, nul orateur dont le talent se monte
Sitôt que du trésor il reçoit un à-compte,
Ou qu'il a du ministre obtenu le brevet
Qui le nomme, ou son fils, magistrat ou préfet !
Tout plus loyalement marche dans mon royaume.

Qu'on dorme sous l'ardoise, ou bien sous l'humble chaume,
Par l'intérêt commun d'opinions unis,
Tous ne forment qu'un vœu, le bonheur du pays;
Aussi point de débats ni de projets sinistres.
Dans mes États pourtant je compte sept ministres,
Qui valent un peu mieux et sont plus délicats
Que certains, très connus que je ne nomme pas.
Mais j'avoûrai les miens, et, je me plais à croire
Qu'à la postérité je lègue leur mémoire.
Tous les sept ont chez eux des emplois différents.
Dans leur poste critique ils sont honnêtes gens;
Deux ont avec honneur servi sous nos bannières,
De l'Autriche, d'Égypte ont fait toutes les guerres;
L'un d'eux avec orgueil montre un pouce de moins
Qu'à Damiette il perdit sous le fer des Bédouins.
Pour obtenir la croix il avait plus d'un titre;
Mais souvent des honneurs le hasard est l'arbitre:
Tel qui porte aujourd'hui ce précieux ruban
N'a point vu de combat ni paru dans un camp;
Mais il fut protégé par quelque grande dame.
Le beau sexe commande, aussitôt qu'il réclame.
D'être appuyé par lui tâchez d'avoir l'honneur;
La voix de la beauté porte toujours bonheur.
Protégé par le sort ou par la Providence,
Mon ministre second est rentré dans la France
Sain et sauf; d'aucun membre il ne s'est vu privé:
Au rang de caporal il était élevé;
Mais, heureux du traité qui terminait les guerres,

Il est venu revoir l'humble toit de ses pères,
Reprendre sa charrue et cultiver son champ,
Tous les ans augmenter sa maison d'un enfant.

Le doyen du congrès, depuis quarante années,
De mon petit État règle les destinées.
J'écoute ses conseils, qui sont toujours très bons,
Et ne le blâme point de chérir les Bourbons;
Un sage industriel, que j'estime, que j'aime,
Membre de mon conseil, en est le quatrième,
Et c'est par le travail, doux fruit de son loisir,
Que sans voler personne il pourra s'enrichir.
Mon cinquième est chargé de l'entretien des routes,
De surveiller les ponts, d'en assurer les voûtes;
Deux autres de leurs biens sont les heureux fermiers,
De trèsamples moissons remplissent leurs greniers,
Et je m'enorgueillis d'implorer leurs lumières
Sur les assolements (que je ne connais guères),
Pour les plantations, où tous deux sont experts.
Ils ont mis en valeur bien des arpents déserts.
Leur adresse y prévoit, y combat tout sinistre.

Enfin je dois parler de mon premier ministre,
Homme bien précieux qui vient à mon secours
Quand l'inexpérience à son zèle a recours.
Il est dans mon royaume un grand propriétaire;
Le bonheur d'obliger est dans son caractère.
Un pauvre paysan, de famille chargé,

Par lui, dans sa détresse, est-il interrogé,
Soudain, le cœur ému, lui-même, ou son épouse,
Qui d'obliger d'abord se montre aussi jalouse,
Va lui chercher du blé. Quelque humble mendiant
A la chute du jour, et de froid tout tremblant,
Pour reposer la nuit implore-t-il un gîte;
Jamais à l'accueillir cette dame n'hésite;
Dans une grange vide il se voit installé;
Un valet de la ferme, à l'instant appelé,
Dispose sur le sol de la paille bien fraîche.
C'est un bon Allemand, qui sait que dans la crèche
Notre Sauveur, jadis bien humblement couché,
Par Hérode et ses juifs fut vainement cherché.
Absente peu d'instants, la maîtresse sensible
Apporte au nouvel hôte un pain, du comestible,
Une cruche de cidre et même un peu de vin,
Que, pour se ranimer, il reçoit de sa main.
Cette femme admirable, accueillant l'indigence,
De mon petit royaume est bien la Providence;
Envers elle pourtant des voisins sont ingrats,
Et dans l'ombre il en est qui lui volent ses chats.

Son obligeant époux, quand la saison est dure,
Donne sans balancer ses chevaux, sa voiture,
Pour jeter des cailloux sur les divers chemins
Détruits par un orage et coupés de ravins;
A leur encaissement avec zèle il préside.
Il est des ouvriers le piqueur et le guide.

On pourra voyager, on ne versera plus.
Je devrais le nommer nouveau Flaminius,
Citoyen patriote, à qui Rome l'ancienne
Dut cette voie encor dite Flaminienne.

Rendant un juste hommage à ces autorités
Par qui tous mes États sont de bienfaits dotés,
Je veux, et je le dois, adresser des louanges
A mes divers sujets, qui sont presque des anges,
Vivant de bon accord entre eux, et qui jamais
N'ont de discussions, n'intendent de procès,
Ne politiquent point, s'occupent peu des Chambres;
Ne sachant même pas le nom d'aucun des membres,
Payant, sans murmurer, l'exorbitant impôt,
Qu'on accroît tous les ans et qu'on vote au galop;
Très soigneux seulement de cultiver leurs terres,
D'y verser tous les ans les engrais nécessaires.
Enfin je suis heureux dans mes petits États,
Mes fidèles sujets ne me forceront pas,
Exilé, fugitif, au bout de ma carrière,
D'aller chercher la paix sur la terre étrangère.

Eh bien! fiers potentats, par un titre légal,
Moi, je puis maintenant me dire votre égal;
Plus fortuné que vous au terme de ma vie,
Mon bonheur pourrait bien exciter votre envie;
Car elle est quelquefois le grand vice des cours;
Nous en avons, hélas! la preuve tous les jours.

Peut-être, que sait-on ? pour vexer un confrère,
Projetez-vous déjà de me faire la guerre ?
D'animer contre moi les autres cabinets ?
Vous, mons F**, profitant de tous vos fonds secrets,
Vous allez ameuter vos forçats et leur bande,
Sur mon royaume enfin lâcher la propagande,
Vos héros de juillet ; et cherchant le fracas,
Vous aviser de tout... pour troubler mes États.
Ah ! quel que soit l'éclat de ma haute puissance,
Honorez mes grandeurs de plus de confiance.
Ne vous alarmez point de mon titre de roi.
Messieurs, je ne fais pas, mais j'accepte la loi.
J'accomplis de mon mieux le plus de bien possible,
Aussi m'a-t-on nommé *le citoyen Paisible*.
On sait que je suis calme en mes opinions,
Surtout grand ennemi des révolutions ;
Je n'ai point, cinquante ans, par l'or et par l'intrigue,
Gagné pour me servir une puissante ligue ;
Vingt-sept voix m'ont nommé ; par tout un peuple élu,
Je suis tout simplement maire de Bantelu.

L'AIMABLE VIEILLARD,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR

MM. DE FAVIÈRES ET CREUZÉ DE LESSER.

Avril 1837.

M. de Favières qui vient d'être enlevé à sa famille, à ses amis et aux lettres, donna en 1802 au Théâtre-Français une comédie en cinq actes et en vers, intitulée : *L'aimable Vieillard*. Cette pièce ne réussit pas, quoiqu'il y eut de très bonnes choses; car toutes les pièces qui tombent ne sont pas mauvaises, comme toutes celles qui réussissent ne sont pas bonnes, au moins en totalité. Déjà associé à M. de Favières dans une petite pièce très heureuse, *Le Nouveau Seigneur*, je regrettais de voir un bien plus grand ouvrage de lui entièrement perdu. Après l'avoir lu dans les manuscrits qu'il a laissés, il m'a semblé qu'en profitant de la donnée générale et de plusieurs scènes, on pouvait en tirer un acte agréable, même intéressant; et c'est ce que j'ai tâché de réaliser, en prenant, il est vrai, des libertés excessives que son indulgence m'aurait permises, mais en conservant surtout cette couleur douce et suave qui était le caractère de son talent comme de son esprit. J'ignore quel sera le résultat de cette association posthume; mais si mon travail est bon, j'en offre l'hommage à la mémoire de mon collaborateur, qui avait fait son portrait sans s'en douter, en peignant avant moi cet *Aimable Vieillard*, dont lui-même était le plus parfait modèle.

B. CREUZÉ DE LESSER.

PERSONNAGES.

GIMEUIL.

LUCIE.

VOLICOUR.

UN PEINTRE.

DUMONT, valet de chambre de Gimeuil.

Le théâtre représente un salon en meubles anciens.

La scène se passe à Paris.

L'AIMABLE VIEILLARD,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUMONT.

Oui , cet appartement , à présent , je le crois ,
Arrangé tout-à-fait tel qu'il fut autrefois ,
Quand monsieur va le voir , pourra le satisfaire.
C'est que pour lui jamais je ne crois trop bien faire.
Ce monsieur de Gimeuil , ah ! je le sers de cœur !
Le bon maître souvent fait le bon serviteur.

SCÈNE II.

DUMONT, GIMEUIL.

GIMEUIL.

Eh bien ! est-ce fini ? Oui. Très bien. Je t'admire.
Le vieux concierge encor vient de me le redire :
L'ancien appartement ici renaît au mieux.
Heureusement le neuf se fait avec du vieux ;

Et j'ai pu rétablir jusqu'à la minutie,
Le salon qu'occupait le père de Lucie.

DUMONT.

Quel plaisir pour madame en le reconnaissant !

GIMEUIL.

Oui, ma femme sera contente : un tel présent
Va l'étonner beaucoup, la charmer davantage.
C'est ici la maison qu'habita son jeune âge.
Son père, en ces revers qu'il nous fallut souffrir,
Alla loin de Paris émigrer et mourir.
Moi qui la recueillis sur la terre étrangère,
je n'ai pas le pouvoir de lui rendre son père ;
Mais j'ai pu racheter, et lui rends pour toujours,
Le séjour paternel cher à ses premiers jours.
Je m'en fais un plaisir que tu ne saurais croire.

DUMONT.

De vos nombreux bienfaits je garde la mémoire,
Et conçois aisément ce plaisir généreux.
Ah ! mon maître, ah ! monsieur, que vous êtes heureux !
Epoux âgé déjà d'une très jeune femme,
Vous êtes justement adoré de Madame.
J'étais beaucoup plus jeune, et j'eus moins de bonheur.

GIMEUIL.

Comment ! As-tu du sort éprouvé la rigueur ?
Et l'hymen t'aurait-il ?....

DUMONT.

Ce dieu qu'on dit bonhomme
Fut un diable pour moi, me traita... je sais comme !

J'avais pris une femme , et cru prendre un trésor.
Elle était bien , c'est vrai , mais plus coquette encor.
On m'a joué des tours que je ne veux pas dire ;
J'en pleurerais , monsieur ; mais vous pourriez en rire.

GIMEUIL.

Non , mon pauvre Dumont : c'est fâcheux , révoltant ,
Horrible...

DUMONT.

Par pitié ne me plaignez pas tant !

GIMEUIL.

Soit. Mais j'ai du regret à ta mésaventure ,
Et veux par cette bourse adoucir ton injure.

DUMONT.

Ah ! monsieur !

GIMEUIL.

A ton mal il ne faut plus penser.
Ton sort est affligeant , mais il peut s'effacer.

DUMONT.

Il est des accidents qui sont ineffaçables.
Ah ! loin de ces pensers assez désagréables ,
J'aime bien mieux , monsieur , de vos succès flatté ,
Vanter votre bonheur , surtout votre bonté !
La fortune jamais n'a mieux placé ses grâces.
Vos généreuses mains , qui ne sont jamais lasses ,
Pour adoucir les maux versent dans tous les rangs
Mille petits bienfaits , et quelquefois de grands.
Hier , je compte encor dans les biens que vous faites ,
Ce jeune militaire arrêté pour des dettes ,

Qui rencontré par vous trouvé en vous un appui,
Il est libre par vous , et vous payez pour lui.

GIMEUIL.

Je le crois bien ! déjà ce jeune militaire
Fut rencontré par moi sur la terre étrangère,
Au Brésil, où tous deux avions porté nos pas.
Moi, j'y faisais fortune ; il ne la faisait pas.
Mais, sans moi dans un cercle admis, en sa présence
Un jour il entendit qu'on insultait la France.
Monsieur de Volicour (c'est là son nom) soudain
Se lève pour la France, en prend la cause en main.
En vain de sa fierté les étrangers murmurent :
Il en immola deux et les autres se turent.
Voilà, voilà l'objet de mon soin obligeant.
Dis-moi si je pouvais mieux placer mon argent ?
Par moi dans de tels jours la richesse est chérie :
J'ai défendu celui qui défend sa patrie.

DUMONT.

Oui, protéger ainsi , j'en conviens sans regret,
C'est placer son argent à très haut intérêt.
Mais ne craignez-vous pas que tant de bienfaisance
N'épuise...

GIMEUIL.

Ne crains rien. Ma fortune est immense
Pour moi, l'arrêt du sort dépassant mon espoir,
Au plaisir d'obliger en a joint le pouvoir.
Aussi que d'indigents je nourris, ou j'habille !
Dès qu'on est malheureux, on est de ma famille.
Mais un ordre parfait, me dirigeant toujours ,

Me donne encor le droit de doubler les secours.
Ne me trouble donc plus dans ma munificence.
Ce que l'or a de mieux, c'est lorsqu'on le dispense.
L'employer en bienfaits, c'est comme je l'entends ;
Et mon trésor à moi ce sont des cœurs contents.
Non, on la peindrait mal par l'humaine parole
La pure Volupté qui donne ou qui console.
Mon ami, j'ai tout vu, tout connu sous les cieux ;
Celui qui fait du bien jouit encor le mieux.
Par lui tout s'adoucit, tous les regrets se passent ;
Les chagrins, la misère, à son aspect s'effacent ;
D'ineffables transports son cœur jouit tout bas ;
Et les bienfaits seraient trop doux, sans les ingrats !

DUMONT.

Mon maître, je ne suis qu'un valet ; mais mon ame
Ne peut être insensible à cette noble flamme.
Vous rendez, malgré soi, plus obligeant, plus doux,
Et comment serait-on méchant auprès de vous ?

GIMEUIL.

Tant mieux. Mais quelqu'un vient... Volicour, ce me semble.
Comment m'a-t-il trouvé ? Va, laisse-nous ensemble.

(*Dumont sort.*)

SCÈNE III.

GIMEUIL, VOLICOUR.

VOLICOUR.

Monsieur, je vous cherchais, et les soins que j'ai pris

M'ont fait connaître enfin votre nouveau logis.
Délivré d'embarras par votre bienveillance,
Mon silence pesait à ma reconnaissance.
Je vous revois ; je puis vous dire mon bonheur :
Jouissez du bienfait, et moi, du bienfaiteur.

GIMEUIL.

Monsieur de Volicour, n'en parlons pas, de grâce ;
Si j'aime le bienfait, le merci m'embarrasse.
Puis, de ce que je fais pourquoi tant s'émouvoir ?
Je suis heureux, je sers : je remplis un devoir.
Parlez-moi d'autre chose, et, je vous y convie,
Surtout de ce qui peut embellir votre vie ;
Et pour m'intéresser, veuillez dans vos discours
Peindre vos amitiés, et même vos amours.

VOLICOUR.

Mesamours ! ah ! monsieur, je pourrais... Mais que dis-je ?
Malgré tant de bonté la convenance exige
Que de pareils sujets je m'écarte avec vous.

GIMEUIL.

Pourquoi donc ? loin de moi la rigueur, le courroux !
Je fus jeune autrefois, et j'eus mainte faiblesse ;
Vieux, je sais compatir aux torts de la jeunesse.
J'admire quelquefois, encor dans leur bon temps,
Ces jeunes gens heureux qui n'ont que soixante ans.
J'ai plus ; c'est encor moins. En ce déclin funeste
Je tâche d'embellir le chemin qui me reste ;
Et, soumis à mon sort, sans regrets superflus,
J'aime encor dans autrui les biens que je n'ai plus.
Non, non, je ne suis pas de ces vieillards moroses

Qui comprennent le monde en leurs métamorphoses,
Et qui, bien décidés à n'approuver plus rien,
Trouvent que tout est mal parce qu'ils sont moins bien.
Je me plais aux récits de l'aimable jeunesse ;
Content que quelquefois mon cœur s'y reconnaisse.
Trop souvent, par l'arrêt du sort impérieux,
Assailli de pensers un peu trop sérieux,
J'aime qu'à mes côtés la gaîté se déploie ;
Je dis aux jeunes gens : Prêtez-moi votre joie ,
Et, plus prudent que vous dans l'arrière-saison ,
Je pourrai quelquefois vous prêter ma raison.

VOLICOUR.

Les femmes, à mon cœur inspirant des folies,
Ont de grands droits sur moi, quand elles sont jolies ;
Mais un objet charmant m'a surtout captivé ,
Et de toutes souvent une m'a préservé.
Oui, monsieur, cet amour, dominant tout le reste,
Sans cesse offre à mes yeux une beauté modeste,
Charmante, une cousine à qui, depuis longtemps,
J'offris mes premiers vœux et mes premiers serments.
Mais, agitant le monde et longtemps déchaînées,
Les révolutions troublent les destinées.
Nous devions nous unir, quand tout nous sépara.
Sur la terre et les mers mon ardeur m'égara ;
Et j'ai su qu'asservie à la douleur commune,
Elle-même perdit son père et sa fortune ,
Et, cédant au malheur qui venait l'assiéger,
Dut chercher un asile en un bord étranger.
C'est tout ce que j'ai su. Si j'ai pu m'en distraire,

Je n'ai pu l'oublier ; elle m'est toujours chère ,
Et mon plus grand bonheur serait de la revoir ;
Mais j'en ai le désir, hélas ! plus que l'espoir.
Loin d'elle en ce pays quel sentiment j'éprouve !
Que je la cherche au moins, si je ne la retrouve !

GIMEUIL.

Ce sentiment est bien, et doit intéresser :
Vous la retrouverez.

VOLICOUR.

Je n'ose le penser.
Je la retrouverais d'ailleurs froide ou rebelle.
Ah ! j'ai trop mérité d'être oublié par elle.
Car, monsieur, il faut bien vous faire cet aveu :
Je sens très bien l'amour, mais je l'écris très peu ;
Et dans tant de périls, et si loin de la France,
J'ai trop semblé prouver l'oubli par le silence.

GIMEUIL.

C'est fâcheux. Dites-moi : c'est, je pense, à Paris,
Que vous voyiez l'objet dont vos vœux sont épris ?

VOLICOUR.

Jamais. Nous nous voyions six mois dans une terre
Dont son père en Champagne était propriétaire.
Mais, les biens en province et les biens à Paris,
Le monstre populaire a tout voulu, tout pris.
Celle que la fortune avait favorisée,
Plus pauvre encor que moi (chose assez mal aisée),
Gémit peut-être en proie aux rigueurs du destin.
Encor qu'il ne m'ait pas épargné le chagrin ,

La peine qu'elle sent m'est surtout douloureuse.
Ah ! que je sois à plaindre , et qu'elle soit heureuse !
Pardon de ces détails.

GIMEUIL.

Non , j'aime vos discours,
Et sens mon intérêt épouser vos amours.
Vous trouverez l'objet dont vous pleurez la perte,
Et je veux vous aider à cette découverte.
Mais avant tout, monsieur, dites-moi, s'il vous plaît,
Si vous ne craignez pas encor quelque billet,
Si quelque créancier ne fait pas trop d'instance ?
Je réclame de vous sur eux la préférence.

VOLICOUR.

Par un bienfait déjà quand vous m'avez lié ,
Vous voulez ?...

GIMEUIL.

Je me sens pris pour vous d'amitié.
Jeune homme, prenez-moi pour votre homme d'affaire ;
A vos intentions je répondrai , j'espère.
Devez-vous beaucoup ?

VOLICOUR.

Peu , mais à beaucoup de gens.

GIMEUIL.

Je veux , l'argent en main , les trouver indulgents.

VOLICOUR.

Mais à tant de bontés je n'ose pas souscrire.

GIMEUIL.

Donnez-moi tous leurs noms.

VOLICOUR.

Soit : je vais les écrire.

GIMEUIL.

Bien ; revenez ici. N'allez pas l'oublier.

VOLICOUR.

Monsieur, je vous dois trop pour vous remercier.

GIMEUIL.

Oh ! je sors avec vous, et reviens tout à l'heure
Pour montrer à quelqu'un ma nouvelle demeure.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

DUMONT.

Voilà monsieur dehors. Il me tarde vraiment
Qu'il installe Madame en son appartement.
Elle sera contente, ou serait difficile.
Monsieur à tous ses vœux m'a trouvé fort docile ;
De ce qu'il a prescrit je n'ai négligé rien ;
J'ai suivi son avis, mais j'aime mieux le mien :
Je voulais écarter un goût de vieilleries
Qui pourra faire naître un peu de railleries
Contre un appartement récemment arrangé ;
Monsieur, ne sais pourquoi, l'a surtout exigé.
J'avais beau lui parler dans mon zèle sincère,
A ces meubles anciens il semblait se complaire ;

Et cependant il est, ou je suis bien trompé,
Indécent de s'asseoir sur un tel canapé.
Allons, il l'a voulu. Bien digne qu'on le cite,
Monsieur est plein d'esprit, de raison, de mérite ;
Un unique défaut nuit à ses sentiments :
Mon maître a peu de goût sur les ameublements.
Oui ; mais à cela près c'est le meilleur des maîtres.
Ces cabas qu'on pourrait jeter par les fenêtres
Lui plaisent ; c'est assez, j'ai tort. Sa volonté
M'enchaîne à tous ses vœux, et surtout sa bonté.
Mais voilà qu'il revient avec sa jeune épouse
Dont plus d'une, bien fière, a droit d'être jalouse.
Ils diffèrent beaucoup. Eh ! mais, de temps en temps
On voit un doux hiver suivi d'un beau printemps.

SCÈNE V.

GIMEUIL, LUCIE, DUMONT.

LUCIE.

Où me menez-vous donc ?

GIMEUIL.

Dans la maison nouvelle
Que préparait pour vous mon amitié fidèle.

LUCIE.

Eh ! mais, en arrivant mes yeux préoccupés
De souvenirs confus sont demeurés frappés...
Que vois-je ?... Ce salon... ce meuble...

GIMEUIL.

Ici , je pense ,
Vous ne vous plaindrez pas de ma magnificence.

LUCIE.

Oh ! c'est mille fois mieux.

GIMEUIL.

Cependant tout cela
Est assez suranné.

LUCIE.

Celui-ci... celui-là...
Tout rappelle à mes yeux une image si claire...
(*Allant et regardant partout dans ce salon.*)

Oui...

GIMEUIL.

Vous êtes contente ?

LUCIE.

O maison de mon père !
O bien-aimé séjour, pour moi renouvelé,
Où de mes premiers ans le cours s'est écoulé !
Voilà l'appartement dont faisait sa retraite
Ce père vertueux que mon amour regrette ;
Et voilà ce fauteuil où, toujours calme et doux,
Il daignait en faire un pour moi de ses genoux.
Oh ! que de ces beaux jours la mémoire m'est chère !
Et que j'aime à m'asseoir où s'asseyait mon père !

(*Elle s'assied dans le plus vieux fauteuil.*)

DUMONT, *à part.*

Dumont, mon cher ami, vous étiez en défaut ;
Ce fauteuil vaut beaucoup, et vous n'êtes qu'un sot.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

GIMEUIL, LUCIE.

LUCIE, *se levant.*

Monsieur, ô mon ami, que je vous remercie !
Le voilà, le présent le plus cher à Lucie.

GIMEUIL.

Outre l'appartement, la maison est à vous.

LUCIE.

Qu'entends-je ; il se pourrait ?

GIMEUIL.

De vous plaire jaloux,
J'ai trouvé, j'ai saisi l'occasion très belle ;
J'ai racheté pour vous la maison paternelle.
Oui, vous faites chez vous un retour triomphant,
Et vous marchez maîtresse où vous couriez enfant.

LUCIE.

Dieu ! devant tant de grâce et de délicatesse,
Que ma reconnaissance a pour vous de tendresse !

GIMEUIL.

Ah ! de votre plaisir quel plaisir je ressens,

Fleur que j'ai recueillie au déclin de mes ans,
Et qui, daignant me rendre encor digne d'envie,
Parfumez ma retraite et consolez ma vie !
Hélas ! je ne suis plus digne de vous aimer ;
Votre tendre amitié suffit pour me charmer.
Il me semble avec vous, et si pure et si bonne,
Que je me fais présent de ce que je vous donne.
Vous êtes satisfaite et je suis trop payé.

LUCIE.

Satisfaite ! ah ! mon cœur de bonheur est noyé.
Quel trésor, grâce à vous, me revient en partage !
Voilà votre présent, presque mon héritage.
O mes parents chéris, que mes yeux ont perdus,
Qui cultiviez ici les antiques vertus,
Voyez de mon ami la bonté généreuse
Qui fait tant de bonheur à moi si malheureuse,
Et, daignant vous unir à mon cœur palpitant,
Aimez un peu là-haut celui qui m'aime tant !

GIMEUIL.

Lucie... Ah ! ce transport vous rend encor plus belle.
Accordez à mes vœux une grâce.

LUCIE.

Laquelle ?

GIMEUIL.

Je jouis du plaisir qui brille dans vos yeux,
Et je voudrais fixer des traits si gracieux.
Un peintre fort habile assez près s'emménage ;
Ici souffrez qu'il vienne exprimer votre image.

Consentez qu'à jamais ce portrait enchanteur
Soit présent à mes yeux comme il l'est dans mon cœur.

LUCIE.

Auprès de vous, pour qui mon amitié s'augmente,
Je consens volontiers d'être toujours présente.

GIMEUIL.

Bon ! ce peintre fait bien et fait vite ; je pars,
Et bientôt il viendra s'offrir à vos regards.
Je veux qu'en ce beau jour son talent se déploie,
Et qu'en peignant vos traits il peigne votre joie.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LUCIE.

Quel homme bienfaisant ! quel ami précieux !
Que je rends grâce au ciel qui l'offrit à mes yeux !
Voilà de ces amis que leurs soins même lient,
Qui protègent toujours, et qui jamais n'oublient !
Ah ! moi-même à mon tour lui prêtant mon appui,
Jamais je ne pourrai me séparer de lui.
Que la santé le fuie ou le sort l'abandonne,
Cet OEdipe du moins est sûr d'une Antigone.
Engagés sans retour, tous mes soins, tout mon cœur,
Sont le bien de celui qui fut mon protecteur.
Mais qui vient donc ici d'une vitesse extrême ?...

SCÈNE VIII.

LUCIE, DUMONT, VOLICOUR.

DUMONT, *à Volicour qui le précède.*

Mais, monsieur, je vous dis qu'il sort à l'instant même.

VOLICOUR.

Je dis qu'il m'a prié de revenir ici.

Je l'attendrai plutôt.

DUMONT.

Vous le voulez ainsi.

LUCIE, *à part, reconnaissant Volicour.*

Que vois-je !...

VOLICOUR, *à part, reconnaissant Lucie.*

Ciel !...

DUMONT, *à part.*

Ils ont l'air de se reconnaître.

LUCIE.

Dumont, laissez-nous.

DUMONT.

Moi !...

(bas.)

J'ose...

(Un signe impératif de Lucie lui dit de sortir ; il dit à part.)

Ah ! mon pauvre maître !

SCÈNE IX.

LUCIE, VOLICOUR.

VOLICOUR, *très déconcerté.*

Mademoiselle, ici... je suis ravi... mes yeux...
Mais dites-moi comment je vous trouve en ces lieux ?

LUCIE.

Rien de plus simple : ici, protecteur secourable,
Habite et me recueille un vieillard respectable,
Qui dans mes longs malheurs m'a servi de soutien.

VOLICOUR.

C'est votre protecteur ; il est aussi le mien.
J'eus ma part de malheurs ; mais, charmante Lucie,
La fortune pour moi s'est enfin adoucie :
Je vous revois ;

(*vivement.*)

Mon cœur...

LUCIE, *l'interrompant.*

J'aime à vous revoir, mais...

VOLICOUR.

Mon cœur rempli d'amour...

LUCIE.

Ah ! n'en parlons jamais.

VOLICOUR.

Quelle froideur, après une si longue absence !
Ah ! vous voulez ainsi punir mon long silence.

LUCIE.

Non, quoiqu'il soit bizarre.

VOLICOUR.

Il est vrai : les combats
M'ont occupé longtemps en de lointains climats.
Mais ni maux, ni périls ne vous ont effacée.
Si je n'écrivais pas, vous étiez ma pensée.
Oui, mon silence eut tort ; mais j'en dois être absous,
Quand je reviens en France où je reviens pour vous.

LUCIE.

Pour moi ?

VOLICOUR.

N'en doutez pas. Oui, cette main chérie
Est le but qui m'appelle au sein de ma patrie.

LUCIE.

Mon cousin...

VOLICOUR, *l'interrompant toujours*

Vous, ni moi, nous n'avons un trésor ;
Mais si nous nous aimons, c'est être riche encor.

LUCIE.

Mon cousin...

VOLICOUR.

Nous verrons servir notre hyménée
Le protecteur commun de notre destinée.

LUCIE, *à part.*

O ciel !

(*haut.*)

Mais, mon cousin...

VOLICOUR.

Comment ! que dites-vous ?

Ne vous souvient-il plus de vos serments si doux ?

N'ai-je pas obtenu le bonheur de vous plaire ?

Est-ce vous qui seriez de mémoire légère ?

Ah ! que j'ai peur ici, moi qui ne l'eus jamais !

Quel fâcheux embarras se peint dans tous vos traits !

Vous êtes insensible à la plus vive flamme.

Eh quoi ! mademoiselle...

SCÈNE X.

LES MÊMES, DUMONT.

DUMONT.

On demande Madame.

VOLICOUR, *à part*.

Madame !...

LUCIE, *à Dumont*.

Je ne puis descendre en ce moment.

DUMONT.

Mais c'est le tapissier.

LUCIE.

Qu'il revienne.

DUMONT.

Comment !...

LUCIE.

Allez, Dumont, allez.

DUMONT, *à part.*

Si je sais m'y connaître,
Je puis plus que jamais dire : Ah ! mon pauvre maître !
(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

LUCIE, VOLICOUR.

VOLICOUR.

Madame!...

LUCIE.

Écoutez-moi. Causons sans embarras,
Et vous allez juger des torts.... que je n'ai pas.
Je ne le nierai point : ma jeunesse naissante
Vous promet, vous donna ma tendresse innocente.
Oui, nous fûmes liés d'un commun sentiment.
Volicour...

VOLICOUR.

Vous disiez Armand.

LUCIE.

Eh bien ! Armand,
On sait quel ouragan, troublant notre espérance,
Désola, dispersa, les enfants de la France.
Vous fûtes des premiers, en ces jours de malheur,
Aux bords les plus lointains montrer votre valeur.
Justement illustré, vous eûtes quelque joie.
Aux révolutions nous restâmes en proie ;
Mon père vertueux y résistait en vain.

Ne me condamnez pas à dire son destin !
Orpheline tremblante, à tous les maux réduite,
Je n'eus pour me sauver que l'exil et la fuite ,
Et sur moi l'indigence appesantit sa loi ;
Car tous mes biens vendus ne l'étaient pas par moi.
Jetée en Angleterre, inconnue, isolée,
Je traînais là ma vie amère et désolée ,
Et, sans aucun secours qui pût me soutenir,
Je frémissais déjà d'un prochain avenir ;
Tout à coup, quand bientôt je renonçais à vivre,
Un homme bienfaisant du malheur me délivre.
Ce n'était point de ceux qui, faux dans leurs discours,
Veulent vendre trop cher leurs insolents secours :
C'est monsieur de Gimeuil. Déjà dans la vieillesse,
Il consola ma peine, il soutint ma faiblesse ;
Et bientôt, aussi bon qu'il était vertueux,
M'offrit de sa maison l'abri respectueux.
Là, traitée en pupille, en pupille sacrée,
Par lui, je fus servie aussi bien qu'honorée ;
Et cependant en France, où j'écrivais souvent,
Il n'était pas de vous un seul mot arrivant.
Ses soins ingénieux dans leur délicatesse,
Epiaient tous mes vœux, les prévenaient sans cesse.
Pour ce cœur généreux qui me servait d'appui,
Qui mettait à mon ordre et tous ses biens et lui,
Lorsque de mon bonheur il faisait son étude,
Peu de reconnaissance était ingratitude.
Ah ! parmi tant de zèle, et de grâce, et de soins,
Si, par vous oubliée ou le semblant du moins,
J'ai pu récompenser sa tendresse fidèle,

Me lier avec lui d'une chaîne éternelle,
Sûre de ses vertus dont tout m'était garant,
Ai-je eu tort, mon cousin, en vous le préférant,
De rendre cet hommage à sa bonté suprême?
Je parle contre vous, et jugez-moi vous-même.

VOLICOUR.

Ah ! je n'ose blâmer vous ni mon bienfaiteur ;
Mais tout autre que lui subirait ma fureur.
Ainsi toute espérance est pour moi renversée !
Ma carrière est perdue et ma vie est passée ;
L'avenir en mon âme est flétri sans retour.

LUCIE.

Armand, mais ne peut-on se chérir sans amour ?
Ne vous suis-je plus rien ? et, quand je vous en prie,
Me refuserez-vous votre amitié chérie ?

VOLICOUR.

Que je lis dans vos yeux une tendre pitié !...
Eh bien ! oui : je me veux borner à l'amitié.
Oui, je regarderai froidement tant de charmes ;
Dans mon cœur ulcéré j'étoufferai mes larmes ;
Je verrai sans douleur et même sans courroux
Vos soins multipliés pour votre heureux époux.
Oui, ce regard si doux, oui, cette voix si tendre,
Je consens à le voir, je consens à l'entendre ;
A ne pas admirer de si touchants appas,
A n'être qu'un ami... Non, je n'y consens pas.
Je dissimule en vain mon désespoir farouche ;
Mon cœur dément tout bas ce que disait ma bouche.

Je ne puis, dans le mal qu'en vain on veut guérir,
Vivre sans vous aimer, vous perdre sans mourir !

LUCIE.

Armand, mon cher Armand, notre devoir l'exige ;
Que la raison modère un amour qui m'afflige.

VOLICOUR.

Et cependant c'est vous (ô destins ennemis !),
Oui, c'est vous qui m'aimiez, qui me l'aviez promis !
Avec qui, de l'aveu de votre tendre père,
J'étais près de former une chaîne prospère !
Lucie, en mon malheur pouvez vous l'oublier,
Que c'est moi qui par vous fus chéri le premier ?
Ne vous souvient-il plus de ces douces soirées
Où, d'innocents transports nos âmes enivrées,
Se livraient près d'un père à nos jeunes amours ?
Un soir, vous le savez, vous me dites : Toujours !
Mot sacré qui sembla bénir notre existence,
Et qui de sa promesse a trompé l'espérance !
Engagement du cœur, indissolubles nœuds,
Ah ! les premiers serments sont écrits dans les cieux !

LUCIE, *doucement*.

Taisez-vous, taisez-vous.

VOLICOUR.

O Lucie adorée

Que de moi pour jamais le sort a séparée,
Mon oubli prétendu causa votre courroux :
Doutez, si vous pouvez, de mon amour pour vous.

LUCIE.

Non, je n'en doute pas, et mon cœur s'en désole.
Je ne puis écouter de vous cette parole.
Armand, ô pour ce cœur le meilleur des amis,
Je vous aime toujours, mais comme il m'est permis.

VOLICOUR.

Moi je n'ai promis rien !

LUCIE.

Un tel discours m'offense.
Voulez-vous me gêner, Armand, votre présence ?

VOLICOUR.

Je vous entends, madame, et je vous obéis.

LUCIE.

Plus d'amour, n'est-ce pas ?

VOLICOUR.

Est-ce que je le puis !

Non, quand je vous revois si touchante et si belle,
Je ne puis abjurer une flamme éternelle ;
Mais un autre moyen va servir vos souhaits :
Cet amour que je sens et vous jure à jamais,
Vous ne l'entendrez plus ; demeurez sans alarmes.
Ravissante Lucie, auprès de tant de charmes
Vous parler sans amour serait l'effort d'un Dieu ;
Mais je ne suis qu'un homme, et je m'éloigne. Adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

LUCIE.

Armand !... il ne veut pas m'écouter ; il me quitte.
Je ne dois pas m'en plaindre, et je m'en félicite.
Pour attendrir mon cœur quel effort indiscret !
Et que serait-ce donc s'il savait mon secret !...
Je l'encouragerais dans l'espoir qui le flatte ?
Au meilleur des humains moi je serais ingrate ?
Non. Mais dans ce péril, je le sens, je me doi
Dem'armer contre Armand, et même contre moi.
Je pourrais... Oui...

(Elle entre dans la pièce voisine.)

SCÈNE XIII.

DUMONT.

Tous deux sont partis, moi je reste ;
Et je me défends mal d'une alarme funeste.
Un si long entretien, ce trouble que j'ai vu,
Tout, malgré moi, m'inspire un soupçon imprévu.
O ciel ! se pourrait-il qu'en sa coupable flamme
Un amant téméraire en contât à Madame ?
De l'hymen pour Monsieur je crains quelque revers.
Qui ne sait compatir aux maux qu'il a soufferts !
Oh ! je dois avant tout, en serviteur fidèle,
De mes craintes pour lui lui donner la nouvelle.
C'est le cas de prouver ici mon dévouement.
Oui, je veux lui parler. Il vient tout justement.

SCÈNE XIV.

DUMONT, GIMEUIL.

GIMEUIL.

Bon ! j'ai trouvé mon peintre, et, selon ma prière,
Il m'a dit qu'à venir il ne tarderait guère ;
Et j'aurai ce portrait qui charmera mes yeux.
Ah ! c'est toi, Dumont ?

DUMONT, *embarrassé*.

Oui.

GIMEUIL.

Mais quel air soucieux !

DUMONT.

Vous trouvez ?

GIMEUIL.

Tâche donc d'égayer ton visage.

DUMONT.

Moi, monsieur ; je suis gai l'on ne peut davantage.

GIMEUIL.

On ne peut moins. Allons, prends un front plus serein,
Je n'aime pas à voir devant moi du chagrin.

DUMONT.

Je n'en ai pas pour moi ; mais certaines idées...

GIMEUIL.

Quelles ? explique-toi.

DUMONT.

Des craintes mal fondées
Peut-être...

GIMEUIL.

Parle donc.

DUMONT.

Monsieur, sans me vanter,
Je dois avoir l'honneur de vous représenter
Que votre protégé, ce jeune militaire,
Pourrait bien en ces lieux avoir l'espoir de plaire.

GIMEUIL.

Mais il me plaît beaucoup.

DUMONT.

Je le sais ; mais il faut
Qu'à Madame pourtant il ne plaise pas trop.

GIMEUIL, *mécontent*.

Quel discours !

DUMONT.

S'il allait vous tromper...

GIMEUIL.

Quel délire !

DUMONT.

Monsieur, je m'y connais, j'ai l'honneur de le dire.

GIMEUIL.

Tu t'y connais fort mal.

DUMONT.

Mon zèle qui toujours...

GIMEUIL.

Ton zèle peut à peine excuser ton discours.
Soupçonner ce jeune homme, et plus encor peut-être,
C'est affreux ! laisse-moi, va, sors.

DUMONT.

Pardon, mon maître.

(*à part.*)

Voilà comme ils sont tous ; et malheureusement
Voilà comme je fus jusqu'au dernier moment.

(*Il sort.*)

SCÈNE XV.

GIMEUIL, *puis* LUCIE.

GIMEUIL.

Quelle idée a troublé sa tête retrécie ?
Soupçonner Volicour ! calomnier Lucie,
Lucie ! à ses vertus quand le ciel applaudit !...
Elle n'aime que moi, car elle me l'a dit.

LUCIE, *un peu émue.*

Vous voilà seul enfin, et j'en suis très contente ;
Car je veux vous parler d'une affaire importante.

GIMEUIL.

Vous ! d'une affaire à moi ! parlez, ma chère... Eh mais !
Votre calme ordinaire est absent de vos traits.

LUCIE.

C'est qu'il faut sans retard que je vous entretienne.

Sur le passé d'abord souffrez que je revienne.
Lorsque, mettant le terme à mes calamités,
Vous m'avez prodigué vos touchantes bontés,
Vous désiriez aussi voir par un hyménée
Votre immense fortune à ma main enchaînée ;
Et, m'armant à jamais contre un destin jaloux,
Vous voulûtes, monsieur, devenir mon époux.

GIMEUIL.

C'est vrai.

LUCIE.

Je refusai.

GIMEUIL.

C'est encor vrai ; mon âge
Fit assez justement refuser mon hommage.

LUCIE.

Non ; mais d'autres penses, peut-être m'abusant,
Arrêtèrent l'essor d'un cœur reconnaissant.
Et vous, me pardonnant dans votre bienveillance,
Vous avez de l'hymen accueilli l'apparence ;
Et, parmi tous vos soins, vos respects délicats,
Je semble votre femme, et je ne le suis pas.

GIMEUIL.

Oui, de votre présence heureux que je jouisse,
En renonçant à vous je me suis fait justice.
Pouvais-je en mes vieux ans espérer du retour ?
Votre chaste amitié paye assez mon amour.

LUCIE.

Eh bien ! je réfléchis à mon ingratitude.

Grâce à vous, le chagrin, la moindre inquiétude
Ont fui loin de mon cœur que tout doit rassurer :
Mon refus est un tort que je veux réparer.
Ne vous étonnez pas de la métamorphose :
Ce que je refusai, c'est moi qui le propose.
Oui, monsieur, c'est le but dont mon cœur est jaloux ;
Et si vous acceptez ma main, elle est à vous.

GIMEUIL.

Qu'entends-je ? Il se pourrait !

LUCIE.

Oui, voilà mon envie :
Au droit le plus sacré vous dévouer ma vie,
Et, vous environnant de mes soins les plus doux,
Penser à vous, monsieur, et ne penser qu'à vous.

GIMEUIL.

Vous m'offrez votre main, vous si jeune et si belle !
(*à part.*)
Où donc est ce Dumont qui se défiait d'elle ?

LUCIE, *à part.*

A ses bontés j'aurai répondu dignement.
Femme d'un tel époux, je ne crains plus Armand.
De mes jeunes penses brisons la souvenance ;
Je dois ce sacrifice à la reconnaissance.

GIMEUIL.

Lucie, ah ! vous comblez tous mes vœux en ce jour.
Vous payez beaucoup trop mes soins.

LUCIE, *à part.*

Dieu ! Volicour.

SCÈNE XVI.

GIMEUIL, LUCIE, VOLICOUR.

VOLICOUR.

Monsieur, d'auprès de vous je m'éloignais à peine,
Qu'un ordre, une nouvelle imprévue, et certaine,
Est venue en mes plans soudain me démentir,
Et pour l'autre univers me force à repartir.

LUCIE, *à part.*

Ciel !

GIMEUIL.

Que m'apprenez-vous !

VOLICOUR.

Des motifs nécessaires
Me poussent sans retour aux rives étrangères.

(à Gimeuil et indirectement à Lucie.)

J'étouffe dans mon cœur des regrets superflus,
Et vraisemblablement je ne vous verrai plus.

LUCIE, *à Volicour.*

Quoi ! monsieur, vous partez ?

VOLICOUR.

Demain je m'y dispose.
C'est un devoir sacré que mon honneur m'impose.
Mais, en cédant au sort, en m'éloignant ainsi,
Je n'oublierai jamais ce que je perds ici !

GIMEUIL.

Monsieur, mon jeune ami, que ce départ me coûte !

Je connais le ministre, il m'accueille, il m'écoute,
J'irai, je parlerai...

VOLICOUR.

Non, non : et sans retard,
Trop de raisons, monsieur, exigent mon départ.

GIMEUIL.

Vous, nous quitter, sitôt ! quel chagrin vous me faites !...
Mais vous m'aviez promis un état de vos dettes.
Acceptez-moi toujours pour votre créancier ;
Vous reviendrez me voir, au moins pour me payer.

VOLICOUR.

Le meilleur des humains et le plus respectable,
Oh ! que me dites-vous ! Oh ! quel regret m'accable !
Mais je dois vous quitter.

GIMEUIL.

Cela n'est point permis,
Si je n'ai cet état que vous m'avez promis ;
Vous ne sortirez pas avant de le produire.

VOLICOUR.

Où pourrais-je, monsieur, achever de l'écrire ?

GIMEUIL, *lui montrant la chambre opposée à celle où
Lucie est déjà entrée.*

Tenez, là.

VOLICOUR.

J'obéis.

(*Il entre dans cette chambre.*)

SCÈNE XVII.

GIMEUIL, LUCIE.

GIMEUIL.

Par le sort opprimé ,
Ce jeune Volicour est fait pour être aimé.
J'éprouve de sa perte une douleur très forte ;
Il gâte mon bonheur, mais le bonheur l'emporte.
Vous m'offrez votre main, l'hymen va nous unir ;
Vous m'en témoignez même un innocent plaisir.
Combien je suis heureux ! vous passez mon attente.

DUMONT, *entrant.*

Un monsieur, qui se dit un peintre, se présente
Pour parler à monsieur.

GIMEUIL.

Qu'il entre promptement.
(*Dumont sort.*)

GIMEUIL, à *Lucie.*

Il vient pour le portrait.

LUCIE, à *part.*

Ah ! c'est bien le moment !

SCÈNE XVIII.

GIMEUIL, LUCIE, LE PEINTRE.

LE PEINTRE, *avec un ou deux cadres.*

J'aurais voulu pouvoir venir un peu plus vite ,
Monsieur ; j'ai tout quitté pour vous rendre visite.

GIMEUIL.

Nous allons employer vos talents précieux.
Sûr de votre pinceau célèbre et gracieux ,
Avec empressement ici je vous appelle.
Vous voyez devant vous , monsieur, votre modèle ;
Et vous m'obligerez de commencer d'abord.

LE PEINTRE.

Si le portrait est mal, le peintre aura grand tort.

GIMEUIL.

Lucie, asseyez-vous, et que monsieur voûs voie.
Comme en entrant ici, mêlez de quelque joie
Ce regard séduisant et ces traits enchantés.

LUCIE.

Vous usurpez les droits du peintre : vous flattez.

(*Elle s'assied et se pose.*)

LE PEINTRE.

C'est cela... Permettez... C'est encor mieux. De grâce,
Penchez-vous... un peu moins de profil... presque en face.
Levez les yeux.... Veuillez ne pas les détourner ;
Il vaut bien mieux les voir que de les deviner.

(*Il prend une toile, un pinceau, etc.*)

Je commence à présent... Je ne puis vous le taire,
Madame ; en général quoique assez peu sévère ,
Je le deviens assez quand j'entre en fonction.
Quand une fois on a choisi l'expression,
Je désire beaucoup que l'on daigne s'astreindre
A la garder autant qu'il me faut pour la peindre.

GIMEUIL.

C'est juste.

(à *Lucie.*)

Oh ! d'un regard de bonheur animé
Prenez pour ce portrait cet air qui m'a charmé ;
Fixez dans votre esprit votre père si tendre,
Sa maison , le bonheur que j'ai de vous la rendre.

LUCIE, *prenant une expression de bonheur.*

Oui , ces pensers sont chers à mon cœur.

GIMEUIL, *la regardant.*

C'est cela !

LE PEINTRE, à *Lucie.*

A merveille ! Gardez cette expression-là.
Et vous , monsieur , souffrez que de vous je réclame
Le soin d'entretenir et d'occuper Madame.

(*Il peint.*)

GIMEUIL.

De très grand cœur... Lucie, imaginez-vous bien
Quel soin mystérieux , quel plaisir fut le mien
A décorer pour vous, d'une façon discrète ,
Ce séjour?...

LUCIE.

Ah ! monsieur !

LE PEINTRE.

Expression parfaite !

(*Il continue à peindre.*)

GIMEUIL.

Des jours qui ne sont plus que vous me consolez !
Tout comble mes souhaits ; c'est vous qui les comblez.
Oui, je suis bien heureux.... Une seule pensée
Me trouble, et malgré moi mon âme en est froissée :

Ce jeune Volicour que j'aimais déjà tant,
Qui pense à me quitter, et presque en un instant,
C'est fâcheux... Et sans biens, sur la terre étrangère !...

LE PEINTRE, *à Lucie.*

Madame, de vos traits l'expression s'altère.

GIMEUIL.

Prenez garde, Lucie... Ah ! si dans ce séjour
Votre père, l'objet d'un si pieux amour,
Pouvait vous voir, son ombre au plaisir rappelée
Jouirait de vous voir heureuse et consolée.

LE PEINTRE, *à Lucie.*

Bien ! très bien ! ma prière a produit son effet,
Vous reprenez cet air touchant et satisfait.

(*Il peint.*)

GIMEUIL, *à Lucie.*

En effet... oui, restez comme cela, de grâce...
Volicour va bien loin, et je perdrai sa trace.
Il va longtemps errer sur des bords inconnus,
Et, comme il me l'a dit, je ne le verrai plus.
Pour moi, je l'avouérai, c'est un regret sensible.

LE PEINTRE, *à Lucie.*

Madame, pardonnez ; mais il m'est impossible
De peindre ainsi : votre air vient encor de changer.

GIMEUIL, *à part.*

Qu'entends-je !... quel souci vient soudain m'assiéger ?
Ces changements divers n'ont-ils pas une cause ?
Et Dumont aurait-il raison en quelque chose ?...
Oh ! non, non :

(*à Lucie.*)

Je n'ai pas regret à tous les soins

Qui dans cette maison m'ont pris deux mois au moins.
Ce fut pour moi, Lucie, une grande entreprise
Que de vous préparer cette heureuse surprise.
Dès le premier moment, j'en rends grâces au ciel,
Vous avez reconnu le salon paternel.
Ah ! je n'aurais cédé ce moment à personne.
Le premier des plaisirs est celui que l'on donne.

LE PEINTRE, *à Lucie qui reprend son air heureux.*

Ah ! voilà que c'est mieux, que c'est bien tout-à-fait.

SCÈNE XIX.

GIMEUIL, LUCIE, LE PEINTRE, VOLICOUR.

VOLICOUR.

De mes dettes, monsieur, voilà l'état complet.
Je dois non pas beaucoup, mais à beaucoup de monde.
Heureux qu'à tous leurs droits mon peu de bien réponde !
Mais c'est vous envers qui je ne puis m'acquitter.
Lorsque je vais partir, quand je vais tout quitter,
De quel amer regret ma force est oppressée !
Je laisse ici mon cœur et toute ma pensée,
Et je sens...

LE PEINTRE.

Pour le coup, Madame, c'en est fait,
Et je dois renoncer à ce brillant portrait.
Votre air à tout moment change.

GIMEUIL, *à part.*

En effet, Lucie...

Quel trouble !...

LUCIE, *au peintre, cherchant à se remettre.*

Poursuivez.

GIMEUIL, *à part.*

L'énigme est éclaircie.

(*au peintre.*)

Oui, Madame en effet, puisque nous la voyons
Un peu préoccupée en ses distractions,
Posera mieux demain, dans la même demeure.

LE PEINTRE.

Allons, je reviendrai demain.

GIMEUIL.

A la même heure.

(*Le peintre sort en laissant couleurs, pinceaux, toile, etc.*)

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

GIMEUIL, LUCIE, VOLICOUR, DUMONT.

GIMEUIL.

Dumont! Dumont!

DUMONT, *paraissant.*

Monsieur?

GIMEUIL.

Rangez avec grand soin
Tous ces objets. Demain nous en aurons besoin.

DUMONT.

Oui, monsieur.

(*à part.*)

Un désir très curieux m'agite.

Monsieur est bon pour moi ; ne sortons pas trop vite.

(*Il range et paraît toujours ranger au fond du théâtre, tout en écoutant.*)

LUCIE, à Gimeuil.

Si mon trouble n'a pas à vos yeux échappé,
Vous en serez, monsieur, moins surpris, moins frappé,
Quand je vous aurai dit, quand vous pourrez connaître
Ce que je vous devais dire d'abord peut-être.
Monsieur est mon cousin, et dans lui je revois
Ce parent dont j'ai pu vous parler quelquefois.
Il n'arrive qu'à peine, et son nouveau voyage
Sur mes traits attristés dut répandre un nuage ;
D'autant que, je ne veux en rien vous abuser :
C'est mon ami d'enfance et j'ai dû l'épouser.
Mais devant vos bienfaits en mon cœur tout s'efface ;
Pour vous, mon défenseur, est la première place ;
Et le sort fortuné dont mon cœur est jaloux
Est de vivre à jamais avec vous et pour vous.

DUMONT, à part.

O ciel !

GIMEUIL, voyant avec joie que Dumont est encore là.

Dumont.

DUMONT, s'approchant, bas à Gimeuil.

Monsieur ?

GIMEUIL, bas à Dumont.

Méchant, demeure, écoute.

DUMONT, *à part.*

Ah ! mon Dieu , que j'eus tort !

LUCIE, *à Gimeuil.*

De ce que je redoute
Me séparer de vous m'affligerait le plus.

VOLICOUR, *à Lucie.*

Oui, par tout son bonheur payez tant de vertus,
Et quand je serai loin, sur la terre indienne ,
Acquittez à la fois votre dette et la mienne.

DUMONT, *à part, regardant Volicour et Lucie.*

Quoi ! généreux tous deux !

VOLICOUR, *à Lucie.*

Votre soin protecteur
Enchantera les jours de notre bienfaiteur.
Des bords européens quand le destin m'isole,
Ce penser-là me plaît, et presque me console,
De laisser, en voguant aux bords les plus lointains,
La plus aimable épouse au meilleur des humains.
Adieu donc tous les deux.

(*Il va sortir.*)

GIMEUIL, *le retenant.*

Arrêtez, je l'exige.

VOLICOUR.

Ne me retenez pas.

GIMEUIL.

J'ai du crédit, vous dis-je.

Pour rester à Paris je veux vous appuyer ;
Je veux faire encor plus : je veux... vous marier.

VOLICOUR.

Me marier ! jamais. Qu'on m'approuve ou me blâme,
Et ma vie et mon cœur sont pris par une femme
Après laquelle, en vain croyant se faire aimer,
Aucune autre n'aura le droit de me charmer.
Non pas qu'elle m'écoute, et puisse entendre même
L'impérissable aveu de mon amour extrême ;
Mais elle est dans mon cœur ; et, fuyant tout lien,
Même sans son amour je préfère le mien.

(*Il veut sortir.*)

GIMEUIL, *le retenant encore.*

Arrêtez.

VOLICOUR.

Laissez-moi.

GIMEUIL.

Non ; plus je vous écoute,
Plus je veux vous ouvrir une meilleure route.
Au bonheur, malgré vous, je veux vous rallier.
Je vous le dis encor, je veux vous marier.

VOLICOUR.

Je refuse tout.

GIMEUIL.

Quoi ! même une demoiselle
Honnête autant que riche, et riche autant que belle ?

VOLICOUR.

N'en parlez pas, monsieur.

GIMEUIL.

Et qui vous aimerait ?

VOLICOUR.

M'aimer, moi !

GIMEUIL.

C'est peut-être un sentiment secret.

VOLICOUR.

Pardon, mais je persiste à n'accepter personne.

GIMEUIL.

Ah ! mon cher Volicour, votre rigueur m'étonne.
Vous seriez bien fâché, sans vous en dire plus,
Si j'allais ici prendre au mot votre refus.

VOLICOUR.

Oui, les plus grands partis me trouveraient rebelle.

GIMEUIL.

Quoi ! vous refuseriez...

(montrant *Lucie*.)

même Mademoiselle ?

LUCIE, *à part*.

Dieu !

VOLICOUR.

Qu'entends-je !

DUMONT, *à part*.

Comment !

VOLICOUR, *à Gimeuil*.

Mademoiselle !... Eh quoi !...

Non, vous êtes trop bon pour vous jouer de moi.

GIMEUIL.

Apprenez un secret qu'il faut que je proclame :
Lucie est ma pupille ; elle n'est point ma femme.

VOLICOUR.

Il se pourrait !

DUMONT, *à part*.

Je vois maintenant la raison... :
Monsieur n'avait pas peur, car il était garçon.

GIMEUIL.

Le nom de son époux, qui fut mon seul partage,
Fut pris pour la pouvoir protéger davantage.
Mais, chez moi recueillie en de funestes jours,
Mon respect attentif la protégea toujours.
C'est comme l'on regarde et comme l'on dépose
Sous un cristal bien pur un frais bouton de rose.
Elle n'est point ma femme... Il faut en convenir :
La charmante Lucie allait le devenir.
Sa bonté m'accueillait sur la fin du voyage ;
Cette douce union consolait mon vieil âge ;
Mes observations ont dessillé mes yeux.
Je faisais bien peut-être, et vais faire encor mieux.
Un nœud plus convenable, une chaîne plus belle,
Peut ici se former avec Mademoiselle...

LUCIE, *l'interrompant*.

Monsieur, que dites-vous ! Abjurez cette erreur.
Non, je veux être à vous, toute à votre bonheur.

GIMEUIL.

Le mien sera le vôtre ; et qu'il vous en souviennne,

304 L'AIMABLE VIEILLARD, SCÈNE XX.

Je n'ai point de famille, et vous serez la mienne.
Ma chère, vous l'aimez ce jeune homme excellent.

LUCIE.

Qui vous l'a dit ?

GIMEUIL.

Eh mais ! votre portrait... parlant.
Moi, je me rends justice ; à votre choix j'accède.
A l'heureux Volicour souffrez que je vous cède.
Que vos mains dans mes mains consacrent ces doux nœuds.

(Réunissant leurs mains.)

Mes amis, aimez-vous, aimez-moi tous les deux.

VOLICOUR, à Gimeuil.

De ce dernier bienfait que mon âme est saisie !

(à Lucie.)

Accueillez ma tendresse ; on le permet, Lucie.

LUCIE, à Gimeuil.

De son trouble mon cœur à peine se défend.
Je vous dois la demeure où je vécus enfant ;
Je vous dois encor plus : Oh ! quel moment prospère !
Je retrouve en ce jour mon amant...

(à Gimeuil.)

Et mon père !

(Elle se jette dans les bras de Gimeuil ; Volicour est ravi, Dumont ému, et la toile se baisse.)

FIN DE L'AIMABLE VIEILLARD.

TABLE

DES POÉSIES DIVERSES.

	PAGES.
ÉPITRE DÉDICATOIRE.	1
PETITE PRÉFACE.	3
LE COUVENT, poème en quatre chants, en vers.	7
VOYAGE au château de la FALAISE.	82
ÉLÉGIE à madame de B*** sur la mort de son fils.	91
TRADUCTION EN VERS, d'une lettre écrite au crayon, par madame V. de B***.	97
DIALOGUE.	104
PÉTITION AU PAPE GRÉGOIRE.	127
LA DÉVOTE DE QUALITÉ, conte.	131
ÉPITRE sur les lettres d'une coquette qui m'avait trompé.	134
BABET, épître.	138
LE RENDEZ-VOUS ET LES CONTRE-TEMPS. épître.	143
LA LETTRE DE CACHET.	151
ÉPITRE à une dame fort dévote qui n'avait jamais été au spectacle.	154
VERS adressés par un vieillard à mademoiselle Zoé Tar- reire, quelques jours avant son mariage.	157
ÉPITRE à mon amie, madame Victoire de B***.	159
ÉPITRE aux hirondelles.	168
LES PAPILLONS.	171
DIALOGUE entre une gouvernante et un enfant.	173

	PAGES.
DÉTAIL D'UNE VOITURE.	175
QUATRAIN SUR UN PORTRAIT AU CRAYON.	176

CHANSONS.

PROLOGUE qui fut chanté en 1827 pour l'ouverture d'une salle de spectacle.	179
COUPLET adressé à un jeune auteur.	183
LA GUINGUETTE.	185
COUPLETS chantés le 1 ^{er} avril à un dîner.	189
COUPLETS adressés à madame la comtesse de R***.	192
LES LANGUES.	195
HIVER DE 1828.	198
QUEL CONTE !	201
COUPLETS chantés à une noce villageoise en juillet 1831	205
COUPLETS adressés à madame la comtesse de Monthiers.	208
OCTOBRE.	211
LA PARESSE.	215
TOUJOURS.	218
COUPLETS composés pour la fête de ma femme, en 1802.	220

AUTRES POÉSIES.

Sur la mort du docteur Andry.	225
A la Providence.	229
Épître d'un vieillard sur un bal.	237
A M. Amédée de Beauplan, auteur du <i>Susceptible</i>	224
Sur une statue de l'amour que j'avais dans mon jardin en 1774.	244
L'âne et le chien, fable.	247
L'erreur d'un moment.	249
Le citoyen paisible.	251
L'AIMABLE VIEILLARD, comédie en un acte, en vers.	257



Ouvrages du même auteur.

OPÉRAS-COMIQUES.

PAUL ET VIRGINIE, opéra-comique en trois actes, musique de Kreutzer.

LES ESPIÈGLERIES DE GARNISON, opéra-comique en trois actes, musique de Champein.

LISBETH, drame lyrique en trois actes, musique de Grétry.

ÉLISCA, drame lyrique en trois actes, musique du même.

FANNY MORNA, drame lyrique en trois actes, musique de Persuis.

PRIMEROSE, opéra-comique en trois actes.

JEAN ET GENEVIÈVE, opéra-comique en un acte, musique de Solié.

JÉRÔME, opéra-comique en un acte.

VOLICOUR, ou le Tour de Page, opéra-comique en un acte.

LE CONCERT INTERROMPU, opéra-comique en un acte, avec Marsollier.

ALINE, reine de Golconde, opéra-comique en trois actes, avec M. Vial, musique de Berton.

L'INCONNU, ou l'Habit Vert, opéra-comique en trois actes, avec M. Vial.

LE NOUVEAU SEIGNEUR DE VILLAGE, avec M. Creuzé de Lesser, musique de Boieldieu.

COMÉDIES.

HERMANN ET VERNER, comédie en trois actes et en prose, représentée au Théâtre-Français.

MAUVAISE TÊTE ET BON CŒUR, comédie en trois actes et en prose.

MONFORT, ou COMME ON AIMAIT JADIS, poème, un volume in-8.

